

Université de Montréal

Vues imprenables
suivi de
Paradoxes du voir et de l'aveuglement
dans *Ceux d'à côté* de Laurent Mauvignier

par
Alice Michaud-Lapointe

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de M.A. en Littératures de langue française
Option « Recherche-crédation »

Août 2014

© Alice Michaud-Lapointe

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Vues imprenables
suivi de
Paradoxes du voir et de l'aveuglement
dans *Ceux d'à côté* de Laurent Mauvignier

présenté par :
Alice Michaud-Lapointe

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Claire Legendre
présidente-rapporteure

Catherine Mavrikakis
directrice de recherche

Martine-Emmanuelle Lapointe
membre du jury

RÉSUMÉ

Vues imprenables est un récit où se succèdent les monologues de six personnages se trouvant dans un hôtel de luxe le temps d'une fin de semaine. À travers les détours discursifs que chaque personnage emprunte, les mécanismes textuels qu'il ou elle utilise pour éviter de *dire* et de se confronter aux réminiscences de ses fautes passées, la question du *voir* et de l'aveuglement se lie étroitement à celle du passage à l'acte. Quels forfaits ces hommes et ces femmes ont-ils commis ? Sont-ils capables de « se voir » réellement ? Quelle est la portée du regard sur le geste qu'ils ont antérieurement posé ? S'inspirant, entre autres, du jeu de société *Clue*, des Dix Commandements et de l'esthétique du film *The Shining*, *Vues imprenables* interroge la notion de repentir, cherchant à savoir jusqu'où le « voile » de la parole peut dissimuler certains actes, jusqu'à quel point le *voir* peut se révéler insaisissable. L'essai intitulé « Paradoxes du voir et de l'aveuglement dans *Ceux d'à côté* de Laurent Mauvignier » tisse également des liens avec *Vues imprenables* : en questionnant les limites et les possibilités du *voir* dans le roman de Mauvignier, il s'agit en effet d'analyser comment l'avènement de la vue, dans ce récit, laisse en tout temps présager sa possible perte, mais aussi de quelles façons le geste criminel devient « aveugle » au moment même où il est perpétré. En revisitant certains des plus grands mythes grecs, tels ceux d'Œdipe, de Tirésias et de Gorgô, cet essai étudie plus particulièrement la figure de l'*alter ego*, ce « moi à côté », tantôt coupable tantôt témoin, qui hante le récit de Mauvignier et il propose une réflexion sur les paradoxes du rapport au vu à partir des travaux d'Hélène Cixous, de Georges Didi-Huberman, de J.-B. Pontalis et de Maurice Merleau-Ponty.

Mots-clé : *voir* – regard – aveuglement – crime – paradoxe – culpabilité – Laurent Mauvignier – *Ceux d'à côté* – littérature française contemporaine.

ABSTRACT

Vues imprenables is a fictional narrative that explores the standpoints of six characters residing as guests in a luxury hotel for the weekend. Through discursive detours, and textual devices used by each character to avoid facing up to his faults and confronting the reminiscence of past sins, the questions of sight and blindness are closely intertwined with actions being carried out [*passage à l'acte*]. What are the characters' failings? Are they truly able to "see" through their own self? What part did the gaze play in their past actions? Inspired by the game *Clue*, *The Ten Commandments* and the aesthetics of the movie *The Shining*, *Vues imprenables* explores the notion of repentance, and by doing so attempts to determine to what extent the veil of words can conceal certain acts, and how sight reveals itself to be forever elusive. The essay entitled "*Paradoxes du voir et de l'aveuglement dans Ceux d'à côté de Laurent Mauvignier*" also establishes close ties with *Vues imprenables*, as it probes the limits and possibilities of the *seeing* in the storytelling. Moreover, the study analyses the meanders in which the advent of sight takes place in Mauvignier's story, how it always foresees its imminent loss, and also traces the many ways by which the criminal act "turns a blind eye" at the very moment it is perpetrated. Revisiting some of the great tales of Greek mythology (Œdipus, Tiresias, Medusa), the analysis focuses on the particular aspects of the alter ego—"the other I," at times guilty, at times a witness, who haunts Mauvignier's novel. The multiple paradoxes of vision are thus scrutinized through a close reading of major writers and philosophers, such as Hélène Cixous, Georges Didi-Huberman, J.-B. Pontalis and Maurice Merleau-Ponty.

Keywords : sight – gaze – blindness – crime – paradox – guilt – Laurent Mauvignier – *Ceux d'à côté* – French Contemporary Literature

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Remerciements.....	v

Vues imprenables

Exergue.....	7
Mot de bienvenue.....	8
Kassandra « Kassie » King dans Le Centre de Santé.....	9
Chambre 237 : Forfait « Détente méritée ».....	23
Mikey Chevalier dans La Salle de Musculation.....	25
Chambre 237 : Forfait « Magie d’une nuitée ».....	37
Menu 7 Services « Au Pêché Capital ».....	39
Jacob Carreau dans La Salle de Jeux.....	41
Chambre 237 : Forfait « L’escapade inoubliable ».....	55
Dix règlements à observer autour de la piscine et des bains thérapeutiques.....	58
Éléonore Roque dans Le Lobby Lounge.....	59
Chambre 237 : Forfait « Plaisirs partagés ».....	68
Victor Day dans Le Parking Gratuit.....	70
Chambre 237 : Forfait « Douce romance ».....	82
Blanche Aleas dans La Piscine Intérieure Chauffée.....	84
Chambre 237 : Forfait « Éveil des sens ».....	101
Carte de commentaires.....	102

Paradoxes du voir et de l’aveuglement dans *Ceux d’à côté* de Laurent Mauvignier

INTRODUCTION : « COMMENT FERMER LES YEUX POUR VOIR ? ».....	105
---	-----

I. Voir le geste criminel : de quelques repères mythologiques

1.1 S'arracher à la vue. Œdipe et l'insoutenable du regard.....	107
1.2 Tirésias, l'aveugle voyant. Illumination, apparition et « venue à voir ».....	111
1.3 Méduse ou la mort dans les yeux.....	113

II. Je, comme tous les autres : figure de l'*alter ego* coupable

2.1 Celui qui a vu, celui qui a fait : symétrie, effets-miroirs et réversibilité des rôles.....	115
2.2 Entre l'ombre, l'anonymat et le voyeurisme : dans/parmi/contre la foule.....	119
2.3. Dévorer des yeux ou baisser les yeux ? Du passage à l'acte au retrait du monde visible.....	122
2.4. La violence criminelle, une hallucination momentanée.....	124

III. Au royaume des aveugles : expériences du monde sensible

3.1. Passages impossibles du <i>voir</i> au <i>dire</i> : le « ça doit être beau » aveugle.....	128
3.2. « Je n'ai rien vu, rien entendu ». Le rôle de l'ouïe dans <i>Ceux d'à côté</i>	131
3.3. Le visible et le tangible. Tension entre œil et main.....	134

CONCLUSION.....	138
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	142
--------------------	-----

REMERCIEMENTS

À ma directrice, Catherine Mavrikakis : je ne saurais vous remercier assez pour vos conseils judicieux, votre confiance et votre infinie patience, qui m'ont permis d'aller bien plus loin que je ne m'en croyais capable. Merci de me *voir* et de me rencontrer dans les mots depuis ces dernières années.

À Laurent Mailhot et au département des littératures de langue française, d'encourager la création sous toutes ses formes et de m'avoir permis d'obtenir la première bourse Laurent Mailhot-Élyane-Roy.

À mes parents : pour votre présence indéfectible et tout ce que vous m'avez donné, intellectuellement, inconditionnellement. « Les aventures », les histoires... Tout a commencé là, c'est certain. Au milieu de l'amour et des livres.

À mon amie Chloé, d'avoir partagé cette année de rédaction avec moi. D'avoir su dédramatiser mes angoisses, encourager mes élans, veiller sur moi, au moment où j'en avais souvent le plus besoin.

À Guylaine Massoutre, de m'avoir donné la chance de terminer mon mémoire dans le meilleur environnement possible, au paradis des chats et des bibliothèques.

Et à Nicole Deschamps, ma marraine, de m'avoir prêté son regard, le temps d'une lecture à Percé.

VUES IMPRENABLES

La race se perpétue, affaiblie, dans ces cages, les grands animaux superbes de la savane ont depuis longtemps disparu. Le rugissement des lions, comme une mutinerie qui éclate à heures fixes dans la fauverie, est un hurlement rauque qu'ils se repassent d'une cage à l'autre, comme un spasme, un étranglement, comme s'ils avaient avalé un gros caillou qu'ils tenteraient de recracher, et qui s'affaisse finalement, pâmé, sur un souffle.

Hervé Guibert, *Vice*.

MOT DE BIENVENUE

C'est avec un immense plaisir que nous vous accueillons aujourd'hui dans notre complexe hôtelier. Complètement rénové pour mieux vous recevoir, notre établissement de villégiature quatre étoiles est niché au cœur d'un domaine champêtre exceptionnel qui vous donnera envie de partir à la découverte des secrets bien gardés du Québec.

Ici, le mot est clair : votre bien-être est notre priorité. Durant votre séjour parmi nous, notre personnel hautement qualifié se fera un point d'honneur de veiller à vos moindres besoins et désirs, et cela, à toute heure du jour ou de la nuit. Nous sommes convaincus que votre arrêt chez nous vous permettra de faire le plein d'énergie, voire de vous ressourcer.

Nous savons pourquoi vous êtes ici.

À vrai dire, nous savons déjà tout de vous.

Nous savons ce que vous avez fait.

Les gestes que vous n'avez pas posés. Ceux qui vous ont échappé.

Il n'y a pas de honte ou d'inquiétude à avoir. Vous êtes nos invités. Nous nous occuperons de tout. Vous n'aurez rien à faire, rien à prouver, rien à cacher. Bientôt, vous vous sentirez comme chez vous.

Soyez certains que nous mettrons tout en œuvre pour que le temps que vous passerez ici soit des plus inoubliables.

Nous sommes heureux,

Cela fait longtemps que nous vous attendions.

LA DIRECTION

KASSANDRA KING
DANS
LE CENTRE DE SANTÉ

Ils pensent que ça va m'aider d'être ici. Qu'on va réussir à passer par-dessus, ensemble, comme une famille. Peut-être même qu'ils croient que ça va nous rapprocher, qu'on va chasser nos démons grâce à ça, qu'on va retourner à Montréal dimanche soir et que ce sera comme avant. Mais ça fait longtemps que ça existe plus ce temps-là. Ça fait longtemps que je suis loin. C'est pas des massages aux pierres chaudes, un terrain de golf de sept mille verges ou le meilleur canard du Lac Brome qui va changer ça.

C'est quand même pathétique leur affaire, le coup de l'« INTERVENTION » comme dans *How I Met Your Mother*. Ils regardent même pas la série, je me demande où ils ont pogné cette idée-là. Sûrement en écoutant *TLC*. Messemble y a une émission ben trop depress, *Cracking Addiction* je pense ça s'appelle, qui montre de façon vraiment too much la descente aux enfers de pauvres drogués qui savent pas comment s'en sortir. Chaque fois, c'est pas mal le même concept. La famille arrive chez le drogué avec des professionnels de la santé pis des spécialistes de la toxicomanie, et dans la plupart des cas, la mère se met à lire une lettre ben déchirante où elle extériorise toutes ses émotions et lance un ultimatum à son kid, du genre « *Marnie, we are here to help you! You have hit rock bottom! I can't just stand there and watch you ruin your life! If you don't accept our help, I will be forced to call the police on you and tell them you are using illegal drugs while being pregnant!* »

Leurs histoires sont tout le temps quasiment trop terribles pour être crédibles. Pire que tous les épisodes d'une saison de *Skins* rassemblés, mettons. Tsé, tu finis par apprendre durant les quarante-deux minutes de l'épisode qu'en fait la mère éplorée est une ancienne crackhead qui a sombré dans la spirale infernale de la dépendance quand elle était enceinte à seize ans. Révélation théâtrale incroyable, le mari se cache le visage dans ses mains, gros plan sur son anneau de mariage, le fils plus jeune pas (encore) drogué capote lui aussi parce qu'il le savait pas, il reconnaît plus sa mère, il a l'impression qu'on lui a menti toute sa vie, il fait les cent pas et hurle qu'il vit un cauchemar éveillé, mais c'est trop tard, la mère est pus arrêtable, elle

avoue tout à la caméra et donne une maudite bonne prestation pour convaincre son héroïnomane de fille qu'il faut pas qu'elle fasse les mêmes erreurs qu'elle. Donc, gros spotlight sur la mère déchue qui braille et raconte son histoire misérable : comment elle a été jetée à la rue par ses propres parents ben trop religieux qui l'ont reniée quand ils ont découvert qu'elle était plus vierge (un classique), comment elle a dû vivre en communauté dans un espèce de bidonville ghetto pour pas y laisser sa peau et que c'est là qu'elle a commencé à consommer, comment elle a dû voler et se prostituer pour survivre, comment sa meilleure amie junkie s'est tiré une balle dans la tête le jour de son vingtième anniversaire et que c'est l'événement qui lui a permis de se réveiller et de reprendre sa vie en main, avec l'aide de Dieu et plusieurs anges gardiens qui l'ont aidée à se remettre sur le droit chemin (lire ici : travailleurs sociaux et employés de la clinique de désintox).

À la fin de l'émission, souvent y a des messages d'espoir pour bien boucler l'histoire. Un peu comme un avant/après qui laisse croire que tout n'est pas perdu. Par exemple, « *Marnie has now been clean since two months. She gave birth in September to a healthy baby, named Rose (after her mother).* » Douceur dans nos cœurs, réconfort, guimauve, etc. Mais parfois l'émission se termine sur une note vraiment plus dark et c'est un peu drôle parce qu'on comprend que la fameuse « INTERVENTION » a rien changé pantoute. Dans ce cas-là, les messages en lettres grasses se font plus ambigus et révèlent rien de très précis, du genre « *Marnie is still struggling with her drug addiction as of today. Her family is supporting her throughout this difficult process* ». Traduction : Marnie va sans doute faire une overdose bientôt et la télé-réalité pourra certainement pas la sauver. Ou alors elle va donner naissance à son bébé contaminé d'avance et god knows ce qui va arriver au pauvre poupon ensuite. Assez facile à imaginer en fait. On a tous vu *Trainspotting*.

On est tellement chanceux pareil de vivre à une époque où la misère des autres est accessible en tout temps. Ça donne un sentiment de contrôle vraiment pas déplaisant, je dois dire. Évidemment qu'il y a pire que nous. On peut toujours trouver pire que soi, c'est pas compliqué. Mais absorber le malheur d'autrui, c'est autre chose. Ça rassure. Ça fait un petit velours. Ça garde en vie. Parce que tsé, t'ouvres la télé et les gens supposément « comme toi », ceux qui sont présentés comme des « real people », ben ils sont toujours soit plus épais,

plus gros, plus fous, plus sales, plus habitants, plus vulgaires ou juste globalement plus déséquilibrés et irrécupérables que toi, donc c'est sûr que ça booste l'ego. C'est l'fun, mettons tu passes une journée de marde, tu peux te dire : « Au moins, je suis pas Debbie l'obèse morbide du Kentucky incapable d'arrêter de manger les cendres de son mari », ou encore « Je suis pas Ted le guitariste anorexique enterré vivant dans sa maison ensevelie sous les détritres depuis 1988 ». Je soupçonne vraiment *TLC* d'être la source d'inquiétude/plaisir numéro 1 de mes parents. Mes grands-parents, c'était la revue *Protégez-vous* qui les faisaient tripper, avec leurs articles hautement scientifiques sur les épingles mortelles dans les bonbons d'Halloween ou les dix meilleures façons de pogner le cancer en utilisant le four micro-ondes, donc I guess que c'est un truc qui se transmet de génération en génération, cette fascination pour le voyeurisme cheap et l'indignation facile.

Au pire, fuck *TLC*. Depuis que la directrice a appelé mes parents, c'est moi leur émission préférée. Je multiplie les cliffhangers, je les garde en haleine, je brouille les pistes. Ils savent jamais à quoi s'attendre, ils en veulent plus, ils en redemandent, même s'ils me font croire le contraire. De toute façon, ça fait des années qu'ils m'observent comme si je vivais moi aussi dans une boîte fermée. Ils aimeraient que j'y reste, je crois, que j'y fasse mon nid, pour pas me perdre de vue trop vite, tout en me gardant à bonne distance. Afin qu'ils puissent me regarder grandir de temps en temps, vérifier que tout est en règle, se persuader qu'ils ont bien suivi le manuel d'instruction. Sauf que moi, je suis une fucking bonne magicienne. Mes boîtes, elles auront toujours des doubles fonds.

Lorsque je suis rentrée de l'école hier soir et qu'ils m'ont annoncé : « Kassie, on sort de la ville ce week-end, la situation est hors de contrôle », ils s'attendaient sûrement à ce que je résiste un peu. Mais c'est pas arrivé. J'ai fait mon sac et je les ai suivis sans broncher jusqu'à l'auto. Pourquoi refuser d'aller à l'hôtel ? Ils vont me payer plein de trucs nice pour m'inciter à parler, c'est certain. Durant le trajet, je regardais leurs faces sereines à travers le rétroviseur pis ça me faisait rire intérieurement. Ils avaient l'air de se féliciter en silence, de se dire que la première étape de leur fameuse intervention marchait comme sur des roulettes. Parfois, ma mère mettait sa main sur la cuisse de mon père. Mon père lui renvoyait un regard qui semblait dire : « Elle va nous parler, tu vas voir, ça va bien aller maintenant. » Ils doivent

penser que je suis en phase d'acceptation, que je suis prête à m'ouvrir à eux comme une fleur au printemps. Ils veulent les larmes, les cris, la morve, le drame, les aveux, les remises en question. Ils souhaitent que je réalise que j'ai perdu mes repères, que je sais plus ce que je fais, où je m'en vais, qui je suis. Ils attendent impatiemment de m'entendre dire que j'ai besoin d'aide, mais surtout qu'ils me manquent. Et que je les aime, que je les ai toujours aimés du plus profond de mon être, même si j'ai jamais vraiment été capable de le leur dire. Je peux pas leur donner la télé-réalité qu'ils souhaitent. J'ai pas ça en moi. Le Kassie King show, c'est pas fait pour tous les types d'auditoires, malheureusement.

Ils en veulent un, un estie de show, et pourtant ils m'ont toujours reproché ma façon de jouer. Ou plutôt de me jouer des gens. La directrice leur a justement dit ça au téléphone quand elle a appelé. J'ai soulevé le combiné et fait attention de pas respirer dedans.

« Vous savez, Cassandra est très mature pour son âge. Très intelligente. Tous ses professeurs m'ont dit qu'elle dégageait une énergie très particulière, qu'ils n'avaient jamais eu une élève aussi précoce auparavant. Mais pour l'instant – et vous serez d'accord avec moi, j'en suis persuadée –, il faut l'arrêter avant qu'elle ne détruise tout. Je préfère vous avertir tout de suite, il est très probable que je doive la renvoyer. Je n'ai pas encore pris ma décision finale, il faut que j'en discute avec le conseil d'administration, mais en toute honnêteté, je ne vois pas comment je pourrais faire autrement. Il est vrai que nous n'avons pas de preuves concrètes que Cassandra est l'instigatrice du projet. J'ai déjà convoqué la plupart de ses amies dans mon bureau, mais je me doutais bien que ça ne servirait pas à grand-chose, aucune d'entre elle n'a parlé. Bref, voilà, je voulais tout simplement vous mettre au courant de la gravité de la situation. Mais avant que nous ne sautions aux conclusions, je souhaiterais que vous preniez le temps de parler avec Cassandra, afin que nous comprenions tous ensemble ce qui s'est passé. Elle a beau avoir dix-sept ans, c'est encore une enfant. Parlez-lui. Il est temps qu'elle ouvre les yeux. »

Ben oui, une autre qui a sûrement trop écouté Dr. Phil ou Maury. Kassie, ma pauvre fille, t'es comme un caméléon, tu changes de couleur trop souvent, tu te camoufles trop bien, les gens, ils aiment pas ça, ça les déstabilise, ça les rend nerveux, ils se frottent les tempes, les

maines quand ils parlent de toi, ils sont découragés, ils arrivent pas à te saisir, ils te préféreraient mille fois mieux mule, antilope, gazelle, brebis, n'importe quoi qui rentre dans le rang et qui a le sang chaud. Mais juré, je suis très versatile. Animorphique, même. Je peux jouer toutes les bêtes de mon zoo humain.

Honnêtement, je me demande comment on peut penser qu'on choisit ces choses-là, alors que c'est clairement programmé d'avance. C'est pas le destin, c'est pas Dieu, c'est pas le karma, ça a rien à voir avec toutes ces shits-là. Moi, je sais que c'est écrit à l'encre invisible, dans notre écorce interne quelque part... et que c'est plus fort que tout. Ta face, tes expressions, ton corps, ton âme, l'aura que tu dégages, la lumière qui jaillit de tes yeux, l'obscurité qui s'y cache en tout temps, ce qui te compose et te construit de part en part, tu peux pas changer ça. Ou du moins, pas réellement, je crois. C'est sûr qu'il y aura des circonstances à prendre en compte. Des accidents qui détermineront ton caractère, des catastrophes qui t'anéantiront, des bonheurs qui te hisseront au-dessus de tout. Des tricheurs et des menteurs aussi, qui affirmeront haut et fort qu'il y a que le blanc ou le noir, les bons ou les mauvais chemins, et qu'y faut faire attention parce que le Ciel et l'Enfer, les anges et les démons, faut pas trop niaiser avec ça.

Mais la vérité, c'est que ça sert à rien de lutter contre sa nature profonde. Les gens passent leur vie à se battre contre ce qui les traverse et les secoue de l'intérieur. Leurs désirs, leurs pulsions, leurs fantasmes, leurs pires tentations. Ils font un pas en avant, puis ils reculent, effrayés à l'avance de péchés qu'ils auront jamais le guts de commettre, d'un confessionnal où ils mettront jamais les pieds. Ils s'excusent, ils regrettent, ils essayent de revenir en arrière, de tout changer. Ils prennent des rendez-vous pour chacune des parties de leur corps. Ils se font blanchir les dents, liposucer, recoudre l'hymen. Ils s'ouvrent des REER pour pas vieillir trop pauvres, ils font des sudokus et des mots-croisés pour pas devenir trop caves, ils mangent des bleuets antioxydants et des Omega-3 pour pas mourir trop vite. Ils assurent leurs arrières. Et je les comprends donc de se retenir sans cesse, d'être nostalgiques d'un passé qu'ils sont même plus sûrs d'avoir vécu et d'essayer tout le temps de faire « comme y faut ».

L'affaire, c'est que personne sait vraiment c'est quoi ce « comme y faut » qui veut rien dire. Y a ben juste des humains pour inventer des règles pour d'autres humains et se faire croire que les choses ont un quelconque sens ou qu'il faut vivre de telle manière plutôt qu'une autre. J'imagine qu'un jour, au début de l'humanité ou whatever, tout le monde s'est mis d'accord pour dire que ça serait pas vivable une société où chaque habitant ferait à sa guise. Peut-être même que les anarchistes sont en voie d'extinction, je sais pas. Reste que ce dont je suis sûre, c'est qu'il existera toujours deux types de gens sur Terre. Ceux qui pointent le doigt, pis ceux qui le regardent. Je crois que c'est une chance d'avoir réalisé ça aussi jeune. Une grande chance.

Sûrement que le monde plus religieux parlerait en terme de « mission ». J'aime pas tant ce mot, mais c'est un peu ça quand même. Ton genre de devoir d'humain, ce que t'as à accomplir dans ta vie, ce qui a été tracé pour toi par ton seul fait d'exister. Pas tracé par Dieu, là. Juste par ton apparition au milieu des autres. Du moment que t'arrives à lire entre les lignes, à deviner les non-dits et à percevoir comment les gens ressentent ta présence aux côtés de la leur, c'est vraiment facile, ça vient tout seul.

Moi, j'ai compris super vite que j'étais née pour ça. Que j'étais capable de brasser les cartes comme personne avant moi, quitte à les déchirer quand le jeu faisait plus mon affaire.

— C'est pas too much comme initiation quand même ? Moi j'ai jamais eu à faire un truc pareil pour entrer dans gang...

— Non. C'est parfait comme idée. Juste assez intense. Pis on va pas commencer à laisser n'importe quelle cruche made in La Prairie nous voler le spotlight comme ça. Comme dirait l'autre : « *Fuck me gently with a chainsaw, do I look like Mother Teresa ?* »

— J'sais pas. Mets ton foulard sur ta tête pis fais comme si tu priais, on va checker.

— Ah, fuck off.

— Non mais sérieusement Kass... Imagine si elle se pète la yeule et que la directrice apprend que c'est nous qui lui avons dit de faire ça... Non, pire, imagine si y a trop de courant ! Les rapides, c'est dangereux pour vrai, chaque année y a des gens qui se noient.

- Ça arrivera pas. Elle m’a dit qu’elle savait bien nager.
- Tsé... Messemble que moi à l’époque j’avais juste dû faire un blow-J à l’estie de Danny F. dégueulasse qui se lavait un jour sur cinq. Crime qu’il puait durant les cours d’édu, lui ! Sa graine sale m’a hantée pendant des semaines.
- Ouais, mais toi c’était en Sec. 3 aussi. T’as gagné ta place au ciel Nat, tu te reposes en paix à mes côtés maintenant. Mais là, elle... fallait que j’y trouve un défi à sa taille. J’la truste pas. Y faut hisser la barre plus haut si on veut continuer à se faire respecter. Tu le sais, ça.
- Mmm hmm. C’est-tu important que les cinq filles on soit là ? C’est loin en sale Lachine.
- Euh Nat, on a besoin de ton char. Si tu comptes faire rater le plan, crois-moi que...
- Wô, du calme, c’était juste une question. C’est bon, on sera là. Je vais leur rappeler. C’est juste que...
- Quoi encore ?
- Mes parents à moi, ils sont pas comme les tiens, Kass. Si on se fait retracer, y vont pas me sauver le cul pis m’acheter un nouveau iPad en plus, eux. Pis comme tu l’as dit... C’est mon char.
- On va cacher la plaque d’immatriculation. Ça va être ben correct.
- Tu comptes-tu vraiment l’accepter parmi nous après ?
- J’sais pas... J’crois que je veux juste la neutraliser un peu. Faut faire attention avec les nouvelles, Nat, elles viennent toujours chier l’équilibre instauré. J’sais pas comment ça se passe sur la Rive-Sud, mais j’la laisserai certainement pas me out-gamer comme ça.
- Ouin... En tout cas. C’est mieux de valoir la peine.
- Clair que oui. Tu vas voir, ça sera tellement beau. La rumeur va faire le tour des écoles pis se déformer d’année en année. Un truc le-gen-da-ry.
- Si tu le dis.
- Certain que je le dis. J’té l’assure, man. J’té le fucking promets.

Je pense que j'avais douze ans quand je suis tombée sur *Carrie* à la télé. La version de 1976 avec Sissy Spacek, réalisée par De Palma. Dès les premières minutes, j'ai su que ce film me marquerait à jamais. Ça a pas pris de temps pour que mon intuition se confirme d'ailleurs. Dès qu'est arrivée la scène où le proviseur de l'école dit à Carrie, après le lancer des tampons dans le vestiaire, « *I'm sorry about this incident, Cassie* » et qu'elle dévoile ses pouvoirs télékinésiques en envoyant valser le cendrier par terre, j'ai compris que mon instinct me tromperait jamais. Signe magique de la vie. *TVA*, le câble, tout... oui, c'était prévu. Princesse Sissy et moi on s'est rencontrées ce soir-là, dans le salon de mes parents. On a communiqué. On s'est raconté tous nos secrets. On a pris soin l'une de l'autre, se disant que maintenant qu'on s'était trouvées, y avait plus aucune raison pour qu'on se quitte. Elle a pleuré contre mon épaule, m'a dit que fallait que je me prépare parce que l'école secondaire, c'était rempli de sales bitches, qu'elle aurait préféré pas en venir à ça, mais qu'avec sa mère catho folle qui l'enfermait dans le placard jour après jour pour qu'elle expie ses fautes, elle était plus capable : fallait qu'ils payent, les estis... qu'ils payent tous sans exception ! J'ai essuyé ses cheveux et sa robe trempés de sang de porc avec les rideaux du salon et lui ai dit que c'était correct, que sa mère était une conne et qu'elle avait rien à se reprocher.

C'est là qu'on s'est juré fidélité elle et moi. La même force de la nature. La même orchestration dangereuse. Le même besoin de dignité. Peu importe le prix. Carrie a semé ses cailloux pour moi, m'a montré tout ce que j'avais à savoir pour vivre au-dessus de la mêlée. Et on peut dire que ça a marché. Je pourrais jamais assez la remercier de m'avoir léguée tous ses savoirs juste à temps, de m'avoir appris à utiliser mes propres dons. Mes parents sont rentrés de leur souper ce soir-là au moment où Carrie venait d'écraser son prof de sport avec un panneau de basket et d'enfermer les autres kids de sa classe dans le gymnase en feu. Ma gardienne s'était échouée comme une baleine sur le divan en cuir italien et ronflait. Mes parents ont attrapé la manette et ont éteint la télévision le plus rapidement possible, comme si ça avait vraiment le pouvoir de changer quoi que ce soit, comme si c'était possible que j'oublie soudainement tout ce que m'avait révélé Carrie pendant qu'ils étaient en train de se gaver de pétoncles dans un quelconque bistro français. Mes souvenirs sont flous, mais il me semble qu'ils ont renvoyé la gardienne suite à ça et m'ont dit que les films d'horreur, c'était encore interdit, mais que si j'étais gentille, j'aurais le droit d'écouter des films 13 ans et + l'an

prochain. Losers. Comme si, dans les pyjama partys, on veillait pas jusqu'à minuit pour écouter des épisodes de *Bleu Nuit* en gang.

Parfois, je me dis qu'ils capoteraient leur vie s'ils étaient là quand je joue à « Je n'ai jamais... » dans les partys. C'est clair qu'ils en apprendraient beaucoup trop sur moi. Je serais certainement pas en train de me faire dorloter dans le centre de santé d'un hôtel de luxe en ce moment s'ils savaient tout. Ça fait longtemps qu'ils m'auraient shippée loin d'eux, à l'école privée, dans un foyer pour jeunes délinquants, à Douglas, bref, dans n'importe quelle maison de correction à même de m'assainir pour vrai, de me brainwasher le cerveau, de tuer les vipères qui me sortent de la tête, de jeter la pomme pourrie que j'ai à la place du cœur, de m'exorciser le dedans pour qu'il redevienne tout propre, parfaitement blanc comme neige, oui, tout pour que ressuscitent enfin les poupées Bout'chou brûlées, les crayons feutres séchés et les châteaux de sable démolis de mon enfance.

Mais ce qui est bien au moins avec « Je n'ai jamais... », c'est que tu peux dire la vérité ou t'inventer une vie de toutes pièces pis personne a le droit de te poser de questions après. Y en a qui se confessent, d'autres qui se font aller l'imagination. Moi, je dis toujours la vérité et je bois presque tout le temps, mais je respecte que y en ait qui ressentent le besoin d'altérer un peu leur réalité. Tsé, ça arrive que mes accomplissements foutent un peu la pression quand on est en groupe, c'est normal, j'ai pas peur de naviguer en eaux troubles moi, je suis une exploratrice hors pair, je défriche des nouvelles terres avant tout le monde, une vraie petite Jacques Cartier du fun ! Qu'on en parle en bien, qu'on en parle en mal, mais qu'on en parle.

« Je n'ai jamais fait de webcam. » Je bois. « Je n'ai jamais participé à un bain de minuit. » Je bois. « Je n'ai jamais fait de threesome. » Je bois. « Je n'ai jamais volé dans un magasin grande surface. » Je bois. « Je n'ai jamais utilisé les autres pour arriver à mes fins. » Moi ? Jamais ! « Je n'ai jamais perdu ma virginité dans le lit de mes parents. » Je bois. « Je n'ai jamais fugué. » Je bois. « Je n'ai jamais blasphémé dans une église. » Je bois. « Je n'ai jamais tué un animal. » Je bois. « Je n'ai jamais pissé en public. » Je bois. « Je n'ai jamais trahi mes amis les plus proches ». No way, pas mes BFF. Sauf peut-être la fois où... « Je n'ai jamais été transportée en ambulance à l'hôpital. » Je bois. « Je n'ai jamais perdu quelqu'un de

cher. » Je bois. « Je n'ai jamais brisé le cœur de personne. » Mmm... Je bois. « Je n'ai jamais fait quelque chose que je regrette. » Non, ça, non... Je suis certaine que non.

De toute façon, je suis déjà saoule et Carrie me l'avait dit, que j'étais née pour ça.

Tous les films d'ados le confirmeront, celui à Brian de Palma compris : c'est dans le vestiaire que ça se passe. C'est là que ça se valide, que tu sais si tu contrôles vraiment la situation ou non. Dans le vestiaire des gars, ça se claque des coups de serviette sur les fesses pis ça se traite de tapette aux deux minutes, mais dans le vestiaire des filles, c'est une autre game. On parle pas beaucoup. Et si on parle, c'est pas pour dire grand-chose. Notre esprit est ailleurs. Quelque chose de sale et d'imperceptible passe au ras du sol, rampe dans le fond de la douche, remonte le long des murs, colle au plafond, se cache dans la bouche d'aération. C'est invisible à l'œil nu, mais tout le monde le sent, c'est dans l'air, ça donne froid dans le dos. Ça finit par glisser sur la peau, habiter chaque regard. Et chaque fois, c'est moi qui le provoque. La première fois, ça m'a frappée comme un truck. J'ai trouvé ça extraordinaire. Mine de rien, c'était la preuve ultime de ma consécration, ma réelle Venue au monde ! Quand j'ai compris que je pouvais mettre à nu toutes les filles du vestiaire sans même lever le petit doigt, que moi, Kassie King, j'étais capable de leur faire courber l'échine en moins de deux, j'ai su que le secondaire, ça serait magnifique. Une fucking petite magicienne, j'te dis.

Il y a un an de ça, elles osaient encore me regarder dès que j'avais le dos tourné. Comme si j'avais pas des yeux tout le tour de la tête, tsé ! Évidemment, que je les voyais, leurs regards désespérés de laideronnes. Pauvres déchets. Elles cherchaient tellement fort. Elles m'inspectaient sous tous mes angles, s'acharnaient à essayer de trouver quelque chose de honteux, de difforme, de pas normal chez moi, pour me coller les épaules à terre, me faire mordre la poussière, me renvoyer parmi le commun des mortels. Je les sentais parcourir mon corps avec panique le plus rapidement possible, tenter de passer mon visage au radar, aux rayons X, au détecteur à défauts, ben excitées à l'idée de trouver quelque chose qui puisse m'incriminer, un grain de beauté mal placé, des boutons près de la ligne du bikini, un sein plus gros que l'autre, des ongles sales, une dent croche. Ça les faisait badtripper chaque fois un peu

plus de constater que j'étais complètement inattaquable physiquement parlant, que moi, justement, j'étais au-dessus de ça, les centres pis les instituts, qu'elles étaient pas capables de repérer une seule imperfection qui puisse réellement nuire à ma popularité. Pis ça me faisait plaisir qu'elles travaillent comme des damnées, qu'elles me scrutent comme si leur vie en dépendait, ça me donnait juste envie de me dresser encore plus haut, de me mettre en scène comme jamais, de danser dans ma cage. Elles s'en donnaient à cœur joie, mais who cares, j'étais toujours prête pour la table de dissection. Mes cheveux, mes yeux, mon nez, ma bouche, mes lèvres, mon cou, mes seins, mes bras, mes doigts, mon ventre, mes fesses, mes hanches, mes cuisses, mes mollets, mes pieds, ma peau, mon poids. Parfait bilan, rien à refaire, rien à changer. Ça les démontait complètement que j'excelle de même. A + à l'école de la vie, Kassie. Tout le monde en veut toujours plus. Tout le monde demande tout le temps un rappel à ton show.

« Le Kassie King Show, un événement à ne pas manquer ! » — *Salut, Bonjour !*
« Deux fois bravo ! » — Ici Montréal ; « Un vrai bijou ! » — *Deux filles le matin* ; « *A star is born!* » — *Hour* ; « Le meilleur spectacle de l'année ! » — Bazzo.TV ; « Kassie donne tout ce qu'elle a ! À voir ! » — CKOI FM, 96,9 ; « *Majestic performance!* » — *The Gazette*,
« Cassandra King dans le rôle de Kassie King est criante de vérité » — *Médium Large*, Radio-Canada.

Elles le savent ben que y a rien à faire. Mon public m'adore. Et j'adore mon public.

Anyway, avec le temps, elles ont fini par jeter l'éponge. La plupart d'entre elles se change rapidement et évite soigneusement de croiser mon regard, de peur que soudainement, le temps d'un instant, d'une fraction de seconde, je décide que c'est à mon tour, que c'est à moi, maintenant, de les dévisager, de les fixer dans le blanc des yeux pendant qu'elles sont vulnérables, à moitié découvertes dans le vestiaire. Parce que oui, je pourrais décréter que j'ai le droit de promener mes yeux sur leurs corps ingrats de haut en bas, puis de bas en haut. Je pourrais les juger comme bon me semble, en m'arrêtant longuement sur les fesses molles de l'une, les sourcils mal épilés de l'autre, ou le sébum des cheveux d'une dernière. Si je voulais vraiment me faire du fun, je pourrais même faire ces remarques-là à voix haute. Telle fille

serait alors assurément renommée « Cellulite » par mes girls. Pareil pour les deux autres, qui deviendraient « Unibrow » et « Head & Shoulders ». Leurs nouveaux surnoms courraient plus vite que le vent et leur colleraient à la peau pour toujours.

Elles savent toutes que je suis capable de faire ça. Je l'ai souvent prouvé par le passé. C'est pour ça que y en a pas une qui ose me confronter. Mais j'ai bon cœur. Le seul fait d'y penser me suffit maintenant. Je grandis, faut croire.

Techniquement là, mes parents s'inquiètent pour rien parce c'était pas tout à fait mon idée. Je veux dire, oui, c'est moi qui ai proposé qu'on lui soumette ce défi-là parmi tant d'autres, mais c'est pas moi qui ai inventé le truc, je suis sûre que c'est quelque chose qui se fait depuis des lustres. Aux États-Unis pour sûr, en tout cas ! Tout est toujours plus spectaculaire aux States. Faudrait que les gens se mettent à regarder les nouvelles américaines un peu, ça les aiderait à relativiser. Parce que crise qu'ici on fait un big deal de tout et rien ! Y a une petite émeute à Montréal-Nord ou une contamination d'eau potable pis on en parle pendant trois semaines ! Vu de l'extérieur, on doit avoir l'air d'une belle gang d'imbéciles. Pis ça, c'est pour ceux qui savent nous situer sur une carte, parce que sinon, autant se l'avouer, on n'existe même pas. Donc, peut-être qu'au moins, mon histoire aura réussi à mettre le Québec un peu plus sur la map, parce que la seule légende urbaine d'initiation que je connaisse, c'est celle du gars qui s'est supposément fait rentrer un balai dans le cul pis qui en est mort. Mais justement, c'est rien qu'une légende urbaine. Grâce à moi, on a du concret maintenant. Peut-être même qu'une ou deux personnes à l'étranger comprendront enfin qu'il s'en passe des affaires ici aussi, qu'on est pas juste des soumis qui regardent la vie passer, ben écrasés devant nos écrans. Pis faut pas exagérer. C'est pas comme si elle s'était noyée non plus. Un petit début d'hypothermie, à tout casser. On le savait, qu'à cette heure-là, il resterait quelques passants pour l'entendre crier. On l'aurait pas laissée seule sinon.

Avant qu'elle saute dans le canal, j'avais quand même essayé de la rassurer un peu. Tsé, je suis pas une sans-cœur. Je lui avais dit que j'avais pogné l'idée dans *A Walk to Remember*, un chick flick où Mandy Moore joue une leucémique ben croyante. Elle l'avait

jamais vu. Je lui avais garanti qu'elle risquait pas grand-chose, que tout se passait très bien pour le gars dans le film. Qu'elle aurait possiblement quelques éraflures si elle se cognait contre des roches ou des bouts de métal dans l'eau, mais qu'on serait là pour la féliciter dès qu'elle ressortirait, qu'on l'accepterait comme l'une des nôtres. Si – et seulement si – elle promettait de rien dire à personne.

Mon souvenir du film était assez vague finalement. J'ai réalisé ça en tombant dessus l'autre jour à V Télé. Le gars que les personnages de Landon, Dean et compagnie obligent à sauter du pont de la centrale électrique, ben il meurt pas sur le coup, mais il perd connaissance, ou en tout cas, il ressort pas de l'eau tout de suite, faut que Landon plonge lui aussi et aille le repêcher. Pendant ce temps, ses autres amis (qui veulent pas être associés à ce plan foireux) courent vers leurs voitures et démarrent vraiment vite pour pas être retracés. Pis après, le gars passe plusieurs semaines à l'hôpital et à peu près personne se sent assez concerné pour aller le visiter. J'avais oublié tous ces détails-là.

Nous autres aussi, on a pris peur quand on a vu la vitesse à laquelle elle dérivait. C'était un peu trop facile de décalisser rapidement. On avait une seule auto, la plaque était cachée, personne semblait nous avoir vues. Même si y faisait noir, y avait plein de monde pour entendre ses cris et lui tendre une perche, une branche ou n'importe quel bout de bois assez gros pour la sortir de là. C'est beau parfois à quel point la vie se marie parfaitement bien au cinéma.

Je dois avouer qu'avec toutes les précautions qu'on avait prises, ça m'a un peu étonnée que ça soit moi qui soit appelée en premier dans le bureau de la directrice. Ça aurait dû être Nat. C'était son auto après tout. Ou peut-être que la petite conne rive-sudoise a eu la peur de sa vie et a fini par s'ouvrir la trappe malgré mes instructions. Estie ! Elle a pas fini d'en voir de toutes les couleurs si c'est le cas. Je suis toujours là. Et je suis surtout tellement loin d'avoir terminé mon show. Mais possible que la directrice y soit allée au feeling. Elle est quand même perspicace, elle en a vu d'autres. À la limite, c'est flatteur qu'elle ait tout de suite pensé à moi. Elle commence à connaître mon style.

Kassandra King, bête noire, bête de foire, bête de scène, qu'est-ce qu'ils vont bien faire quand le rideau tombera pour la dernière fois, hein ? Tout le monde le sait que y a personne capable d'annoncer les bonnes nouvelles aussi bien que toi.

CHAMBRE 237
FORFAIT « DÉTENTE MÉRITÉE »

Nous avons déposé nos valises en fin d'après-midi. Le voyage s'est déroulé comme prévu. Nous n'avons fait qu'un plein d'essence. Il n'y avait pas d'accident sur la route, la circulation était fluide. Nous avons eu le temps de nous arrêter pour manger un morceau. J'ai commandé un club sandwich et Wendy a pris une salade César. Elle a ensuite dormi pendant la moitié du trajet. J'ai écouté la radio et mâché de la gomme pour combattre la somnolence. Le ciel est demeuré couvert. Virant tantôt sur le blanc, tantôt sur le gris.

Nous sommes satisfaits, la chambre ressemble exactement aux photos que nous avons regardées sur le site. Elle est encore plus spacieuse que nous pensions, on dirait presque une suite. Lorsque nous avons voulu pénétrer à l'intérieur, la porte est demeurée close. Notre carte magnétique ne fonctionnait pas. Nous avons dû redescendre à la réception. Le garçon nous a dit que ce n'était pas la première fois qu'ils rencontraient ce problème avec la chambre 237. Il est remonté avec nous et a réussi à débloquer la porte. Nous avons pu nous installer.

Rapidement, j'ai vérifié que tout était en règle. Nous avons bien deux peignoirs, deux téléphones, deux téléviseurs à écran plat, deux couvertures en plus, deux bûches pour le foyer, un four micro-ondes, un fer et une planche à repasser, un séchoir à cheveux, un radio-réveil, un lecteur DVD, un bain tourbillon, un coffret de sûreté, un kit de couture, une bouilloire, des mini-shampoings, des mini-gels douche, des mini-savons, des mini-rince-bouches ainsi qu'un minibar qui comprend des mini-sachets d'arachides, de cachous, de pretzels ainsi que des mini-bouteilles de vodka, de gin, de rhum et de whisky. Tout y est.

Étrangement, l'hôtel semble presque désert. C'est surprenant, puisque nous sommes en haute saison. Mais c'est bien ainsi. Wendy pourra se reposer et je tenterai d'avancer un peu mon roman. La grossesse la fatigue beaucoup. Cela fait plusieurs mois qu'elle ne dort plus. Elle me dit que chaque nuit, elle entend la maison trembler. Elle m'a même avoué qu'elle avait eu l'impression, la nuit dernière, que les murs de notre chambre avaient commencé à se

fissurer sous ses yeux. Elle craignait que le plafond ne s'effondre sur nos têtes, tellement les secousses se faisaient puissantes. Je n'ai pas réussi à la convaincre du contraire.

Parfois, Wendy se met à pleurer tellement fort et de façon si soudaine que je n'arrive plus à l'atteindre. Son visage se déforme. Un éclat inquiétant traverse ses yeux ruisselants. Une animosité subite s'empare d'elle et elle m'empoigne de toutes ses forces, agrippe mes vêtements, se cache le visage contre mon torse et me supplie de la serrer, de la tenir contre moi, terrorisée à l'idée de mourir d'une seconde à l'autre. Chaque fois, je m'exécute sans trop savoir comment la rassurer. Je lui dis maladroitement que ses peurs sont irrationnelles, qu'elle n'a pas à s'en faire, que je suis là. « Mais pour combien de temps, encore, comme ça ? » me crie-t-elle au visage chaque fois que j'échoue à la consoler. Je ne peux pas répondre à cette question. Je pourrais lui dire « À jamais ». Je pourrais lui dire « Jusqu'à demain matin ». Alors je me tais et j'attends. Elle se brise. Son regard se perd, je n'existe plus. Elle se met à tousser violemment, à éternuer à répétition, à cracher par terre, à s'agiter frénétiquement. Quelque chose semble vouloir sortir d'elle, par tous les moyens possible. Affolé, je l'étreins de nouveau, je tente de la calmer par la force. Épuisée, à moitié consciente, elle finit toujours par s'effondrer et répéter cette phrase en boucle. Avec la même voix d'outre-tombe. « Il est trop tard... Il fait trop noir... »

Cela fait plusieurs fois maintenant que je suis témoin des crises de Wendy. Elle n'a pas voulu en parler à son médecin. Elle pense qu'il ne comprendrait pas ce qu'elle traverse. Je lui ai dit qu'il s'agissait peut-être de crises d'épilepsie. Elle est sûre que non. Elle dit que la médecine ne peut rien pour elle, qu'il n'y a pas de diagnostic pour « ça ». Wendy m'assure qu'elle sent des choses que je suis incapable de percevoir. Encore là, je ne sais quoi lui répondre.

Dormir à l'hôtel quelques nuits lui fera le plus grand bien. Nous fera le plus grand bien. Demain, nous organiserons des activités. Nous aurons du plaisir. Ce sera un autre jour.

MIKEY CHEVALIER
DANS
LA SALLE DE MUSCULATION

Elles croyaient toutes être capables de me sauver. Elles pensaient m'avoir à l'usure. Elles souhaitaient se sentir uniques à mes côtés. Elles voulaient se prouver qu'elles étaient capables de transformer un homme de la tête aux pieds.

Leurs amies s'inquiétaient pour elles, leur demandaient pourquoi elles perdaient leur temps avec un gars comme moi. Elles leur répondaient « J'sais pas... Je l'aime... C'est plus fort que moi... » Chacune savait très bien pourquoi elle s'acharnait sur mon cas. Leur choix était instinctif. J'étais un défi à long terme. Le morceau dont elles avaient toujours rêvé. La pièce de résistance.

Elles voulaient ma peau.

Toutes.

Sans exception.

Mais chaque fois, c'est moi qui ai eu la leur.

Au commencement, il y a eu Tiffany.

J'avais neuf ans que je le savais déjà que Tiffany, c'était un nom de salope. Ma mère m'avait averti de me tenir loin d'elle, que c'était une petite pauvre qui venait d'une famille pas claire. Elle avait peur que je ramène des poux à la maison et que je les donne à mes frères et sœurs. C'est vrai que Tiffany était pas très propre. Sa peau avait une odeur étrange, aigre et trop sucrée, qui me rappelait celle de la sauce VH. Les gens pensaient souvent qu'elle était plus jeune que son âge parce qu'il lui manquait deux dents d'en haut. Ils croyaient que c'était des cavités de dents de lait, mais en fait, son père lui en avait fait perdre une en lui donnant un coup de poêle dans le visage. L'autre, on avait fini par la lui arracher parce qu'elle noircissait

de l'intérieur. Tiffany, c'était le genre d'enfant à qui il valait mieux pas trop donner d'attention. Le genre qui levait sa robe lorsqu'on lui demandait d'aller au tableau. Le genre qui se frottait le sexe contre les grillages de la cour d'école pour dire bonjour aux passants. Le genre qui traînait sur elle des images arrachées des magazines porno de son père et qui s'amusait à les imiter durant les récréations. Pas une semaine passait sans qu'elle aille faire son tour chez le directeur. Les mauvaises langues disaient qu'il la faisait asseoir sur ses genoux et qu'ils jouaient au « Père Noël ». Quand on lui demandait pourquoi le directeur la gardait aussi longtemps dans son bureau, elle répondait seulement qu'elle avait été méchante et qu'il lui apprenait à être une bonne fille.

En vieillissant, Tiffany est devenue de plus en plus survoltée. Une fois sur deux, ses parents oubliaient de venir la chercher au service de garde. Il arrivait qu'elle demande à des inconnus rencontrés dans la rue de lui faire des lifts jusque chez elle. De temps en temps, elle revenait à l'école le lendemain matin avec des nouvelles marques sur le corps. Des gerçures au coin des lèvres. Des bleus près de la clavicule. Des ongles aux extrémités ensanglantées, avec les cuticules à vif. Sans parler des cernes noirs qui se creusaient sous ses yeux. Mais personne prenait la peine de lui demander comment elle s'était fait ça. Même à son âge, tout le monde savait qu'elle était déjà perdue.

En sixième année, beaucoup d'enfants de ma classe cherchaient à se faire un peu d'argent de poche. Certains organisaient des ventes de garage. D'autres ramassaient les bouteilles vides près des ruelles des dépanneurs. D'autres encore avaient la patience de s'asseoir toute la journée sur une chaise pour vendre de la limonade maison. Tiffany, elle, avait son stand personnel derrière la cafétéria de l'école, près du parking pour handicapés. C'était la première à initier un truc comme ça dans notre école. Son échelle de prix était raisonnable pour le maigre budget qu'on avait à l'époque : un dollar si on voulait voir ses seins, un dollar cinquante si on voulait y toucher. Deux dollars pour voir son sexe, deux dollars cinquante si on voulait y mettre des doigts. Après, ça montait un peu : trois dollars si on voulait se faire branler, quatre dollars si on se masturbait et qu'on lui venait sur la poitrine, quatre dollars cinquante si on voulait se faire lécher le gland, puis finalement cinq dollars pour une fellation de deux minutes. Les premières options restaient les plus populaires parce qu'au fond, même

si on était jeunes et qu'on avait pas d'expérience, personne avait réellement envie de se faire sucer par une fille édentée qui avait des gerçures autour de la bouche. On savait pas exactement c'était quoi l'herpès ni à quoi ça ressemblait, mais on avait une bonne idée de comment ça se transmettait. Malgré tout, il restait parmi nous quelques gars pour s'essayer avec la bouche de Tiffany. Leur curiosité les faisait automatiquement passer dans une classe à part.

Un midi où j'avais pas d'argent sur moi et où j'avais vraiment besoin de me vider, j'ai demandé à Tiffany si ça lui tentait quand même que je lui vienne dessus. Elle m'a répondu : « Ben sûr, Mikey. Toute façon, j'ai décidé que c'tait gratuit pour toi astheure. » Elle a pas eu besoin de me le dire deux fois.

Après Tiffany, les choses se sont enchaînées très rapidement. C'est difficile de garder le compte.

Il y a eu :

Léticia qui zozotait : 6/10

Célina, ma petite voisine de palier qui laissait traîner ses culottes sur mon perron : 4/10

Karine aux cheveux longs : 9/10 (Bonus : elle aimait se les faire tirer)

Manue, la fille des balançoires : ?

Catrine, la fille de Gina, qui travaillait au Resto-Dépanneur Gina : 6/10

Angie à la tête de l'équipe de soccer féminin : 9.5/10 (Bonus : musculature)

Victoria la bipolaire qui vénérât Cthulhu : 7/10

Safi l'étudiante du Laos en échange culturel : 6.5/10 (Bonus : barrière des langues)

Frédérique qui avait un bijou de dauphin/lune dans le nombril : 7.5/10

Rebecca du Home Hardware : 7.5/10

Tammy-Lou l'esthéticienne : 8/10

Karine aux cheveux courts : 7/10

Émilie-Anne la Pro-Vie aux mœurs influençables : 8/10

Morgane la DJ qui avait « LIVE WITH NO EXCUSES, LOVE WITH NO REGRETS » de tatoué dans le dos : 7/10

Nikki l'anorexique qui avait un fixe sur les rondelles d'oignon : 8.5/10

Inès la Française qui avait déjà hâte de me présenter à toute sa famille dans le Périgord : 7/10

Béatrice, l'amie d'enfance de James : 8/10

Renée la mère de James : 9.5/10 (Bonus : MILF !)

Lalou la lesbienne en questionnement existentiel qui m'amenait voir des conférences sur l'excision et l'esclavagisme sexuel : 8/10

Sarah-Jeanne, la fille qui hurlait comme une louve quand elle jouissait : 6.5/10

Svetlana la top modèle de bas résille : 9/10 (Bonus : cuisses)

Alexia la femme fontaine : 8/10 (Bonus : effet de surprise)

Jasmine la strip-teaseuse de Val-David qui disait « volka » au lieu de « vodka » : 6/10

Suzie, la prof de yoga qui faisait son propre kombucha : 7/10

Miriame l'ex-détenue qui avait fait du temps pour avoir essayé de tuer son père : 7.5/10
(Bonus : facteur risque/Daddy issues)

Caitlin l'anglophone/folle aux chats persans qui s'excusait compulsivement : 5/10

Khadidja, qui m'a avoué, après que je l'ai déviérgée, qu'elle avait seulement quinze ans : 6/10

Il en manque. Je dois en oublier quelques-unes ici et là... Elles étaient sûrement pas très importantes.

« Ouais, mais toi Mikey, c'est facile pour toi, t'as même pas besoin de te forcer, t'es un naturel, t'as ça dans le sang, ça se voit tout de suite ! » que mes amis m'ont déjà dit. S'ils savaient. Mon Dieu, s'ils savaient.

C'est un combat de tous les jours. Un art à perfectionner. Un travail digne des plus grands maîtres. Ça nécessite un dévouement hors du commun, une imagination à toute épreuve, une volonté d'accomplissement perpétuel. C'est la première chose à laquelle je pense en me réveillant. La dernière qui m'habite avant de me coucher. C'est un entraînement intense. Une série d'exercices constamment renouvelés. C'est la mise en tension de tous les

muscles de mon être. L'activation physique et cérébrale la plus complète qui soit. C'est l'œuvre d'une vie.

Les savoirs que j'ai, ce sont des trésors. Je les ai gagnés fièrement, un par un. Je les polis tous les jours, je les protège des yeux trop curieux, je les conserve précieusement dans une chambre froide hermétique dans ma tête. Ils sont là, immaculés, resplendissants comme des trophées, toujours prêts à servir. Ils me permettent de réagir vite. Ainsi, je peux bondir s'il le faut. M'élancer et attraper les choses au vol. Reculer au besoin. Laisser des pièges invisibles partout sur mon chemin. Ou me terror. Attendre patiemment. Changer de costume. De direction. Mais aussi de discours. D'opinion. De point de vue. D'allégeance. Si j'en ai envie... Je peux faire volte-face sans crier garde. Je peux insister pour mieux me désister. Je peux me programmer comme une machine. Augmenter ma force, mon endurance, ma vitesse, ma souplesse. Chaque poussée, chaque élévation, chaque impulsion est calculée. Je me dépense sans me fatiguer, je passe la ligne d'arrivée sans jamais être essoufflé. J'ai le cœur à l'ouvrage et de la discipline à revendre. Je me repose seulement lorsque je suis certain que le travail est bel et bien terminé.

— Ça me tente moi aussi, j'te le jure, mais...

— Mais quoi ?

— Je suis pas bien épilée.

— Je m'en fous, si tu savais comme je m'en fous ! Repasse par ta chambre, au pire.

— Non, j'ai pas apporté de rasoir ni de crème.

— T'es tellement belle. Tu dois te le faire dire tout le temps, c'est juste pas possible être belle de même.

— Ben, euh, oui, ça m'arrive, mais...

— Allez, monte avec moi. Come on.

— Non non, sérieusement, je vais être mal à l'aise. Je crois que je commence mes règles, en plus.

— C'est tellement pas grave ça. Ça me dérange pas du tout.

— Mais mon dieu, on vient à peine de se rencontrer ! Je sais pas d'où tu viens, je sais pas t'as quel âge, je sais pas ce que tu fais dans la vie à part servir des risottos aux champignons. J'veux dire, je sais même pas si Mikey c'est ton vrai prénom !

— Tu trouves pas ça excitant ?

— Faudrait que je rentre à ma chambre, j'suis ici pour le travail, on a une grosse réunion demain matin, je...

— Oui, Mikey c'est mon vrai nom. C'est même Michel Chevalier, si tu veux tout savoir. Mais tout le monde m'appelle Mikey. J'ai vingt-six ans. J'ai toujours vécu à Montréal, mais maintenant j'y habite seulement cinq jours semaine, vu que le week-end, j'arrondis mes fins de mois en servant des risottos à des belles filles comme toi. Ma tante, c'est Tiphaine Chevalier. T'as peut-être lu son nom sur le menu, c'est elle la chef du resto. Elle m'a offert cette job-là pour me dépanner. C'est sûr que les allers-retours entre Montréal et les Cantons commencent à me coûter un peu cher, mais ça vaut la peine. Et puis, j'ai le droit à une chambre moi aussi chaque fois que je travaille, ma tante s'est arrangée avec le patron de l'hôtel. Même que parfois, elle me permet d'aller dans les cuisines en dehors des heures d'ouverture. C'est un secret bien gardé, mais j'ai hérité de ses talents culinaires : je fais les meilleures crêpes bretonnes de tout le Québec. J'pourrais t'en faire demain matin, avant ta réunion... Avant que les cuisines ouvrent... Si tu me suis...

— Ah, une autre fois, à Montréal, j'aurais sans doute dit oui, mais là... C'est une réunion importante demain. J'peux pas arriver comme une tout-croche. J'peux pas prendre ça à la légère.

— Mmm hmm. Pis c'est parce que tu prends « pas ça à la légère » que t'es la seule de ta table qui est pas encore partie se coucher ? J'sais pas si t'as remarqué, mais y a plus personne dans le resto à part nous deux.

— C'était pas prévu ! T'as-tu vu combien de verres tu m'as offerts ? Et puis, tu nous as fait la conversation toute la soirée... J'ose même pas me lever, j'ai peur de m'écrouler par terre !

— Ben quoi ? Cadeaux de la maison.

— Non, mais là, c'est pas sérieux, j'ai trop bu, je vois plus clair, et puis, je fréquente quelqu'un de toute façon, je...

— Tu le sais que tu vas t'en vouloir si tu viens pas. T'écouteras rien pendant ta réunion demain. La voix de ton boss sera juste un écho lointain. Lundi matin, tes amies te

demandèrent comment se sera passée ta fin de semaine et tu t'en voudras d'avoir absolument rien de croustillant à leur raconter. Tu leur parleras de moi à demi-mot. Elles te chicaneront, te diront que t'aurais dû me suivre, que t'as manqué une belle occasion de vivre quelque chose d'unique. Pis elles auront raison. Pendant tout le reste de la journée, tu penseras juste à moi. À ce qui aurait pu arriver si seulement tu t'étais laissée aller un peu. Si seulement t'avais dit oui.

— J pense que tu te donnes beaucoup d'importance, mon gars. On se connaît pas.

— Ah ouais ? Alors, dis-moi donc : pourquoi t'as commandé un dessert alors que personne en prenait ? Pourquoi t'as bu tous les verres que je t'ai apportés ? Pourquoi t'as pris la peine de rester jusqu'à ce que je termine mon shift même si tu vois quelqu'un ? Pourquoi t'es pas partie en même temps que tes derniers collègues tantôt ?

— ...

— Voilà.

— Non, mais...

— Tu sais, c'est peut-être pas un hasard si nos chemins se sont croisés ce soir. Y faut rester alerte à ces choses-là.

— Pis c'est quoi... « ces choses-là » ?

— Qui sait ? Faut que tu montes avec moi pour le savoir. Sinon, on passe à côté de la vie.

— ...

— Tu verras, t'en reviendras même pas de mes crêpes demain matin. Même que t'en redemanderas. J'te le dis : les meilleures de tout le Québec.

J'ai eu un empêchement de dernière minute, je t'expliquerai ça plus tard. J'ai des problèmes de réseau, je manque la moitié de mes appels. Je me suis endormi devant la télévision. Je fais beaucoup d'heures sup au resto ces temps-ci. Ma petite sœur a besoin de moi, je dois l'aider avec un projet d'école. Faudrait que je regarde mon agenda, je peux pas te répondre tout de suite. Je pense que je fais de la fièvre, j'ai des frissons depuis ce matin... je voudrais pas te donner mon virus. Ça me plairait beaucoup, mais je crois que j'ai déjà quelque chose de prévu. Je me suis embarré dehors et mes clés sont restées à l'intérieur. Non, non, j'avais répondu à ton message, c'est étrange que tu l'aies jamais reçu. Il y avait beaucoup de trafic. Mon meilleur ami s'est fait laisser, il a besoin de moi, tu comprends, j'ai peur qu'il

fasse une connerie s'il reste seul ce soir. Il y a une fuite dans la salle de bains, l'eau est en train de couler partout. C'est un peu cocasse : j'avais complètement oublié qu'on changeait d'heure cette nuit ! Mon chat arrête plus de vomir, j'ai dû l'emmener d'urgence chez le vétérinaire. J'étais sous la douche et j'ai pas entendu la sonnette. C'est bête, mais j'ai perdu mon porte-monnaie et je refuse que tu payes pour moi. Je dois attendre l'électricien. J'ai eu une semaine épouvantable, je serais vraiment de mauvaise compagnie ce soir. J'ai été témoin d'un accident d'auto tout à l'heure, j'ai dû rester avec les policiers pour la déposition. J'ai pas vu le temps passer. Ah non, malheureusement, j'ai rendez-vous pour des prises de sang demain matin et je dois être à jeun. J'avais beaucoup de choses à régler. J'ai vécu un truc intense tout à l'heure, je suis encore très secoué, je te raconterai. J'héberge un ami mexicain chez moi quelques jours, c'est le bordel dans la maison, je serais gêné que tu voies ça. J'avais des courses à faire. Mon oncle a fait une crise cardiaque. J'ai eu de la visite imprévue. J'ai un torticolis, je peux plus bouger la tête. Mon téléphone avait plus de batteries. Les aiguilles de ma montre se sont arrêtées. J'ai échappé un verre d'eau sur le clavier de mon ordinateur. Quelqu'un a crevé le pneu de mon vélo. J'ai pris le métro dans la mauvaise direction. Le bus est jamais passé. Je me suis perdu en chemin. Je serai dans le bois. Je serai en haut d'une montagne. Je serai dans un chalet avec des amis. Je serai en tournoi. Je serai en camping. Je serai à l'extérieur du Québec.

Je risque d'être pas super disponible pendant quelque temps... Une autre fois peut-être ?

Désolé ma belle.

xx

Mikey

Il ne t'arrivait pas à la cheville. Regarde-toi dans le miroir deux secondes. Tu es la lionne et lui le bousier. Toi le diamant brut et lui le caillou terreux. Toi la Perséide et lui le déchet nucléaire. Tu pourrais en avoir des dizaines à tes pieds en claquant des doigts. Plusieurs tueraient pour le remplacer. Il n'était pas spécial. Ils sont très rarement spéciaux. C'est vrai, celui-ci était particulièrement doué. Mais le prochain ne sera pas comme ça. Le prochain te

verra réellement. Le prochain t'adulera comme la reine que tu es. Cesse de te faire du mal. Tu as déjà tellement donné. Il ne mérite pas tes larmes. Ni tes regrets. Crois-tu qu'il pleure, lui ? C'est bien ce que je pensais. Maintenant, dépose ton téléphone dans ma main... Je suis sérieuse. C'est important. Il faut apprendre. Il faut avancer à présent. Tu ne l'appelleras pas en plein milieu de la nuit. Tu ne lui écriras pas lorsque ton corps lancera son premier cri de détresse. Tu n'inventeras pas d'explication pour lui faire croire que « oui, tu passais par là par hasard ». Tu n'iras pas vérifier s'il a changé sa photo de profil. Tu n'infiltreras pas sa boîte courriel, même s'il t'a déjà donné son mot de passe. Tu ne feras rien de tout ça. Bientôt, son nom n'existera plus. Fais-moi confiance.

Tu ne seras pas cette fille-là. Il ne te verra pas ramper. Les filles comme nous ne rampent pas à la vue de tous. Les filles comme nous déraisonnent seules, sous le soleil blanc d'hiver. Elles se mettent à genoux lorsque plus personne ne les regarde. Elles se noient dans leurs lubies, leurs faux espoirs, leurs chimères quotidiennes. Tu le sais aussi bien que moi. Les filles comme nous attendent un printemps qui n'arrivera jamais. Elles se serrent les unes contre les autres, comme des corneilles sur une ligne électrique. Leur solidarité fluctue comme la météo, elle varie en fonction du nombre de verres qu'on leur tend, du nombre de garçons qui tournoient autour d'elles sur une piste de danse, du nombre de taxis qui défilent aux aurores sur Saint-Denis. Les filles comme nous se tiennent du moment que leur tristesse se partage, qu'elle leur réchauffe le cœur comme un bouillon de légumes. Mais heureusement, les filles comme nous ont aussi bonne mémoire. Elles se souviennent de toutes les promesses vagues, de tous les compliments intéressés, de toutes les invitations opportunistes. Elles retracent le fil des événements, elles se les repassent en boucle comme autant de petits courts-métrages interrompus, jusqu'à temps qu'elles comprennent enfin vers quels chemins elles ont été entraînées. Et alors, ces filles se maudissent plus que personne ne les maudira jamais. Elles se méprisent jusque dans leurs entrailles pour avoir failli de nouveau, pour s'être encore fait avoir comme des amatrices. Elles se murmurent à elles-mêmes « Plus jamais, plus jamais, plus jamais » tel le mantra qui les sauvera de l'abîme. Elles se promettent de ne plus baisser leur garde. Elles reprennent le travail là où elles l'avaient laissé la dernière fois. Les forteresses qu'elles avaient commencé à démolir s'érigent désormais plus haut que jamais. Elles revampent leurs fortifications, elles les dotent de nouveaux remparts, de nouvelles douves, de

nouvelles palissades, elles construisent des tours plus solides, des murailles plus épaisses, elles nettoient leurs donjons, mettent de la poudre dans leurs canons, montent les passerelles de leurs ponts-levis. Puis, lorsque tout est fini, elles se placent devant les meurtrières de leurs forteresses et elles attendent. Encore.

Mon amie, les filles comme nous se relèvent. Elles se gorgent de courage pour leurs amies, à défaut d'en avoir pour elles-mêmes. Je ne peux pas livrer la bataille pour toi, mais je peux l'entamer à tes côtés. Dis-moi comment faire pour te soulager.

C'est sûr qu'elles refuseront de se l'admettre, mais j'ai fait exactement ce qu'elles attendaient de moi. Elles voulaient vivre quelque chose d'intense : je leur ai fait vivre quelque chose d'intense. Elles voulaient être renversées : je les ai renversées. Elles voulaient se remplir de ma personne : je les ai remplies jusqu'à ce qu'elles débordent de moi. C'était absolument sans surprise. Le plan était clair, les étapes prévisibles. Dès le premier instant, elles savaient dans quoi elles s'embarquaient. Après, si elles ont joué avec le feu, si elles se sont brûlé les ailes en cours de route, ça ne me regarde plus trop. Moi, j'ai livré la marchandise tel que demandé.

C'est que, si on ne fait pas attention, elles nous prennent tout. Si on ne se surveille pas un peu, elles nous mangent la laine sur le dos. Petites créatures nerveuses. Petites fourmis prévoyantes. Elles ont toujours peur d'en manquer. Je les connais comme si je les avais mises au monde. Je sais que peu importe ce qu'on dit, ce qu'on fait ou ce qu'on donne, elles en voudront toujours plus. Je sais qu'elles resteront d'éternelles affamées. Qu'elles auront beau se gaver, s'en mettre plein la panse, elles digéreront toujours trop rapidement. Elles sont comme ça. Ce sont des trous sans fond. Je leur ai offert tout l'amour et l'eau fraîche que j'avais. De bonne foi. Ce n'était pas assez pour elles. Ça ne les sustentait pas.

Mais elles pourront bien croire ce qu'elles voudront, moi je sais que c'est à elles que j'ai pensé en réduisant les portions, en leur ôtant le pain de la bouche, en leur coupant les vivres, chaque jour un petit plus que le précédent. Oui, chaque fois que je les ai observées

s'amoindrir, que j'ai regardé le vide envahir leurs prunelles, que j'ai contemplé le temps faire son œuvre, chaque fois que j'ai su que je les tenais dans le creux de ma main et que j'aurais pu les écraser rien qu'en serrant les doigts, c'est à leur bien à elles que j'ai pensé avant tout, et pas au mien. Parce que je les voulais solides et endurcies. Je voulais leur amour meurtri mais à toute épreuve. Je voulais leur désir dopé mais plus fort que tout.

Ce n'est pas ma faute si rien de tout ça n'a survécu à mes épreuves. Si rien n'a survécu à ma salle de musculation.

Maudit chien sale. Bébé. Crisse de cave. Mon prince. Estie de plein de marde. Darling. Connard. Mon cœur. Douchebag. Mon chéri. Visage à deux faces. Mon chou. Petit, petit homme. Mon ange. Sous-humain. Chat-Chat-Chat. Fils de pute. Mi amor. Gros imbécile. Coco d'amour. Obsédé du batte. Mon beau. Fucking porc. Mon loup. Salaud. Mikey Love. Estie de crotté. Lumière de ma vie. Deux de pique. Mon rayon de soleil. Trou de cul. Beau brun. Vidange. Babe. T'es une plaie. Tu me fais tourner la tête. Tu me donnes envie de vomir. Tu me fais revivre. Tu m'écœures plus que tu pourras jamais le savoir. T'es fascinant. Tu me donnes le goût de me javelliser de l'intérieur. T'es différent des autres. Tu me sors de ma peau. Ce je-ne-sais-quoi de dangereux. Tellement que je serre les dents. Qui me fait revenir encore et encore. Et que ma mâchoire pourrait se fracturer de haine. Ce moment, oui, ce moment-là tout de suite. Il ne reste plus rien à sauver. J'aimerais qu'il dure toujours. J'aurais préféré que tu meures dans le ventre de ta mère. Quand tu me regardes comme ça. Tiens-toi loin de moi. J'ai l'impression que tout est possible. J'ai envie de me crever les yeux. Que le monde nous appartient. Et d'oublier que c'est arrivé. Je deviens la femme que j'ai toujours voulu être à tes côtés. Je prie pour qu'un jour tu te réveilles stérile. Mais c'est déjà si intense. J'ai tellement cru que ça se passerait autrement. Comme si quelque chose se déchargeait dans mes veines. Cette fois. Je me demande si je suis prête pour ça. Je vais passer au travers. Toutes les nuits je rêve de toi. Un jour, tu vas payer tes dettes. Je pense à toi dans la douche. Quelle conne, mais quelle CONNE ! Je me touche et j'imagine que c'est tes mains, sous les draps. Je veux que tu saches que j'ai fait semblant plusieurs fois. Chaque visage dans la rue prend tes traits. J'en ai connu des meilleurs que toi. Les lumières réverbèrent ton nom dans le ciel. Et tu

vas voir. Le vent devient le mirage de ton souffle. Comme ça sera beau. Sur ma nuque. Je créerai des poupées vaudou. Tu es partout. Je me mettrai à la magie noire. À l'épicerie. Je te jetterai des sorts. Dans le métro. Tu seras sous mon emprise à jamais. À la banque. J'invoquerai les dieux. Dans chaque file d'attente. Et la vie ne voudra plus de toi. Ta voix, c'est ma deuxième maison. Regarde-moi bien. Mon unique repère. C'est la dernière fois que je passe cette porte. Sans toi, je suis perdue. Et je te remercie pour tout. Parfois, je me réveille seule dans la nuit. Car grâce à toi, je sais que je peux revenir. Et j'ai peur. De l'Enfer. Et tu ne réponds pas au téléphone. Je sais que j'ai tout ce qu'il faut. Quelque chose explose alors en moi. Je peux tout accueillir. Un peu plus chaque fois. Tout encaisser. Je le sais que c'est un peu tôt pour le dire. Tu vas mourir seul. Mais je crois vraiment. Tu le sais Mikey, n'est-ce pas ? Qu'on va vieillir ensemble. Je serai aux premières loges. C'est la seule option qui vaille. Pour te regarder tomber.

CHAMBRE 237
FORFAIT « MAGIE D'UNE NUITÉE »

Wendy n'était pas dans la chambre quand je me suis levé ce matin. Elle avait laissé un petit mot à mes côtés : « J'ai essayé de te réveiller pour qu'on ne manque pas le déjeuner, mais tu dormais si profondément, tes paupières semblaient scellées, je n'ai pas voulu insister. Je pars dans le sentier. Je reviens plus tard. » Ça ne lui ressemble pas de partir ainsi. J'aurais préféré qu'elle reste ici. J'aurais préféré qu'elle insiste. Habituellement, elle me réveille. Plus souvent qu'autrement, d'ailleurs. Souvent même lorsqu'elle ne devrait pas. Je ne comprends pas pourquoi elle ne l'a pas fait cette fois-ci. Le personnel de l'hôtel aurait dû appeler lui aussi. Je leur avais demandé de le faire. Et c'est certain que j'aurais entendu la sonnerie du téléphone. J'aurais entendu.

J'ai sûrement beaucoup rêvé pour que Wendy décide de me laisser à mon sommeil. Elle sait quand je rêve et quand je cauchemarde. Quelque chose dans mes mains, semble-t-il. Dans leur manière de se crispier et de se détendre simultanément contre les draps. Elle est très nerveuse depuis « l'incident ». Cette fameuse nuit, après que j'ai finalement réussi à revenir auprès d'elle, j'avais compris, à la façon dont sa bouche demeurerait entrouverte, dont ses épaules étaient arquées vers l'arrière, dont ses mains tenaient fermement le couvre-lit, que quelque chose d'anormal était arrivé. Wendy ne voulait plus parler. Elle s'était retirée quelque part en elle. Mais entre deux sanglots silencieux, j'arrivais à entendre sa petite voix briser le silence. « Ça commence... Ça commence... » répétait-elle. Lorsque j'avais finalement réussi à retrouver son regard, je l'avais obligée à me dire ce qui s'était passé. Elle m'avait alors tout raconté. Les coups de poing dans l'oreiller. Les fenêtres de la chambre que j'ouvrais puis claquais. L'armoire du haut de laquelle je m'étais jeté. La moquette que j'avais arrachée à mains nues. Et les cris de mort en descendant l'escalier.

Il m'arrive encore de penser que cet événement a bouleversé quelque chose entre nous. Comme si Wendy ne me regardait plus avec les mêmes yeux depuis cet incident. Comme si elle prenait progressivement ses distances. Je ne sais pas. Peut-être est-ce seulement dans ma tête. Reste que depuis le début de sa grossesse, Wendy accroche chaque semaine un nouveau

capteur de rêves au-dessus de notre lit. « Pour chasser ce qui nous accable » dit-elle. Cependant, nous avons dû faire sans cette nuit. En arrivant dans la chambre, Wendy a réalisé qu'elle avait oublié d'en apporter un. Ça l'a mise dans tous ses états. J'ai réussi à la tranquilliser en l'assurant que cela ne changerait probablement rien et que, de toute façon, nous ne savions même pas si le capteur de rêves avait de réelles vertus. J'espère ne pas m'être trompé. Je ne me souviens plus de ma nuit. Je ne sais pas si j'ai été agité. Si j'ai effrayé Wendy. Je ne sais même pas si les images qui me restent proviennent de rêves ou de cauchemars.

Mais je me rappelle de la lumière. Il y avait énormément de lumière. Elle était cachée derrière des murs de neige. Il fallait y creuser des trous pour lui permettre de jaillir. Lorsqu'on atteignait le fond du mur de neige, que le trou était bien fait, un flot lumineux perçait le mur et se mettait à couler comme du pétrole. La chose prenait alors une texture plus gluante, devenait irisée, puis s'enroulait autour de chacune de mes jambes, comme deux anguilles électriques. Tous mes membres, l'un après l'autre, se laissaient infiltrer par la substance nacrée. J'irradiais de l'intérieur, ma cage thoracique brûlait, quelque chose se calcinait en moi, mais personne n'était là pour m'aider, ni même pour assister à la scène. J'étais ma propre torche dans le froid. Puis un enfant aux traits effacés se frayait un passage à travers l'un des murs de neige. Il avançait lentement dans ma direction. Ses pieds semblaient momifiés dans le givre. Pourtant, le chemin de glace sur lequel il marchait fondait un peu plus à chacun de ses pas. La glace se crevassait, des rosaces fracturées, des losanges angulaires, des cercles concentriques iridescents s'y dessinaient. La route glacée finissait par se fendre en plusieurs blocs et laissait saillir à nos pieds une eau pourpre et épaisse. L'enfant n'y faisait pas attention. Il arrivait à mes côtés, posait une main sur mon ventre et disait, sans réellement s'adresser à moi : « Certains endroits sont comme les gens qui les habitent. Il y en a qui brillent... Et d'autres pas. » Puis je me suis réveillé et Wendy n'était plus là.

Je vais l'attendre ici. Profiter de son absence pour écrire. J'espère seulement qu'elle aura fait attention dans le sentier. C'est si facile de se perdre lorsqu'on est seul.

MENU 7 SERVICES
« AU PÉCHÉ CAPITAL »
RESTAURANT DE L'HÔTEL
★★★★

TABLE D'HÔTE

L'Orgueil

Carpaccio de tomates sur lit de pousses
Trilogie de verrines saisonnières
Betteraves au chèvre frais et pesto de roquette

L'Avarice

Ceviche de pétoncles et crevettes tigrées
Gravlax de saumon, beurre de pommes et tartinade à l'huile de noisette
Fois gras poêlé, confiture de vin rouge

La Paresse

Calvados Domfrontais et sorbet à la poire

La Colère

Médailлон de cerf des Appalaches
Thon rouge Yellowfin
Steak de daurade rose sauvage

La Luxure (+12,95\$)

Dégustation de fromages québécois :

Riopelle de l'Isle-aux-Grues

L'Hercule de Charlevoix

Le Monnoir

Chemin Hatley

La Gourmandise

Crème brûlée au chocolat à l'épinette noire

Mi-cuit au caramel, sel de Madon et noisettes

Baba à la fleur d'oranger, salade d'agrumes

Palette de l'artiste : sept mises en bouche de sorbet et crème glacée

L'Envie (+ 7,95\$)

Château de Montifaud X.O. (Cognac, Poitou-Charentes)

Saint-Vivant V.S. (Armagnac, Sud-Ouest)

JACOB CARREAU
DANS
LA SALLE DE JEUX

Souvent, je les regarde aller et je me demande si après tout ce temps, tous ces efforts, toutes ces discussions, ils pensent encore que je suis gai.

Je sais qu'ils doivent s'imaginer qu'ils sont vraiment subtils, mais c'est juste tellement évident. Ça se voit dans les coups d'œil qu'ils se jettent quand je vais aux toilettes. Dans la façon qu'ils ont de tendre l'oreille dès que je reçois l'appel d'un homme en leur présence. Dans l'insistance avec laquelle ils observent de quelle façon mes mains s'agitent lorsque je leur raconte une histoire. Mais aussi évidemment dans les questions qu'ils peuvent pas s'empêcher de me poser, même s'ils savent très bien qu'elles vont m'énervier. Si je passe du temps avec eux de façon prolongée, ils sont capables de me demander, en l'espace de quelques heures, si je compte m'installer un jour dans Centre-Sud parce qu'y « paraît que les loyers sont pas chers, mais que c'est inquiétant comme place, que ça brasse encore pas mal », mais aussi si j'aimerais pas ça, peut-être, me faire pousser la moustache, parce que « tsé, ça serait donc ben beau et masculin, ça accentuerait l'ossature de tes joues » ou encore, en me regardant un peu de travers, si « c'est vraiment la mode à Montréal ces temps-ci, cette coupe mi-asymétrique mi-rasée sur les côtés ? » Chaque fois qu'ils prennent ces détours ô combien habiles et inventifs en me parlant, je me dis qu'ils arrivent encore à me surprendre, que je pensais pas que mon découragement pouvait être poussé vers de nouveaux retranchements, mais je finis malgré tout par leur répondre poliment, parce que ce sont mes parents, que je les aime et que ça sert à rien de les brusquer. Surtout que m'irriter contre leurs questions pourrait créer un effet contre-productif, pourrait leur faire croire que là, enfin, ils tiennent quelque chose de solide, qu'ils ont du matériel à se mettre sous la dent pour nourrir leurs doutes.

C'est juste que mes parents et leur perplexité, ça peut encore aller, c'est une situation que je connais par cœur, que j'arrive à gérer depuis mon adolescence, mais les interrogatoires des partys de famille, ça me demande tellement plus d'énergie. Comme ce soir, le 50^e anniversaire de mariage de Raymond et Francine – un oncle et une tante qui ont jamais pris la

peine de me glisser un petit 20 \$ dans une carte de Noël de la Croix-Rouge, même quand j'étais jeune – ça repousse les limites du pénible. Je me demande pourquoi j'ai réellement pris congé pour cette soirée. Sûrement pour faire plaisir à ma mère, encore... Comme si les « tours de table » allaient être différents cette fois-ci parce qu'on est un peu mieux habillés que d'habitude et qu'on a réservé une salle dans un bel hôtel. Évidemment que nos conversations seront tout aussi prévisibles. Évidemment que certains membres de ma famille élargie s'intéresseront un peu à ma carrière pour la forme, me demanderont si j'ai obtenu des contrats depuis que j'ai gradué, s'ils pourront pas me voir bientôt dans un « programme connu » à la télé, ou même dans une pub, en train de me délecter de la nouvelle salade de kale du McDo ou de chercher bêtement des outils dans une section d'un Réno-Dépôt, pour que Normand Brathwaite puisse venir me dire, beaucoup trop enjoué, qu'on y trouve des « kilomètres de boîtes, des milles de gypse, des tonnes de vis, et tout ça à un prix imbattable, un prix Réno-Dépôt ! » Le genre de questions qui me donnera envie d'être excusé de table et d'aller rejoindre mes petits cousins en bas dans la salle de jeux, pour jouer au ping pong, aux fléchettes, au baby foot... puis oublier le reste.

Mais encore une fois, je serai patient, je leur dirai que la télé, c'est pas pour tout de suite, mais que ça s'en vient, sans doute, que je cherche fort, que je passe des auditions plusieurs fois par mois, mais qu'au Québec, c'est toujours la même chose, qu'on voit tout le temps les mêmes visages à l'écran, que j'ai fait du doublage en attendant les bons rôles mais que j'ai quand même joué dans plusieurs pièces de jeunes troupes émergentes dernièrement, qu'il y en a d'ailleurs certaines qui ont reçu des très bonnes critiques sur des blogues et qui risquent d'être remontées prochainement, que je peux leur réserver des billets très facilement s'ils souhaitent venir me voir sur scène, mais ça sera déjà trop tard, ça servira à rien, parce que rendu là, mon temps d'antenne sera terminé, ils seront passés à un autre appel, sauf peut-être mononcle Bernard, qui, déjà saoul depuis quatre heures de l'après-midi, profitera de l'arrêt du tour de table pour me demander, avec son élégance légendaire « Où je les cache, mes petites cavalières, pour jamais les traîner en famille ». J'esquisserai un sourire plein de mépris passablement bien dissimulé et essaierai d'improviser une réponse assez imbécile pour être capable de lui plaire, du type « La dernière était trop fatiguée pour embarquer avec moi... je l'ai pas beaucoup laissée dormir, si tu vois ce que j'veux dire ! » ou encore, dans un registre

qu'il aimera encore plus : « Voyons mononcle, mes lunchs de la semaine se feront pas tout seuls ! » Il rira et puis j'aurai la paix pour les six prochains mois. Mais entre deux éclats de rire gras, j'aurai aussi la chance d'intercepter au passage le regard sceptique de ma mère, celui de sa sœur Line, mais aussi celui narquois de ses trois filles, mes cousines Amber, Perle et Océane, qui portent toutes des chaînes dans lesquelles sont incrustés leurs prénoms, et qui se retiendront à peine pour chuchoter entre elles « Ben là, franchement, y est comédien, à quoi qu'il s'attende mononcle... » Parce qu'évidemment, vu que j'aime les arts de la scène et que ça fait plusieurs années que j'arrive pas avec une « petite cavalière » à mon bras, ça veut nécessairement dire que je couche à gauche et à droite avec des « petits cavaliers ».

C'est sûr que j'suis peut-être pas l'incarnation du mâle alpha. J'ai des yeux moi aussi pour voir que les cuisses de mes cousines de seize ans sont déjà plus grosses que les miennes. Je me doute que j'ai fait rire de moi à l'heure de l'apéro tout à l'heure quand j'ai commandé un gin tonic plutôt qu'une Boréale rousse. Ou alors quand j'ai refusé de monter dans le traîneau à chiens parce que j'avais peur que les chiens envoient de la garnotte et du gros sel noir sur mes nouvelles bottes Artica. Mais c'est plus très grave tout ça. Parce que bientôt, toutes leurs plaisanteries douteuses, leurs commentaires à moitié ironiques et leurs phrases ridicules auront plus lieu d'être. Bientôt, leurs regards moqueurs seront histoire du passé. Chers Raymond et Francine. S'ils savaient comment tout le monde se fout de leur cinquantième comme de leur première chemise. Comment tous leurs invités auraient eu mieux à faire ce soir que de lever leur verre à la survie insipide de leur couple. C'est vrai qu'après cinquante ans à se supporter mutuellement, ils méritent bien un peu de champagne, des petits fours et des nouveaux services de vaisselle en cadeau. Et puis, tant qu'à être là, tous rassemblés, autant en profiter. Autant penser à moi.

Chers Raymond et Francine. Ils savent pas encore à quel point je vais les éclipser lorsque sera venu le temps du discours. Tout le monde déteste les discours. Les gens veulent du neuf, du frais, de l'exclusivité, pas des diaporamas de photos de voyage ou le récit de souvenirs qui sentent les boules à mite. Moi, je leur donnerai ce pour quoi ils se sont déplacés. Je me porterai volontaire pour faire un toast qu'ils oublieront pas de sitôt. Je parlerai de ma tante et de mon oncle au début, de leur amour indestructible. Je ferai des métaphores banales

qu'ils apprécieront au premier degré, je dirai que dans une autre vie, ils devaient être tous les deux jardiniers, parce que l'amour est une plante qu'il faut arroser tous les jours pour qu'elle bourgeoonne, pour que puissent éclore ses plus beaux pétales. Et puis, de fil en aiguille, après les avoir bien flattés, je braquerai les projecteurs sur ma personne. Je garderai le meilleur pour la fin et leur révélerai ma grande nouvelle. Personne s'y attendra. Ce sera un moment marquant de la soirée, ce dont ils parleront demain matin lorsqu'ils feront le résumé de leur fin de semaine, lorsqu'ils reprendront la route vers leurs contrées lointaines, Chambly, Sainte-Anne-des-Plaines, Verchères. Je les étonnerai enfin. Et plus jamais j'aurai à subir leurs questions pleines de sous-entendus.

Quand j'étais jeune, ma mère m'achetait beaucoup de jouets, vraiment plus que j'aurais pu en vouloir ou en demander, mais j'avais toujours l'impression malgré tout de jouer avec ceux qu'elle aurait préféré que je laisse de côté. Lorsqu'elle décidait de m'acheter un nouveau livre adapté d'un classique de la littérature, elle était déçue que je le feuillette pas et que je continue de bâtir mon château fort en Lego, comme si je bafouais du même coup mon hypothétique future carrière d'écrivain. Quand je préférais faire du coloriage plutôt que jouer avec mes figures de dinosaure, c'était évident, mon avenir était tracé, elle disait à mon père que je serais jamais archéologue. Pareil pour mes costumes d'Halloween. L'année où elle avait voulu que je sois habillé en gladiateur, j'avais demandé à être une tortue. Celle où elle me voyait déjà en Capitaine America, j'avais tenu à être Peter Pan. Quand elle m'avait proposé de me confectionner une cape de vampire intergalactique, je lui avais dit que j'aimais mieux être déguisé en Michael Jackson. Chaque fois, j'étais inadéquat, décalé, en marge de ses attentes, je me montrais incapable d'exaucer ses désirs de mère, d'être le petit garçon qu'elle s'était imaginé que je serais, qu'elle avait conçu dans sa tête et dans son corps pendant ces neuf mois de grossesse. Je savais que le résultat qu'elle avait sous les yeux correspondait pas toujours à ses plans, qu'il y avait des choses qu'elle cachait à ses autres amies mères, de peur que celles-ci lui fassent ressentir à un moment ou à un autre que certains de mes intérêts ou de mes actions étaient inhabituels.

C'est pas comme si je me cachais pour essayer ses soutiens-gorge ou que je promenais mes G.I. Joe en poussette, c'était pas du tout de cet ordre-là. Mais j'étais peut-être un peu plus sensible que les autres garçons de mon âge. Par exemple, je trouvais pas que les filles étaient dégueulasses. Au contraire, j'appréciais leur compagnie et j'étais super gentil avec elles. Ça me dérangeait pas de jouer au « mariage ». Je disais « Oui, je le jure ! » à toutes les filles de la petite école, je leur tenais les mains, leur offrais des Ringolos au BBQ en guise de bagues de mariage et leur promettais de les aimer jusqu'à ce que mort nous sépare. Mais ce que je préférais, c'est quand, en cinquième ou sixième année du primaire, on faisait des « imitations ». Souvent, à la récréation, les filles venaient me chercher pour qu'on refasse les meilleures scènes de leurs films favoris. Elles aimaient beaucoup quand je m'amusais à les effrayer en jouant Clifford, le méchant dans *Spice World*, quand je les appelais « Bébé » et leur apprenais à danser en imitant Patrick Swayze dans *Dirty Dancing*, quand je faisais semblant de les dessiner ou de leur montrer comment cracher comme Jack Dawson dans *Titanic*. Mais ce qu'elles me demandaient le plus souvent, c'était d'imiter Danny Zuko, le chef de la bande des T-Birds dans *Grease*, pour que je puisse chanter avec elles « *Summer Nights* » et « *You're the One that I Want* ». J'avais pas honte de connaître toutes les paroles, j'en éprouvais en fait une certaine fierté, parce que même les meilleures des filles étaient pas capables de baragouiner l'anglais aussi bien que moi. Elles m'avaient appris la chorégraphie du film et on reconstituait la scène de la fête foraine comme des vrais pros, des stars de Broadway en devenir. On recommençait les chansons encore et encore, jusqu'à ce qu'on ait l'impression de les avoir réussies parfaitement, et aussi pour que chacune des filles ait l'occasion d'être Olivia Newton-John au moins une fois. Et moi, je salissais mes pantalons dans l'herbe chaque fois que je tombais à genoux devant elles en criant : « *It's electrifying!* », exactement comme John Travolta dans le film. On avait du talent, quand même, pour des jeunes.

Évidemment, c'était juste des jeux d'école primaire. J'ai pas continué à imiter John Travolta ou Leonardo DiCaprio au secondaire, parce que de toute façon, vers la fin, je commençais à me faire crier des noms par les autres garçons quand ils me voyaient danser, même si j'étais considéré comme quelqu'un de plutôt drôle et que j'avais toujours des collations cool dans mes lunchs. Et puis, les filles vieillissaient et préféraient se tenir entre

elles. En changeant d'école, je me suis dit qu'il fallait que je fasse plus attention, que je tempère un peu ma personnalité parce que je voulais pas être « ce gars-là », celui qui se fait remarquer tout de suite comme étant plus exubérant que les autres, parce que même si ça me rendait vraiment heureux de chanter, de danser ou de faire du théâtre, que je me sentais dans mon élément, je restais ce même garçon gêné qui avait toujours l'impression de se mettre les pieds dans les plats, de poser le mauvais geste au mauvais moment.

Mais c'est comme si, en grandissant, la vie s'était chargée de choisir à ma place qui je pouvais être ou pas être en me faisant croître d'une façon qui impliquait qu'on se pose des questions sur ma personne, qu'on juge ma virilité beaucoup plus sévèrement que celle des autres. J'aurais pu mesurer 6 pieds 2, avoir une musculature naturelle prête à être travaillée en tout temps, des cheveux juste assez décoiffés qui se seraient bien placés dès mon réveil, un menton avec une fossette comme John Travolta, des mollets d'acier, des bras pleins de veines saillantes, des mains dures et rêches de mécanicien, sauf que non, c'est pas ça qui était arrivé dans mon cas. L'évolution de ma physionomie en avait décidé autrement. D'un seul coup, mon corps s'était mis à changer, mais pas assez vite, pas comme il aurait dû. À l'époque où les voix de beaucoup de mes amis muaient, qu'ils s'évertuaient à essayer de chanter les succès de Barry White pour voir s'ils étaient capables de descendre aussi bas que lui, moi, j'avais encore de la difficulté à maîtriser les soubresauts de ma pomme d'Adam et j'accueillais chaque nouveau poil sur mon torse comme un cadeau des cieux. Ma mère essayait de me rassurer, de me dire que c'était normal tout ça, que pour les garçons, la maturité corporelle et mentale, ça prenait toujours plus de temps que pour les filles, mais je détestais la façon dont elle ressentait le besoin de m'encourager, de me faire sentir normal à tout prix, et du même coup, de se convaincre elle-même que je l'étais, parce que, dans le fond, c'était bien de sa faute tout ça. C'était à partir de ses gênes à elle et de ceux de papa qu'étaient nés mes problèmes.

Du jour au lendemain, je découvrais donc plein de nouvelles limites qui m'étaient inconnues jusqu'alors et je réalisais que c'était des mensonges ce qu'on m'avait toujours dit. Que c'était pas vrai que je pouvais être exactement qui je voulais dans la vie, parce que même si ça faisait pas partie de mes plus grands rêves, y avait maintenant plus aucune chance pour que je devienne capitaine de water polo, joueur de basket ou quart-arrière de l'équipe de

football. Du jour au lendemain, je me trouvais obligé de faire le deuil de plein d'événements qui auraient pu survenir si j'avais été différent, de faire une croix sur un lot d'expériences qui arriveraient à d'autres, mais probablement pas à moi. Désormais, je me devais d'être réaliste, il fallait que je tire un trait sur mes naïvetés avant que quelqu'un d'autre s'en charge pour moi. Je me convainquais alors que moi, je serais jamais celui avec qui les filles rêveraient de danser, parce que ça serait difficile pour elles de faire confiance à mes petits bras maigres pour les hisser dans les airs. Je me disais que je serais jamais non plus celui qui pourrait se permettre d'arriver trente minutes en retard à un rendez-vous sans se confondre en excuses par la suite. Jamais celui à qui on chuchoterait au creux de l'oreille « Viens me rejoindre dans les toilettes du bar ! » Jamais celui qu'on hésiterait à provoquer en duel, de peur de manger la raclée de sa vie. Jamais celui qu'on qualifierait de « ténébreux ». Jamais celui qu'on trouverait crédible pour jouer Jean Valjean, Stanley Kowalski ni même Créon. Pour toutes ces choses, c'était simple, ça se voyait au premier coup d'œil : j'avais pas le physique de l'emploi.

Bien vite, je me suis aperçu que moi, la vie m'avait réservé un autre type de casting. Que j'étais plutôt celui vers qui on se tournait quand ça allait pas bien. À qui on demandait conseils et services, puisque c'était facile pour moi de me mettre dans la peau des autres, que ça m'intéressait de comprendre la psyché des gens et ce qui les bouleversait profondément. C'était du bon matériel, mine de rien. Des histoires, des réactions et des incertitudes que je pouvais écouter, prendre en note puis ranger quelque part dans ma tête, pour peut-être m'en inspirer plus tard, les ressortir au besoin, lors d'une audition ou d'un rôle à interpréter. Si ces gens étaient pas des alliés ou des amis, alors ils deviendrait des cobayes.

Cela dit, eux, ils avaient pas l'air de comprendre que j'étais pas prophète en mon pays et que c'est pas parce que j'avais une grande capacité d'écoute que ça me donnait la science infuse, ni le pouvoir de trancher entre « bonnes » et « mauvaises » actions. Parfois j'avais même pas de réponse à leur offrir tellement ce qu'ils me confiaient me déconcertait, m'ennuyait ou me révoltait. Jacob, pourrais-tu demander subtilement à Martin s'il est intéressé ou non par moi, je suis trop gênée, Jacob, si mon père appelle, pourrais-tu lui dire que je dors chez toi ce soir, Jacob, je suis dans la merde, j'ai besoin que tu témoignes en ma faveur, Jacob, frère, j'aimerais avoir ton avis : crois-tu qu'ils vont me pogner si je fais un graff sur la maison

de la nouvelle blonde de mon père, Jacob, penses-tu que je vais aller en Enfer si je couche avec les jumelles Peterson l'une après l'autre, Jacob, mon ami, t'es le seul qui peut m'aider sur celle-là, ça te dérange si je copie sur toi pendant l'examen de demain, Jacob, pourrais-tu m'accompagner à la clinique, j'ose demander à personne d'autre, Eille, Jackie boy, mon homme, crie-le pas sur tous les toits, mais j'ai commencé à voler et c'est comme une drogue, je suis pus capable d'arrêter, Jacob, y a juste à toi que je peux parler de ça, mais ça va pas, j'arrive pus à manger depuis quelque temps, Jacob, je me trouve tellement laide, Jacob, pourquoi c'est si dur, Jacob, j'ai tellement peur quand il répond pas à mes textos, Jacob, penses-tu qu'il voit d'autres filles en même temps que moi, ah, Jacob... je sais pas ce que je ferais sans toi. ... Tu le sais, hein, que t'es vraiment une bonne personne ?

Bien sûr que je le sais. Ça me dépasse complètement et j'ai l'impression d'avoir absolument aucun contrôle là-dessus, mais oui, on me le rappelle bien assez souvent que moi, j'ai un bon cœur, qu'il est en or ou en sucre, dépendant des jours, et que y a pas beaucoup de gens qui l'ont sur la main comme moi. Ça doit se voir tout de suite, au premier regard, comme si quelque chose me transcendait ou s'était scellé très tôt dans les traits de mon visage, dans le bleu naïf de mes yeux, ou qui sait, peut-être même dans les crevasses de ma peau, mes rides, mes pattes d'oie, mes fossettes, mes cicatrices de varicelle. C'est dur à définir ou à saisir. Mais je sais que je fais partie des « gentils ». Je sais que la majorité des filles que je rencontre me placent automatiquement dans les catégories « doux » ou « cute », que durant mon enfance je trouvais que c'était un avantage tandis que maintenant j'ai l'impression que ça me colle à la peau comme une maladie et qu'il y a, concrètement, très peu de choses que je peux faire pour changer ça.

Attendre des mois pour me faire pousser une barbe qui s'avérera ridicule et pleine de trous, peut-être. Boire plus de milkshakes protéinés. Développer un intérêt marqué pour la chasse, la pêche à la glace, regarder des vidéos YouTube sur la meilleure façon de corder du bois et surtout le mentionner quand je discute avec des nouvelles filles, même si ça les captive aucunement et qu'elles essaient de s'esquiver de la conversation, juste pour qu'elles m'associent tout de suite à ce type de sujets, qu'elles réalisent que moi aussi, même si j'en ai pas l'air comme ça, du haut de mes soixante-dix kilos mouillés, je peux m'intéresser à ces

trucs qu'on veut typiquement masculins, que c'est pas parce que j'aime déclamer des longues tirades théâtrales que j'ai jamais rêvé de posséder une collection de scies sauteuses. Évidemment, pour rendre le tout crédible, il faudrait surtout pas que j'oublie de me doter des accessoires indispensables, la chemise à carreau vintage, la tuque en laine, les deux ou trois tatous réglementaires de citations énigmatiques d'auteurs.

En arrivant en école de théâtre, il y a quelques années, je me disais que ça se passerait autrement. Que ça irait enfin de soi pour moi, parce que je me retrouverais avec des gens qui me ressembleraient, qui partageraient ma vision de la vie et de l'art, des gens qui voudraient réellement me voir tel que je suis. Pourtant, malgré le fait qu'on était une cohorte soudée, qu'on était tous assez proches les uns des autres, qu'on vidait notre sac quotidiennement en ateliers pour aller chercher le pire et le meilleur de ce qu'on connaissait de nous, que nos profs nous donnaient chaque semaine des nouveaux outils et défis pour affronter nos peurs respectives, qu'on passait plus de temps tous les quinze ensemble qu'avec nos amis ou notre propre famille, j'avais souvent l'impression que l'histoire se répétait et que moi, j'étais encore une fois celui qu'on mettait de côté pour son propre bien, celui à qui on pensait pas tout de suite pour les rôles importants, celui qui devait travailler plus fort pour briller, le petit drôle-chétif-confident-adjuvant que tout le monde trouvait tout le temps si attachant, pour qui on ressentait toujours tellement de « tendresse ». À force de se voir trop souvent et de se connaître trop bien, c'était inévitable, tout le monde finissait par s'embrasser, se voir tout nu, coucher ensemble au moins une fois (sauf pour ceux déjà en couple qui réussissaient à pas tromper leurs chums/blondes), mais comme par hasard, moi, je faisais rarement partie de ces activités-là. C'était pas avec moi que ces filles décidaient de se laisser aller le temps d'une nuit trop arrosée. C'était pas à mes côtés qu'elles prenaient le risque de se sentir misérables le lendemain matin.

Faut pas l'oublier, il y a quand même eu certaines soirées plus intenses et mémorables que d'autres. Les quelques retraites à la « Villa Zoo » qui ont fini en espèces de mini-orgies sur la MD, notamment. Ça, c'était quelque chose. On était tous tellement hors de contrôle. Tellement libres. J'avais pu coucher avec Zoé et Célia une de ces fois-là. Mais c'était durant

un threesome assez raté, alors je sais pas si ça compte vraiment. J'étais monté à l'étage pour chercher la bouteille de Beefeater que j'avais laissée dans une des chambres à coucher, sauf qu'en y entrant, j'avais plutôt trouvé Zoé et Célia en train de se donner du plaisir. J'étais resté quelques instants sur le pas de la porte à les regarder gémir, puis quand elles avaient aperçu ma silhouette, elles m'avaient dit de venir les rejoindre sur le lit.

Au début, ma présence les avait excitées. Elles avaient laissé de côté ce qu'elles étaient en train de faire pour se concentrer uniquement sur moi. Elles s'échangeaient mes parties de façon compétitive, voulaient voir laquelle des deux serait capable de me faire jouir le plus rapidement, quelle langue, quelles mains, quelles chattes je préférerais, mais c'était tellement inhabituel comme situation, tellement stressant soudainement de devoir combler deux filles à la fois, de devoir prouver là, dans un chalet, alors que j'étais complètement saoul et parti sur la drogue, de quoi j'étais capable, à quel point j'étais bel et bien hétéro et comment elles et toutes les leurs avaient eu tort de me considérer comme un petit frère jusqu'ici, tout ça, bien entendu, en demeurant, zen, relax, décontracté, en tâchant tant bien que mal de dissimuler ma gêne, l'hyper stimulation de mon corps et ma peur constante de bander mou d'une seconde à l'autre. À me voir aller ainsi, m'affairer comme un désespéré pour trouver quelle pression, succion, pénétration elles aimaient l'une et l'autre, voir défiler sous mes yeux l'infinité de positions que j'avais vues pour la première fois sur YouPorn, Pornhub, RedTube et être incapable d'en réaliser une seule spontanément, poser des gestes gauches à cause de toutes ces questions qui s'accumulaient dans ma tête, est-ce que je devais en doigter une pendant que je pénétrais l'autre, est-ce que la deuxième s'occuperait d'elle toute seule, est-ce que le 69 était un incontournable dans ce cas-ci, est-ce que c'était mieux de seulement les regarder de temps en temps ou de rester occupé en tout temps, est-ce qu'elles m'en voudraient si l'une venait plus fort que l'autre, elles devaient avoir compris que ça m'arrivait pas tous les jours de me retrouver seul avec deux filles dans un lit. Mais l'aventure avait pas duré très longtemps de toute façon. J'avais dû mal gérer, tâtonner, les ennuyer au final, parce que Célia s'était endormie pendant que j'étais en train de lui faire un cunni et Zoé s'était levée à un moment donné pour aller aux toilettes et en était jamais ressortie. J'avais ouvert le lit pour Célia, avait essayé de faire glisser son corps à l'intérieur des couvertures, mais c'était trop difficile de la

faire bouger. Alors j'avais finalement pris ma bouteille de Beefeater et avais quitté la chambre pour rejoindre les autres en bas.

Je crois que quand ça se rapporte aux filles, il y a un lot d'échecs qu'un gars peut supporter avant d'être vraiment découragé, d'atteindre un espèce de point de non-retour où on se dit que ça vaut même plus la peine d'essayer, un *no man's land* émotif où l'espoir arrive plus à percer la surface du quotidien. Pour moi, c'est arrivé suite à cette nuit-là. Parce que je sais pas ce que Zoé et Cynthia ont pu raconter sur ma performance, quelles rumeurs elles ont pu lancer (considérant qu'elles auraient dû se souvenir de rien !), mais ça devait pas être à mon avantage, parce que j'ai eu l'impression qu'après cette soirée, les gens se sont mis à me regarder comme si j'étais deux fois plus gai qu'avant, comme s'ils avaient appris un secret me concernant que moi-même j'ignorais. Mes amis, ma famille, mes amours. C'était une lutte à recommencer infatigablement. Mais heureusement, en théâtre, les opportunités de party, c'était jamais ça qui manquait. Alors j'ai réussi à me rattraper...

Avec Emma. C'est elle qui m'a abordé en premier. Ça c'est passé durant le traditionnel party de fin d'année où les quatre cohortes se rassemblent, où les première, deuxième, troisième et quatrième année apprennent à se connaître un peu mieux, à tisser des liens plus serrés. J'étais finissant. Emma venait de terminer sa première année. Et pour la première fois ici, j'étais en position d'autorité. J'avais terminé mes études, je connaissais le monde de la scène et ses dessous, j'étais prêt à devenir ce pour quoi j'avais travaillé de façon acharnée. Je m'écoutais lui parler, performer mon propre monologue bidon de finissant et je me sentais puissant qu'elle acquiesce à tous mes propos exagérés, qu'elle boive mes paroles comme si elles coulaient directement de la Bouche de la Vérité. Je lui parlais tout à coup avec une assurance que j'avais jamais connue et je m'étonnais moi-même, je me faisais de l'effet, je me croyais enfin, oui, je deviendrais cet acteur, ce comédien, le meilleur de tout le Québec, y aurait plus de limites, mon talent serait fulgurant, il casserait toutes les baraquas, *sky is the limit*, j'obtiendrais chacun des rôles pour lesquels j'auditionnerais, peu importe mon apparence physique, je chanterais mieux que John Travolta, danserais mieux que Patrick Swayze, serais plus beau que Leonardo DiCaprio, plus dur que Créon, plus intense que Stanley Kowalski,

plus fort que Jean Valjean. J'exécuterais tous les rôles parfaitement. On me rappellerait chaque fois. On s'arracherait mon portfolio. La vie m'attendait, c'était certain.

Le courage que j'avais perdu, je l'ai retrouvé dans les yeux d'Emma. J'avais l'impression que c'était la première fois que quelqu'un me regardait comme ça, sans jugement, préconception ou parti pris. Je me disais que mes amis devaient me voir aller et se dire « Checke-le qui s'essaie maintenant avec les plus jeunes ! » Ils avaient pas tort non plus, mais rendu là, on s'en foutait si Emma était encore un peu naïve ou née durant les années quatre-vingt-dix : elle avait l'air réellement intéressée par moi et il fallait vraiment pas que je gâche ce moment. Donc j'ai tout fait pour la garder auprès de moi. Je l'ai fait rire. Je lui ai fait des imitations. Je l'ai saoulée. Trois Tequila Bang Bang et elle était K.O. Faut dire que de mon côté aussi, l'alcool rentrait très bien au poste. Plus la soirée avançait et plus je trouvais Emma parfaite. Elle m'écoutait, me comprenait, semblait d'accord avec tout ce que je disais. Il fallait que ça aille plus loin. Il fallait absolument que ça arrive. C'était ma dernière chance.

J'ai fini par lui demander si elle voulait rentrer avec moi. Elle semblait fatiguée, mais elle m'a répondu que oui, qu'elle en avait envie. Alors j'ai appelé un taxi. On a couché ensemble dès qu'on est arrivés chez moi. J'en revenais pas de comment c'était facile. Tout fonctionnait impeccablement. Je me trouvais bon, j'avais de l'initiative, je savais quoi faire, et elle, elle avait l'air d'aimer ça pour vrai, ça paraissait, elle tremblait un peu et des plaques rouges apparaissaient de temps en temps sur sa poitrine. Ça m'était jamais arrivé encore de me sentir aussi peu stressé lors d'une première fois, aussi bien. Alors, quand je me suis retiré et que j'ai vu que le condom avait éclaté, j'ai eu un moment d'hésitation. Elle l'a constaté et m'a demandé si tout allait bien et j'ai répondu que « oui, y avait aucun problème ». Elle m'a cru sur parole, surtout qu'on voyait pas grand-chose dans le noir de la chambre. Y avait aucune chance qu'elle ait aperçu le bout de Trojan explosé. Je l'ai donc serrée dans mes bras et elle s'est mise à parler, déblatérer, sur quoi, je pourrais plus dire, parce que tellement d'images me passaient par la tête à ce moment-là, tellement de possibilités de vie s'offraient à moi. Ce que tous les garçons redoutaient, moi, je souhaitais vivement que ça m'arrive. Si la vie le voulait bien, Emma deviendrait ma carte « Chance » du Monopoly, mon parfait pied-de-nez, le signe

ultime de ma vengeance familiale. Si la chance était de mon côté, Emma m'aiderait à enterrer l'ancien Jacob et en ferait naître un nouveau, propre et intouchable.

Et j'ai bien fait de croire à mon bonheur parce que trois mois plus tard, vers la fin de l'été, elle m'a appelé en pleurant pour me dire qu'elle parvenait pas à réaliser que ça arrivait vraiment, qu'elle avait jamais pensé vivre un truc pareil, non, que c'était logique que ça soit la réalité des autres filles mais pas la sienne, qu'elle, elle fréquentait pas beaucoup de garçons, que j'étais le seul avec qui elle avait couché dernièrement parce qu'elle s'était sentie en confiance avec moi, qu'elle avait tout de suite trouvé que j'avais l'air gentil et que ça serait peut-être même pas arrivé si elle avait pas été saoule, qu'elle était beaucoup trop jeune pour faire face à tout ça, qu'elle avait pas les ressources ni l'argent qu'il fallait, qu'elle comprenait pas comment elle avait pu être si malchanceuse, parce qu'on s'était protégés, que j'avais bien mis un condom, pourtant, donc que c'était pas normal que ça lui arrive et qu'elle se trouvait tellement conne de pas s'être inquiétée plus tôt, tellement idiote de s'être dit qu'elle avait toujours été irrégulière de toute façon, tellement bête d'avoir pensé qu'elle avait simplement fait des excès alimentaires, bref, tellement naïve de pas avoir fait les bons liens au bon moment, de pas avoir agi plus tôt, parce que maintenant, le médecin l'avait avertie, elle avait dépassé treize semaines, c'était encore possible, mais ça serait plus compliqué, plus dangereux aussi, il faudrait faire des appels, il faudrait absolument qu'elle soit entre bonnes mains, et elle avait tellement peur, tellement peur que ça se passe mal, elle se demandait même si elle serait réellement capable d'aller au bout avec la procédure rendue à treize semaines, elle y avait jamais pensé plus qu'il fallait, mais maintenant, elle devait décider ce qu'elle considérerait moral ou non, évaluer ce qu'elle se sentait en mesure d'affronter, mais chose sûre, il fallait faire vite, parce qu'en ce moment, cette nouvelle, ça bousillait sa vie, ses rêves, son avenir au grand complet, c'était un cauchemar éveillé, une malédiction qui la frappait de plein fouet.

Je l'avoue, j'ai jamais été Pro-Vie, mais pour les besoins de la cause, cette fois-là, j'ai su qu'il fallait que je le sois. C'était facile à pasticher comme discours. Je savais exactement ce que je devais dire pour convaincre Emma, quels arguments lui feraient « entendre raison », l'assureraient qu'elle était en train de commettre un péché plus grand que nature. Je le sentais qu'elle avait déjà des doutes en plus, donc à ce moment-là, c'était pas vraiment de la

manipulation. Plutôt une invitation à regarder la situation sous un autre angle, un angle qu'elle avait pas assez considéré jusqu'ici : celui de la vie.

Et pour moi, c'était juste un autre rôle à incarner, un autre chapeau à porter, un autre jeu à gagner. J'étais un comédien gradué, après tout. Il fallait bien que ça me serve à quelque chose.

« Cher mononcle Raymond, chère matante Francine,

J'aimerais porter un toast ce soir pour célébrer votre amour, qui s'est révélé, au fil des années, aussi indestructible qu'atemporel. Comment trouver les mots justes pour parler d'un amour qui traverse les décennies ainsi ? Quels souvenirs raconter pour évoquer la beauté et la force brute de la relation qui vous unit depuis maintenant cinquante ans ? La tâche m'apparaît assez ardue. Mais je tiens tout de même à que vous sachiez que lorsque je parle de votre couple à des gens qui ne vous connaissent pas, souvent le sourire me monte aux lèvres et je leur dis : Raymond et Francine, ils devaient être tous les deux jardiniers dans une autre vie, parce que l'amour est une plante qu'il faut arroser pour qu'elle bourgeoonne, pour que puissent éclore ses plus beaux pétales, et je peux vous assurer que ces deux-là possèdent le plus beau jardin que j'ai jamais vu ! Peu de personnes peuvent se vanter d'une telle chose. Vous avez su faire face à de nombreux défis, vous adapter, cheminer avec constance et dévotion à travers les âges de la vie, avec ce que cela peut signifier d'événements et de changements. Votre amour est demeuré pur, patient, généreux et inspirant. Tellement inspirant, à vrai dire, que vous m'avez moi aussi donné envie de goûter au bonheur dans toute sa longévité.

Mes chers oncle et tante, et vous tous, chers parents, amis, invités, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer... »

CHAMBRE 237
FORFAIT « L'ESCAPADE INOUBLIABLE »

Wendy souhaitait retourner dans le sentier cet après-midi. Elle y tenait absolument. Je lui ai énuméré plusieurs activités de l'hôtel que nous aurions pu essayer aujourd'hui, le patin, la pêche sur glace, la promenade en traîneaux à chiens. Elle voulait simplement marcher. Sur une longue distance. Sentir ses jambes s'enfoncer dans la neige. Elle affirmait que le sentier proposé par l'hôtel débouchait sur un autre sentier, qui, lui-même, menait à une forêt. Elle disait qu'elle y avait vu des choses étonnantes ce matin. Des choses tellement belles et grandes. Des choses qu'elle n'avait jamais cru possibles.

J'ai enfilé mes bottes et je l'ai accompagnée dehors. Une fois dans le sentier, elle m'a dépassé à une vitesse effarante. J'ai essayé de suivre son rythme, mais elle avançait si rapidement qu'on aurait dit qu'elle glissait sur la neige. Il était facile pour elle de réemprunter la même route que ce matin. Ses traces étaient demeurées intactes. Personne sauf elle ne s'était aventuré par là. Mais Wendy semblait malgré tout prendre un plaisir certain à me semer. Elle le faisait délibérément. Elle voulait me prouver qu'elle n'avait pas besoin de moi, qu'elle était la seule à connaître ces chemins, qu'elle était dans son élément, ici. Au cœur de l'hiver. J'ai essayé d'imaginer à quoi devaient ressembler ces bois en été, mais aucune image ne m'est venue à l'esprit. Les nuages pesaient trop lourd sur le ciel. Ça ne pouvait être que blanc. Tout, ici, ne pouvait être que blanc.

Je n'ai pas réussi à rattraper Wendy. J'ai couru derrière elle comme un dératé. J'ai crié son nom à répétition. J'ai fait attention d'éviter les fossés invisibles. Mais elle était déjà loin. Elle se fondait dans la forêt. Rapidement, elle est devenue un point infime dans l'immensité du décor. Plus je m'acharnais à vouloir la rejoindre et plus la distance à parcourir m'apparaissait infranchissable. J'ai voulu redoubler d'efforts. J'ai enjambé tout ce qui s'est mis en travers de mon chemin. Les rangées de troncs d'arbres coupés. Les racines noires, qui émergeaient de la neige comme des mains tendues. Les cours d'eau encombrés de branches flétries, de feuilles mortes et de monceaux de bois brûlé.

J'ai continué à marcher, au seul son de ma respiration haletante. Chaque nouvelle avancée me faisait maudire un peu plus Wendy, me faisait haïr son prénom qui restait coincé en travers de ma gorge. Chaque nouveau coup de vent me disait de rebrousser chemin, de retourner à l'hôtel, d'aller l'attendre dans la chambre. Et pourtant, j'avais l'impression que le vent cherchait à porter sa voix jusqu'à moi. Il sifflait à travers les sapins. Il passait au ras de l'eau gelée. Il trônait au-dessus des cimes. Wendy l'avait envoyé en son nom.

Suis-moi, je t'en prie, écoute-moi, tu le vois que c'est moi, c'est bien moi qui suis ici, viens, je t'appelle à moi, viens vers moi, je serai ton guide, ta rose des vents, ta boussole, approche-toi, je connais tous les chemins, tous les détours, mais aussi tous les raccourcis, je t'attends, s'il te plaît, trouve-moi, si tu y parviens nous aurons tout, nous serons victorieux, récompensés, libres comme l'air, il n'y aura plus rien à renverser, plus rien à craindre, nous pourrons respirer et la maison ne tremblera plus, si seulement tu réussis à me voir, à m'attraper du regard, ma silhouette noire entre les arbres blancs, bientôt déjà la nuit tombera, la forêt sera aux bêtes, les chauves-souris en premier, elles voltigeront ensemble dans le ciel, elles lanceront leur premier appel et alors il sera trop tard, rejoins-moi où que tu sois, je t'en conjure, il faut faire vite, il faut arriver avant les ombres du soir, il faut naviguer à contre-courant, ainsi nous ne subirons plus, nous pourrons nous jeter tête baissée, où nous voudrions, si seulement tu peux m'atteindre, si seulement tu entends encore ma voix, dans un murmure, un bruissement, un craquement si léger, mes fugues seront histoire du passé, mes pleurs aussi, je te l'assure, je n'aurai plus peur, quelque chose d'autre nous habitera, quelque chose qui nous fera briller, il faut me suivre maintenant, il faut obéir cette fois, juste cette fois, je suis là depuis longtemps, je guette ton arrivée dans la forêt, je dessine ton corps dans la neige, je délimite ta présence, j'attends ton éveil, inlassablement, si tu savais, mon dieu si tu savais à quel point les couleurs sont pleines ici... Tout reste encore à déchiffrer.

Mais le vent n'a pas soufflé assez fort. La voix de Wendy s'est éteinte, quelque part, en apesanteur. Loin de moi. Et puis, tout est devenu abstrait. L'horizon s'est réduit. Les espaces se sont refermés sur mon corps. Les perspectives se sont brouillées.

Wendy m'avait abandonné au milieu du sentier et moi, je demeurais là, ébloui. Les pieds chancelant au bord de tous les précipices.

*Dix règlements à observer autour de la piscine et des bains
thérapeutiques*

LE DÉCALOGUE CHLORIFIÉ

- 1) Soyez les seuls maîtres de votre être. Gardez la tête hors de l'eau.*
- 2) Sachez vous extraire de la piscine en toutes circonstances. Personne n'est sauveteur agréé ici. Pas même Dieu.*
- 3) N'invoquez pas « son » nom en vain. Vos prières ne seront pas entendues. Vos souhaits ne seront pas exaucés. Dimanche est un jour comme les autres : tous les bains et la piscine intérieure sont ouverts de 10h à 22h.*
- 4) Respectez vos aînés. Sinon, lorsque crevés et enterrés, ils vous feront sombrer.*
- 5) Si vous faites couler le sang à l'intérieur de nos enceintes, nettoyez vos dégâts soigneusement. Pas de scandales ni de vagues.*
- 6) Veillez à la pureté de vos actions, quelles qu'elles soient. Nos filtres sont d'excellente qualité, mais ne peuvent retenir toutes les saletés.*
- 7) « Donner c'est donner, mais reprendre c'est voler »... Seulement si on arrive à vous attraper. Surveillez vos affaires. Et surtout celles de vos voisins.*
- 8) Rappelez-vous que le mensonge, comme l'huile, flotte à la surface de la vérité. Usez de votre imagination.*
- 9) Lavez-vous de vos impuretés sous la douche à jet froid avant de pénétrer dans les bains thérapeutiques. L'eau y est brûlante, l'expérience n'en sera qu'amplifiée.*
- 10) Tout ce qui leur appartient vous appartient aussi. Si vous y croyez vraiment fort.*

ÉLÉONORE ROQUE

DANS

LE LOBBY LOUNGE

Je n'étais plus capable d'attendre, je sentais qu'il fallait qu'il se passe des choses importantes, fortes et inaltérables, des choses qui me surprendraient, m'essoufflèrent, me jetteraient par terre, alors je tenais à aller vite, à ouvrir les yeux, à provoquer des remous, à vivre réellement, à m'enrichir de ma propre personne pour rattraper le temps perdu, une folie à la fois, parce qu'on m'avait toujours vanté la lenteur, on m'avait dit « Prends ton temps ! », « Profite ! », « Déguste ! », « Tout vient à point à qui sait attendre », c'était bien gentil de me dire ça, oui, c'était des mots remplis d'espoir, des bons commentaires provenant de gens qui me souhaitaient du bien, assurément, mais ils ne savaient pas, eux, ce que c'était que la vraie patience, ils ne l'avaient jamais expérimentée dans leur for intérieur, ils ne savaient pas ce que ça faisait de sentir que tous les excès, les plaisirs, les douceurs, les petites révolutions du quotidien étaient réservés à d'autres, destinés à autrui, que ce n'était pas vous qui en aviez décidé ainsi mais que c'était comme ça, tout simplement, parce que vous, vous excelliez dans autre chose, on vous le rappelait souvent, vous aviez d'autres talents, des talents qu'il ne fallait surtout pas diminuer, le respect d'autrui, la ponctualité, la modestie, la discrétion, la bonne mesure, vous portiez toujours une attention particulière aux choses, aux gens, aux règlements, vous offriez des compliments à tout un chacun, vous preniez le temps de discuter avec les témoins de Jéhovah qui sonnaient à l'heure du souper, vous répondiez aux sondages téléphoniques, vous traversiez la rue seulement lorsque le feu devenait vert, vous croyiez aux vertus du Purell comme d'autres croient aux sept sacrements, vous faisiez la vaisselle après chaque repas, même celle du petit déjeuner où vous n'aviez sali qu'un bol, une cuillère et une assiette, vous appeliez Info-Santé dès que vous digériez mal un aliment, vous disiez « Tu as sans doute raison » pour mettre fin aux conversations qui vous ennuyaient, parce que vous, votre truc, votre facilité, votre aptitude suprême, c'était de battre en retraite, de vous mettre la tête dans le sable, de rentrer six pieds sous terre, à vrai dire, vous faisiez ça tellement bien que vous ne le remarquiez même plus, vous évitiez les malaises, la confrontation, les maladies comme si votre vie en dépendait, vous saviez comment enfiler pas une, pas deux, pas trois, mais bien une infinité de paires de gants blancs, les gens aimaient ça, ils trouvaient ça doux et

puis c'était élégant, ça vous faisait de longs bras, des mains mystérieuses, dommage seulement que vous ne sentiez plus rien, que votre sang peinait à se rendre jusqu'aux extrémités de vos doigts, que plus aucune sensation ne parvenait à passer au travers de tous ces tissus, à surpasser l'engourdissement général qui prenait d'assaut vos membres, alors quand on réalise ça, qu'est-ce qu'on fait, hein, qu'est-ce qu'on fait quand on réalise qu'on a mis tellement de paires de gants l'une par-dessus l'autre, des gants en laine pour rester au chaud, des gants à vaisselle pour rester propre, des gants de travail pour rester en sécurité, des gants de ville pour rester belle, des gants chirurgicaux pour rester bien purgée, des gants de boxe pour restée préparée aux coups en tout temps, qu'on est même plus capable de palper la vie, de la tâter dans ses recoins les plus intimes, de sentir ses soubresauts, ses brusqueries et ses hoquets, que tout ce sur quoi nos paumes sont encore capables de s'arrêter semble devenu lisse, lisse, tellement lisse, comme si toutes les irrégularités du monde, du Rocher Percé au dernier petit coin d'équerre pointu avait été poli, frictionné, massé, brossé, que toutes les sculptures contemporaines fondaient au même rythme que les icebergs, que les oursins étaient devenus des bébés lapins, les porcs-épics des loutres au poil lustré, les diodons des mers tropicales des poissons d'eau douce, que les couteaux les plus acérés s'étaient transformés en ciseaux à bout rond, que les plaques tectoniques avaient soudainement décidé de se recoller pour ne former qu'un grand ensemble plat et infini, qu'est-ce qu'on fait quand on réalise qu'on prend depuis toujours ses distances des choses biscornues ou composites simplement parce qu'elles semblent plus effrayantes et moins familières que les choses nivelées et circulaires, mais qu'il n'y a pas de vraie raison à ça, pas de réelle logique qui tienne, parce qu'au fond, au fond du fond du fond, on les envoie chier tous ceux qui nous poussent vers la lenteur, la modération ou la diplomatie, on les envoie chier tous ceux qui nous attribuent la constance, la politesse et la prudence comme des équipes dont personne ne voudrait faire partie mais qu'il faudrait bien constituer malgré tout, on les envoie chier tous ceux qui pensent immédiatement à nous lorsqu'ils sont à la recherche d'une chauffeuse désignée, d'une gardienne d'enfants provisoire ou d'une bénévoles de service, oui, on les envoie chier et on les jalouse de brandir leur intensité comme un drapeau, on leur en veut d'afficher fièrement la saturation avec laquelle ils colorent leurs existences, on les déteste de profiter pleinement de leur ciel si bleu, de leur herbe si verte, de leur soleil si brûlant, on voudrait qu'ils s'appliquent leurs propres conseils, qu'ils partent faire une retraite de méditation très loin, quelque part en Inde ou en Thaïlande,

entourés de tous ces autres touristes qui se prennent en photo avec des tigres à moitié morts ou sur le dos d'éléphants prêts à s'écrouler de fatigue, et quand ils reviendraient, ils qualifieraient ça de « trip de malade », d'« épanouissement personnel », de « circuit spirituel inoubliable », mais ils exagèreraient, ils gonfleraient leurs souvenirs comme des ballons d'eau prêts à exploser parce qu'ils se rappelleraient seulement du silence qui les avait limités dans leurs mouvements habituels, de cette impossibilité tenace qui les avaient empêchés de parler, de ponctuer leurs impressions de marques exclamatives ou interrogatives lorsqu'ils en avaient ressenti le besoin, de cet interdit de dire « Je suis heureux » pour valider leur bonheur et dès lors en être conscients, « Je suis triste » pour cimenter leur mal et dès lors en être convaincus, « J'en ai assez » pour confirmer leur lassitude profonde et dès lors en être troublés, ils se souviendraient seulement d'avoir attendu assis, debout, couchés qu'il se passe quelque chose, qu'ils aient une révélation, une illumination quelconque, mais non, rien, ils auraient respiré inutilement, auraient fermé les yeux inutilement, auraient essayé d'ouvrir leur esprit inutilement, tout en croyant tellement se rapprocher de la vérité, la frôler presque, l'embrasser, la tenir contre leurs cœurs pour toujours, afin de ne faire qu'un avec l'univers au grand complet, oui, ils y auraient cru si fort, auraient tellement voulu aller à leur propre rencontre, se voir mourir puis naître puis mourir puis se réincarner encore pour mourir une dernière fois et renaître à jamais, ils auraient tellement eu l'impression de faire ce qu'on attendait d'eux et peut-être que là, entre deux moments d'attente intolérable, deux instants où ils auraient tout donné pour s'en aller, faire autre chose, s'accomplir comme avant, ils auraient compris comment je me sens depuis toutes ces années, ils auraient saisi ce que c'est que de perdre le contrôle tout en essayant de le garder au plus près de soi comme un talisman sacré, donc je repose la question aujourd'hui, même si je me répète, je le demande haut et fort : qu'est-ce qu'on fait, hein, ou plutôt, qu'est-ce que je fais, moi, si j'ai envie de mettre un trait sur cette dépendance qui me cloisonne et m'ennuie, est-ce que je les enlève ces gants, une fois pour toutes, est-ce que je m'en départis pour de bon, un après l'autre, est-ce que je me déshabille et je me donne la permission de toucher ce qui m'entoure, de poser des gestes sans précaution, de desserrer les poings, de faire craquer mes jointures, de sortir les ongles, j'aimerais savoir... Est-ce que le moment est enfin arrivé ?

Les flashes de lumière défilent à une vitesse incroyable, on dirait presque des sabres laser qui me transpercent et disparaissent à l'intérieur de mon corps, ça ne me fait pas mal, ça ne me fait pas peur, c'est seulement aveuglant, aveuglant et tellement beau, mes pieds glissent sur le plancher, je suis une patineuse artistique, je danse dans l'alcool sale et visqueux, tango de vodka, merengue de jameson, ballet de curaçao, le rythme n'est plus le même, la cadence s'accélère, le dancefloor se dérobe sous mes pieds, mais c'est parfait, absolument parfait, c'est exactement ce que je voulais, je ne marche plus sur un fil maintenant, plus personne ne me cache ou ne me fait de l'ombre, on me fait tourner, on me regarde, on me pointe au loin, comme ça fait du bien, qui aurait cru que ça ne prenait que ça, des nouveaux vêtements, une nouvelle coiffure, une nouvelle attitude, et des inconnus avec un regard neuf pour remarquer tout ça et s'approcher de moi, sentir mon odeur, mais qui est cette fille, quelqu'un la connaît, comment s'appelle-t-elle, qui aurait cru que ça ne prenait qu'un petit peu de théâtre dans la voix pour briser ce silence, qu'un petit peu de grandiose dans les gestes pour en mettre plein la vue, car la reine du plancher c'est moi, l'invitée de la semaine, c'est moi, même que la saveur du mois, je suis sûre que c'est moi, et je sais que rien n'est éternel, que rien ne dure très longtemps, que le temps file toujours plus vite qu'on ne le voudrait, mais mon goût leur restera en bouche jusqu'à la fin, je comprends ma chance et j'en profiterai pleinement, je n'attendrai plus que vienne mon tour, je m'approprierais cette place qui m'appartient et que je croyais réservée à d'autres, je ne referai pas les mêmes erreurs, je me servirai comme si j'étais dans un buffet chinois, je prendrai de tous les plats et en gaspillerai beaucoup sans m'en soucier, des louches et des louches de vie abondante que je déverserai par terre et qui collera à mes semelles, j'agirai dans l'urgence et la fulgurance, et là, je parle, je parle beaucoup, mais c'est déjà commencé, il n'y a qu'à admirer, je suis sur une belle lancée, complètement méconnaissable, j'ai fumé plusieurs cigarettes avant d'entrer ici, je n'avais jamais fumé avant aujourd'hui, mais c'est venu tout seul, je suis sortie du bus et j'ai quêté des cigarettes à n'importe qui dans la rue, je croyais qu'on me les refuserait, mais non, tout le monde a été généreux, même que le dernier garçon m'a aussi donné ses allumettes, j'ai tout pris et j'ai poursuivi ma route sans me retourner, sans remercier, certains ont laissé siffler des insultes entre leurs dents, conne, laide, vache, mais je n'ai pas tendu l'oreille, je ne m'en suis pas occupée, je ne regardais d'ailleurs pas vraiment où je marchais et puis j'ai foncé dans une femme obèse, son tapis de yoga est tombé par terre, ses sacs d'épicerie aussi, je lui ai dit de

faire attention parce qu'elle prenait les trois-quarts du trottoir à elle toute seule, ça l'a tellement surprise qu'elle s'est excusée, elle a ramassé ses sacs rapidement et m'a cédé le passage, quelle audace, quelle fougue, quelle impulsivité quand j'y repense, bravo Éléonore, bravo à toi, deux fois bravo même, ça a confirmé mon intuition, vérifié l'idée selon laquelle je pouvais bel et bien me laisser aller, dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas, alors j'ai continué à marcher sur Saint-Laurent en regardant mon reflet dans les vitrines et ce que j'y ai vu m'a plu, pour la première fois, j'ai vu dans le miroir une image que j'ai aimée, parce que c'était moi qui venais de prononcer ces paroles, c'était bien mes mots à moi qui venaient de gicler dans le visage de cette femme et le plus beau là-dedans, c'est que je n'avais même plus à y penser, c'était fini, plus rien ne méritait que je me casse la tête, le moment était passé, la femme était partie, tout ce qui comptait désormais se ressentait dans l'instant présent, je ne me suis donc pas posé trop de questions et j'ai pénétré dans le premier club, bar, lounge, établissement avec de l'alcool où on m'a laissée entrer sans payer, le gars m'a dit « C'est jeudi : *ladies night* ! », mais moi je lui ai répondu que je n'avais pas envie d'être une *lady* ce soir, il m'a demandé de répéter, je lui ai dit de laisser faire, il y avait trop de bruit, il m'a pris le bras et m'a étampé un symbole de martini « V.I.P. ELECTRO VIBE » sur le dos du poignet en signe d'admission, je l'ai regardé quelques instants et j'ai souri parce que soudain j'aurais voulu que cette grosse marque pleine d'encre soit un tattoo indélébile, une tache de naissance car oui, c'est bien moi ça, la « *very important* personne », ce soir et pour beaucoup d'autres à venir et encore en ce moment, je déborde d'énergie, tout est tellement parfait, je suis ivre morte de défis et j'en veux plus, beaucoup plus, je suis Éléonore on the rocks et je sens que ça va mal finir.

Il fait beaucoup plus chaud maintenant, ou du moins c'est l'impression que j'ai, peut-être que non, peut-être que ce n'est rien, peut-être que c'est simplement mon sang qui me joue des tours, qui bouillonne, menace de m'inonder, cherche à déborder de mon corps, d'ailleurs, je crois que quelque chose coule le long de mes avant-bras, je ne sais pas si ça provient de moi, c'est difficile d'en être sûre rendue là, les où quand comment n'importent plus de toute façon, toutes les questions peuvent demeurer sans réponse, je m'en fous, pas de comptes à rendre à personne, les nouveaux amis de tout à l'heure sont partis je crois, ils n'y avait plus

personne quand je suis revenue des toilettes, j'ai cherché des yeux leurs visages mais je n'ai reconnu personne, c'est dommage mais au fond sans doute mieux ainsi, ciao bizou arriverderci sayonara farewell goodbye les cocos, si vous pensez que j'ai besoin de vous, si vous croyez que ça me fait quelque chose d'être à nouveau seule, vous êtes déjà oubliés, loin dans les tuyaux de canalisation avec ma dernière pisse de bière, mais oui... évidemment... le sang, les toilettes des filles et cette connasse qui se remaquillait et a murmuré à ses amies que je faisais pitié, je l'ai entendue très clairement, je me suis lavé les mains, les ai séchées tranquillement puis avant de partir je lui ai fracassé ma bouteille sur la nuque, Boréale blonde et verre en mille morceaux dans ses beaux cheveux cendrés lissés parfaits, ses amies ont crié d'horreur, j'ai remonté les escaliers quatre à quatre en me disant que j'étais contente, que je saisisais bien les opportunités qui s'offraient à moi, un rêve de plus de réalisé ce soir, parce que casser une bouteille en verre sur quelqu'un, c'était dans ma liste des « 100 choses à faire avant de mourir », donc il ne faut surtout pas que j'oublie de cocher cet exploit dans mon cahier quand je rentrerai ce soir, mais ça, ça ne sera pas pour tout de suite, oh non, la soirée est loin d'être terminée, mon couvre-feu est passé depuis longtemps et j'ai l'imagination trop fertile pour aller dormir, si tout continue d'être aussi merveilleux, je pourrai cocher beaucoup plus de choses que prévues à la fin de ma nuit, qui sait, « me teindre les cheveux en vert : check ? », « monter en haut d'une grue pour admirer la pleine lune : check ? », « entrer au Biodôme par effraction et libérer les capibaras et les manchots : check ? », tout est encore possible, tout reste encore à voir, mais pour l'instant, je dois sortir, c'est un ordre, on me pousse dans le dos, il paraît que je ne suis plus la bienvenue ici, il paraît que mon comportement n'est pas conforme aux règlements de l'établissement, un gros chauve baraqué vient de récupérer mon manteau au vestiaire et de le lancer dans la rue, mais ça ne m'ébranle pas le moins du monde, au contraire, mes ardeurs n'en sont que plus attisées, l'air frais me fait du bien et puis la ville s'offre à moi, idiote et saoule, elle est prête à m'accueillir à bras ouverts, c'est vrai quand même, pourquoi me limiter à un seul endroit alors que je peux terroriser Montréal au grand complet, me revoilà donc qui marche sur Saint-Laurent, je kicke les cailloux, les canettes, les journaux mouillés qui traînent par terre, je joue au soccer avec les gobelets en styromousse des clochards, je vole le *chow mein* à 2 \$ des fêtards intoxiqués et je le jette aux poubelles quelques mètres plus loin, je libère tous les chiens en laisse qui attendent leurs maîtres devant les magasins, je slalome entre les autos pour changer de côté de rue à tout instant, les klaxons

pétaradent autour de moi comme si les Canadiens venaient de gagner la coupe Stanley et le Portugal la Coupe du Monde, le trottoir est mon grand terrain de jeu personnel et inexploré, c'est une belle aventure que je vis là, vraiment, j'en ai presque une petite excitation au cœur, quelques personnes me demandent si je suis folle et d'autres me font des « *fuck you* », mais c'est tout, personne ne s'arrête pour me secouer comme une feuille morte, me tirer par les cheveux, m'écraser le visage à deux mains, comme ils sont sages, comme ils sont conciliants, comme ils acceptent leur sort sans broncher, ça m'amuse et ça me fascine infatigablement, je me demande ce qu'il faudrait faire pour qu'ils se lèvent, pour qu'ils réagissent, pour qu'ils se débattent un peu, juste pour la forme, juste pour qu'ils me prouvent qu'eux aussi ils sont capables de s'auto-donner des palpitations lorsqu'il le faut, mais peut-être que le trouble, c'est comme l'amour, peut-être que le trouble, c'est seulement quand on ne le cherche pas qu'on parvient à le trouver, seul problème, je n'ai pas le temps d'attendre, toutes les paires de gants sont jetées maintenant, ma peau blanche et fragile est à nu et je n'ai pas de corne pour me protéger, si je m'arrête en cours de route, c'est fini, c'est certain, il me faut des revirements de situation, des coups de maître, des punchs insoupçonnés, je veux oublier à jamais la signification du mot « indemne », je veux parfaire mes pires connaissances, être sous haute tension, confectionner des bombes à eau, des bombes puantes, des bombes à retardement, réveiller les morts, habiller les animaux avec des costumes ridicules, créer un grand carnaval à mon image, ma nouvelle image, celle dont on se souviendra, celle qui restera dans les archives, est-ce que ça aussi j'en suis capable, est-ce que je suis assez bonne pour me rendre jusque-là, assez flexible pour tendre les bras et toucher ce qui m'apparaissait si interdit et inatteignable il n'y a pas si longtemps, peut-être bien que oui, parce qu'avec un peu d'aide, tout est à portée de main, *with a little help from my friends*, tout est possible, et c'est justement ça la chanson qui joue dans l'auto qui vient de ralentir à côté de moi, comme ça tombe bien, ils sont quatre à l'intérieur, ils ne reste qu'une place, je crois que c'est un signe, je crois que c'est mon jour de chance, celui qui conduit me dit que j'ai l'air d'une fille intense et me demande si je suis prête à vivre une soirée inoubliable, je n'ai même pas besoin de répondre, j'embarque dans l'auto encore en mouvement et je dis : « Alors, qu'est-ce qu'on attend ? »

Cela fait longtemps que nous roulons, mais Anton est certain que nous y sommes presque, quelques kilomètres de plus et nous arriverons à destination, il prétend que c'est plus long que d'habitude ce soir parce qu'il faut faire attention avec la fine couche de glace qui recouvre les petits chemins sinueux, nous avons quitté la 10 Est depuis quelques minutes déjà, Anton dit qu'il connaît un raccourci, que c'est une meilleure idée de passer par les routes de campagne, que nous attirerons moins l'attention comme ça, tout à l'heure j'ai eu un moment d'inquiétude, je me suis demandé si c'était normal que le trajet prenne autant de temps, si c'était une bonne idée que je sois là, que je participe à un road trip nocturne avec des gens que j'avais rencontrés à peine une heure et demie auparavant, des inconnus dont je connaissais seulement les noms, Anton, Elisha, Sami et Ludo, mais je me suis donné une claque virtuelle, j'ai recouvré mes esprits bien vite, je me suis dit Éléonore, rappelle-toi, tu n'es plus une fleur délicate maintenant, tu n'es plus réglée au quart de tour comme une horloge, tu n'es plus un vin de dessert, tu es une région sauvage, un manège déréglé, un cépage corsé, regarde comme tu avances à pas de géant, comme tu es sur la bonne voie, comme tes yeux brillent depuis que tu joues dans la cour des grands, l'aventure c'est l'aventure, et puis pourquoi pas hors de Montréal, la beauté des étoiles écrase sans hésitation celle des néons fluorescents ou des lumières d'auto blafardes, et je n'ai même pas le temps de les admirer à travers la fenêtre de l'auto qu'Anton se stationne devant l'entrée d'un vieux chalet en bois, Elisha, Sami et Ludo sortent, ils ouvrent le coffre, prennent des bidons d'essence, Anton me dit « Prends un bidon toi aussi » alors je prends un bidon, je ne sais pas pourquoi Anton a les clés du chalet mais je n'ai pas envie de me poser de questions, ce n'est pas mon rôle, moi je suis l'invitée de la semaine, je suis là pour assister à quelque chose d'extraordinaire, c'est ce qu'on m'a promis, c'est ce que j'attends impatiemment depuis notre départ, Anton ouvre la porte, nous ne voyons rien, il fait très noir à l'intérieur, une alarme se déclenche mais Anton connaît visiblement le code, il tape les chiffres sur la machine, l'alarme s'arrête, les lumières s'ouvrent automatiquement, c'est le silence complet dans le chalet, il dit alors « Ok, Ludo, tu prends le salon, Eli le deuxième étage, Sami la cuisine, Éléonore la chambre à coucher et moi je m'occupe du bureau de ma belle-mère », chacun d'entre eux se noue un foulard autour de la bouche et se dirige vers l'endroit qui lui est assigné, je ne sais pas où aller, Ludo me montre où se trouve la chambre à coucher, c'est à côté du salon, je le regarde faire, laisser couler l'essence sur le plancher en bois franc, se pencher au ras du sol, allumer son briquet, puis

sortir du chalet à toute vitesse, j'assimile ses gestes, je tente de les reproduire, mon gallon se vide pendant que je fixe à mon tour le lit king, l'armoire, la penderie, la photo de mariage posée sur la table de chevet, on y voit un homme et une femme aux dents très blanches dans un gazebo, ils font des grands sourires à la caméra, semblent vivre le plus beau jour de leur vie, et puis je me détourne de leur bonheur figé, ce ne sont pas des gens que je connais, leur intimité ne me regarde pas, je saisis le petit paquet d'allumettes que j'avais laissé dans ma poche de manteau avec mes cigarettes, j'en prends une, je la craque et la lance sur le tapis persan imbibé de liquide inflammable et je me dis qu'Anton avait raison, que c'est incroyable de vivre une expérience aussi inoubliable, de créer un spectacle d'une telle beauté, quel dommage que je ne puisse pas rester pour le regarder, il faut partir vite, il faut quitter les lieux, l'air est difficilement respirable et je suis la dernière sur place, les autres m'attendent déjà dehors, ils sont prêts à s'en aller, je trouve mon chemin jusqu'à eux malgré la chaleur et la fumée noire, je les rejoins et les vois debout, à côté de l'auto, en train d'écouter le crépitemment rassurant du bois qui brûle, d'admirer les fondations du chalet s'effondrer, les planches en bois tomber du deuxième étage et se fracasser sur le perron, les flammes monter jusqu'à la cime des sapins, incendier le ciel étoilé et puis Anton dit « Je connais un hôtel où ils servent des drinks jusqu'à 3h du matin, il nous reste encore un peu de temps, on y va ? », tout le monde acquiesce, nous rentrons dans l'auto, laissons notre chef-d'œuvre derrière nous, Anton démarre, je pense à quel drink je vais commander en arrivant au lounge de l'hôtel et j'en viens à la conclusion qu'un *flaming zombie*, ça me plairait bien.

CHAMBRE 237
FORFAIT « PLAISIRS PARTAGÉS »

Je suis revenu à la chambre à la nuit tombée. Je ne me souviens plus de ce qui nous est arrivé. Je ne sais plus ce qui s'est passé pour que mon regard se vitrifie ainsi. Wendy m'a semé dans le sentier et puis... il y a eu cet éblouissement. Le ciel semblait plus grand que la terre. Je suis tombé à la renverse dans la neige. Un masque d'encre a semblé recouvrir mon visage tout entier. J'ai réussi à me relever, à battre en retraite, à contourner les obstacles. J'entendais les animaux sortir de leurs tanières, paniqués. Les oiseaux s'envoler tous en même temps. Au-dessus de nous, la lune était pleine comme un globe. Quelque chose s'embrasait au loin dans les bois.

Lorsque je suis arrivé, Wendy semblait déjà dormir depuis longtemps. J'ai voulu allumer la lumière du plafonnier, mais l'ampoule semblait avoir brûlé. Pareil pour celles des lampes de chevet et de la lampe de bureau. Je me suis glissé dans le lit et j'ai tenté de regarder Wendy dans le noir. Sa respiration avait l'air stable. J'ai mis une main sur son ventre, dans l'espoir de sentir le bébé bouger, mais rien ne s'est produit. Le portait-elle toujours en elle ? Pourquoi son corps n'avait-il pas changé depuis ces derniers mois ?

Dans l'obscurité, Wendy aurait pu être n'importe qui. Elle n'était plus qu'une ombre qui me tournait le dos. Je me suis blotti contre sa peau brûlante, mais elle a fini par se défaire de mon étreinte. Cela faisait des mois que nous n'avions pas fait l'amour. Depuis la fois où je lui avais fait peur. Où la maison avait tremblé trop fort.

Je savais que c'était bel et bien elle, à côté de moi. Tout m'incitait à le croire. L'odeur de ses cheveux. La texture satinée de sa nuisette. Sa façon d'inspirer et d'expirer. Tout était semblable à hier, à demain, rien n'avait changé. Et pourtant, j'étais dans la pénombre. Wendy n'était personne. Peut-être avait-ce toujours été ainsi.

Mes mains se sont mises à parcourir son corps comme si je ne l'avais jamais touché. J'aurais voulu tout déchirer d'elle, en faire des morceaux que j'aurais pu garder sur moi en

tout temps, avec lesquels j'aurais pu me couvrir par temps froids, ou encore conserver dans les poches de mon manteau, de mes pantalons ou de mes chemises. Elle gémissait faiblement mais demeurait trop endormie pour répondre à mes gestes. Je me donnais tous les droits. Je devinais des formes. J'étais aux aguets. Je touchais chaque courbe, chaque arête, chaque angle plus pointu. Je découvrais une géométrie qui m'était inconnue. Mes doigts gelés la faisaient trembler. Chaque poil de son corps se hérissait. Je lui donnais la chair de poule.

Elle restait là, raide. J'ai serré sa tête entre mes mains. Elle était si petite. J'aurais pu l'écraser comme un pamplemousse. J'ai mis mes paumes sur ses tempes humides. Je lui ai chuchoté des mots dans le creux de l'oreille. « Qui es-tu pour t'éloigner ainsi ? Comment fais-tu pour t'éclipser chaque fois comme une étrangère ? Nous étions venus ici pour une raison. Ne t'en rappelles-tu pas ? »

Elle n'a pas répondu. N'a même pas fait mine d'ouvrir les yeux. Pourtant, je savais qu'elle avait entendu. Wendy ne voulait pas apprendre. Mais éventuellement, il faudrait tout recommencer. Tout refaire. Ce n'était pas une erreur. Il n'y avait pas d'autre façon de continuer. Ce rayonnement, cette emprise. C'était irrésistible.

Je ne contrôlais plus rien. Mes mains voyaient tout, avaient une longueur d'avance sur ma tête. Elles me guidaient vers cette chair qui était mienne. Elles prenaient plaisir à ne pas reconnaître cette masse noire à côté de moi. Elles s'autorisaient des mouvements qui m'avaient toujours fait envie. Elles portaient la voix de mes pensées les plus sales.

N'importe qui... Ça aurait pu être n'importe qui.

J'ai déshabillé Wendy d'un coup. J'ai arraché les bretelles de sa nuisette. Je l'ai empoignée par les cheveux. Je suis monté sur elle et ai immobilisé ses cuisses avec mes genoux. Elle s'est réveillée brutalement, s'est mise à crier, mais j'ai glissé rapidement un loup en tissu sur ses yeux. J'ai barré sa gorge de mon autre main et je lui ai murmuré tout bas, amoureuxment, que nous étions sur le point de vivre un très grand moment. Qu'elle ne le savait pas encore mais que bientôt, très bientôt, nous serions guéris.

VICTOR DAY
DANS
LE PARKING GRATUIT

On faisait tout ensemble.

Depuis toujours.

Nos fêtes d'anniversaire, nos vacances, nos exposés oraux, nos mauvais coups, nos cartes de Saint-Valentin, nos cours de guitare, de piano, de karaté, d'escrime, puis nos cours de conduite, nos cours à l'Université, notre argent sale, notre épicerie, notre lavage, nos textos de rupture, nos trips, quels qu'ils soient.

Quand j'essaie de me rappeler qui j'étais avant de le connaître, vers quelle sorte d'existence je m'enlignais avant de le rencontrer, je ne vois rien. C'est le noir. Le vide intégral. Comme s'il avait réussi à tout interrompre, à ouvrir une brèche si importante que le reste de ma vie était devenu une imposture, avait disparu quand il y avait fait irruption. Je ne sais pas ce qui m'attend après ça. Je pourrais prendre n'importe quelle avenue, n'importe quelle direction que plus personne ne serait là pour me conseiller, me féliciter ou m'arrêter dans mon élan.

Je n'ai pas choisi tout ça. Je n'ai pas souhaité tout ça. Je ne mérite assurément pas tout ça. Mais ça arrive. Ça arrive vraiment. Il n'y a rien que je puisse faire pour inverser le cours des événements. Et personne d'autre que moi ne peut prendre cette décision. Personne d'autre que moi ne sait ce qui est bien pour lui.

Ce sont nos pères qui étaient collègues au départ et qui avaient tenu à ce qu'on se rencontre. Il y avait trop de coïncidences, trop de hasards, trop de signes avant-coureurs pour qu'ils ne nous présentent pas, pour qu'ils ne pensent pas qu'on était des jumeaux séparés à la naissance, pour qu'ils ne soient pas certains qu'on deviendrait instantanément inséparables.

On était nés tous les deux la même année à des dates étranges, lui un 29 février, moi un 25 décembre. Il vivait au 6020 rue Louis-Hébert, moi au 6020 rue Louis-Hémon. J'avais un léger bégaiement quand je parlais en public, lui un tic qui le faisait cligner de l'œil quand il devenait fatigué. Il s'appelait Vincent Dayan, je m'appelais Victor Day. On était les deux parties d'un même tout. On était faits de la même étoffe. Ça se remarquait tout de suite. Je me souviens qu'on s'était regardés longtemps ce soir-là, comme si ce n'était pas la première fois qu'on se voyait. Comme si on se reconnaissait d'un autre ailleurs, d'une autre mémoire, à la fois très proche et très lointaine.

Même si on ne se ressemblait pas physiquement – j'étais un bon petit Québécois châtain, lui un Franco-Québéco-Marocain aux cheveux bouclés –, les gens nous associaient, nous confondaient dès qu'ils en avaient l'occasion. Quand on était jeunes, nos professeurs se trompaient, appelaient Vincent au tableau plutôt que Victor, donnaient la parole à Victor plutôt qu'à Vincent, puis s'excusaient, se reprenaient. Souvent, les mêmes filles s'intéressaient à nous, nous demandaient de sortir avec elles. Soit on refusait par principe d'équité, soit on les fréquentait l'un après l'autre pour pouvoir tout se raconter par la suite, comparer jusqu'où on avait pu se rendre, comme des enfants se montrent fièrement leur récolte de bonbons d'Halloween. Vincent était très bon. La plupart du temps, c'était lui qui les attirait en premier. Moi, j'étais souvent celui vers qui les filles se tournaient pour se venger de Vincent, en apprendre plus sur lui. Ça me faisait rire qu'elles croient toutes si fort à leur pouvoir de séduction, qu'elles se pensent assez belles et rusées pour me faire plier, qu'elles me voient comme ce pauvre gars capable de trahir son meilleur ami et de livrer ses secrets comme ça, en moins de deux, simplement parce qu'elles me donnaient de l'attention.

C'était important que je les écoute parler en premier. Patiemment, toujours très patiemment. J'acquiesçais à tout ce qu'elles me racontaient, je lâchais des « Hmm hmmm » compatissants, des « Oh, non ! » plein de surprise dégoûtée, des « Ark, il a pas fait ça ? » pleins de jugement. J'aurais pu écrire leurs monologues moi-même tellement les mêmes formulations revenaient d'une fille à l'autre, tellement elles finissaient toutes par mettre l'accent sur les mêmes détails insignifiants. « Il m'a joué *Stairway to Heaven* à la guitare – Stop – Il m'a laissée utiliser sa brosse à dents – Stop – Il a pleuré devant moi en écoutant

Armageddon – Stop – Il m’a promis qu’il me montrerait le Maroc un jour... – Stop – Il a traduit mon nom en arabe – Stop – Il m’a avoué que son père avait déjà levé la main sur sa mère – Stop – Il m’a affirmé que j’étais la première à qui il parlait de son enfance, la première devant qui il laissait tomber autant de barrières, la première pour qui il ressentait... – STOP – STOP – STOP.

Quand finalement la nostalgie laissait place à la tristesse, j’entrais en scène. C’était facile. Je n’avais qu’à être présent. Peu à peu, je m’immisçais insidieusement dans leur vie, je rencontrais leurs amies, je plaisais à leurs parents, j’assistais à leurs soirées de poésie intimiste, je leur préparais des smoothies vitaminés quand elles tombaient malades, je les aidais à poser des tablettes dans leur salle de bains, je prenais la peine de commenter leurs nouvelles robes, je venais les chercher en voiture à l’impromptu, j’allais beaucoup plus loin que Vincent avec sa guitare et son Led Zeppelin, moi, je sortais la grosse artillerie, j’y allais pour Elton John direct au piano et je les regardais en chantant « *And you can tell everybody, this is your song. It may be quite simple but, now that it’s done, I hope you don’t mind, I hope you don’t mind, that I put down in words, how wonderful life is now you’re in the world* ». Elles riaient en me reprochant qu’Elton, c’était un peu lourd, un peu dépassé, mais ça ne faisait rien, je faisais confiance au pouvoir de ma mièvrerie musicale.

Et puis, lorsque j’étais bien certain qu’elles étaient conquises à 100 %, que j’avais réussi à leur faire oublier Vincent et son Maroc exotique, qu’elles me désiraient autant qu’elles l’avaient désiré lui, et même plus – parce que qui sait, j’agissais tellement parfaitement, j’étais peut-être celui qui se trouvait sous leur nez depuis le début mais qu’elles ne parvenaient pas à voir, ce fameux *one and only* –, lorsque j’étais bien sûr qu’elles fondaient pour moi comme neige au soleil, qu’elles me voyaient dans leur soupe, leurs rêves, leur lit de noces, je disparaissais de leurs vies aussi rapidement qu’elles avaient voulu m’y voir entrer. Après tout, c’est elles qui m’avaient sollicité, qui s’étaient frottées à moi. Elles ne pouvaient pas s’imaginer que je les laisserais avec beaucoup plus sur les bras que ce qu’elles avaient demandé. La douleur que Vincent avait pu leur faire subir, je voulais qu’elles la sentent revenir comme un boomerang. Je tenais à ce qu’elles comprennent le risque qu’elles avaient pris en nous sous-estimant. Mon ami avait du plaisir à me voir les déjouer, et moi, j’étais

toujours fier de ses conquêtes. On partageait le butin. Mes victoires, c'était ses victoires. Et vice versa.

— Vic, j't'ai déjà parlé de mon nom de famille ? J'tai déjà dit ce qu'il signifie ?

— Non, j'crois pas.

— Comment ça se fait ? C'est bizarre que j'aie jamais abordé le sujet avec toi !

— Ben, j'sais pas, écoute, c'est pas arrivé jusqu'ici, mais vas-y, lance-toi.

— Ok. Ben en fait, « Dayan », c'est un vieux nom hébreu. Beaucoup de Français le portent aujourd'hui. C'est un peu moins courant au Maroc de nos jours, mais ça vient d'Afrique au départ. Ça s'écrivait même avec deux « a » avant : « Dayaan ». Ça veut dire « Juge ». Dis ton nom tout haut maintenant.

— Quoi ?

— Vas-y, dis ton nom de famille.

— Day. Victor Day. Mais tu le connais mon nom, pourquoi tu veux...

— C'est ça : Victor Day. T'entends ce qu'il te dit, ton nom ? T'es le jour et le temps réunis, mon vieux. T'organises la vie des autres, tu la régules. Mais t'es aussi la lumière dont ils ont tous besoin pour exister. Sans toi, ils voient plus rien, ils restent dans le noir. C'est toi qui les fais graviter, qui les guide, qui leur permet d'avancer, de se voir tels qu'ils sont.

— J'sais pas c'que t'as fumé avant que j'arrive, mais j'suis pus trop sûr d'en vouloir finalement.

— Arrête, c'est super intéressant l'étymologie ! Ça en dit beaucoup sur les gens et sur leur passé. Sur ce qu'ils portent en eux. Malgré eux.

— J'savais pas que tu croyais à ces affaires-là ! Veux-tu qu'on se tire au tarot aussi un coup parti ? Qu'on lise notre avenir dans des feuilles de thé ? Qu'on appelle ta grand-mère morte avec le OUIJA ?

— Mais quel con. Regarde pas ça de haut, c'est plus sérieux que tu penses ! J'vais te dire ce que moi j'ai compris, puisque visiblement tu veux pas faire l'effort toi-même. Ça veut dire que nous deux, toi et moi, Vincent et Victor, on n'a pas à dire merci ni à demander pardon. Qu'on n'a pas à s'excuser pour nos actions. La possibilité du pouvoir, elle est déjà en nous, elle est inscrite depuis des décennies, peut-être même des siècles ! On a le droit de

trancher pour les autres, de tout bousculer, de décider ce qui est bien ou ce qui est mal. Et V, en plus, c'est la meilleure lettre de tout l'alphabet ! Notre V à nous, c'est le V de la victoire, le V du vice, le V de la valeur sûre, le V de la virilité, le V de la ville, le V de la vérité, c'est le V de la vie, quoi ! C'est « *Veni vedi vici !* », c'est « *Vade retro satana !* », c'est « *Va-va-voom !* » Tu te rends compte de ce que ça représente ?

— J'me rends surtout compte que tu devrais lâcher les études et te partir une secte, t'es né pour être gourou. Vince, qu'est-ce que tu racontes ? C'est dans ta tête tout ça. Dans ta p'tite tête de gars bieeeeeen gelé.

— C'est ça, moque-toi, moque-toi. Mais dès que tu y penseras deux secondes, que ce que j'viens de dire fera son chemin dans ta p'tite tête à toi, tu verras, tout t'apparaîtra différemment. J'te connais, mon ami. J'sais que ça te prend du temps parfois. Mais tu finiras par entendre raison. J'suis pas inquiet. Quand t'auras rejoint mon camp, qu'on sera deux à y croire vraiment, que tu réaliseras toi aussi ce qui nous est réservé depuis tout ce temps, tu seras content de pouvoir en profiter. Du moment qu'on est deux. Du moment qu'on reste ensemble. C'est là que réside notre force, Vic.

Il ne croyait pas si bien dire. Sur le coup, je n'aurais jamais pu m'imaginer que cette conversation d'adolescents gelés nous mènerait aussi loin, qu'elle renouvellerait les bases mêmes de notre amitié. C'est qu'il avait raison, encore une fois. J'ai commencé à y croire, moi aussi, à ses théories fumeuses. Peu à peu, je me suis mis à me poser des questions étranges, des questions qui ne m'avaient jamais traversé l'esprit. Vincent était mon meilleur ami, je le trouvais extraordinaire, alors je me disais que si on était aussi proches depuis tout ce temps, c'est que je devais bien moi aussi posséder quelque chose de spécial, quelque chose qui me distinguait des autres et me permettait de les surpasser, de mener le bal.

Donc ces jeux avec les filles, ça a été un bon exercice pour nous au début. Ça nous a permis de nous désennuyer, de tester nos capacités, de voir si notre duo pouvait réellement tenir la route et sortir indemne des plans foireux qu'on inventait. C'était bénin. Facile. Sans réelle conséquence. Rapidement, on s'est attaqué à autre chose. On est passé à un autre niveau. Notre amitié a pris un tournant dangereux. Puis, récemment, Vincent et moi on a réalisé que ça

faisait plusieurs années qu'on n'était plus seulement des amis. On a réalisé qu'on était devenus des partenaires.

Et qu'on aimait beaucoup trop ça pour revenir en arrière.

— ... Qu'est-ce qu'il fait ici celui-là ? Pourquoi il est là, Agathe ? C'est toi qui l'as laissé entrer ? Ou bien c'est l'infirmière ? J'veux pas le voir ici. T'entends, c'que j'te dis ?! Il a pas le droit d'attendre avec nous, comme s'il faisait partie de la famille ! Il a pas le droit de le veiller comme nous, de s'inquiéter comme nous, de lui tenir la main comme nous, de le pleurer comme nous ! J'veux pas qu'il s'approche de lui. Il a pas ce privilège-là. Parce que c'est de sa faute, tout ça ! Et il le sait. Hein que tu le sais, Victor ! Hein que tu le sais que c'est à cause de toi qu'on est là, en ce moment ? Ça fait des années que tu l'entraînes dans tous tes plans de merde et maintenant que vous êtes réellement allés trop loin, maintenant que y en a juste un des deux qui a réussi à s'en tirer, tu t'en veux et t'aimerais demander pardon, c'est ça ? Tu voudrais prier pour mon fils, peut-être ? Pour que ton meilleur ami survive et que dans quelques mois, vous puissiez rire de cette histoire ensemble, pousser vos conneries encore plus loin ? T'es pas le bienvenu parmi nous. Rentre chez toi.

— Mehdi, je voudrais juste te parler, je...

— Qu'est-ce que tu fais à m'appeler Mehdi, toi ? Comment il faut que j'te l'explique ? On se connaît plus, Victor. T'as plus rien à faire ici.

— Agathe, s'il te plaît, écoute-moi, j'veux juste le voir deux minutes, c'est important, il faut que je...

— Victor, mon chéri, t'as entendu c'qu'on t'a dit. J'peux rien pour toi... J'suis soulagée que tu ailles bien, vraiment, tellement soulagée... Mais... C'est difficile te voir débarquer ici, tu sais... Mon fils... J'peux pas... Je... C'est trop...

— T'as vu dans quel état tu mets ma femme, espèce de p'tit con ? Tu trouves pas que t'en as déjà assez fait ? J'suis sérieux, si tu sors pas tout seul, c'est moi qui vais te faire sortir d'ici !

— Mehdi, arrête, c'est pas la peine ! Victor... S'il te plaît. Il faut que tu nous laisses maintenant, d'accord ? Rentre chez toi.

On a longtemps essayé de s'imposer un code de conduite, des règles et des limites pour notre propre bien, mais c'était plutôt inutile parce que Vincent finissait toujours par les transgresser. Il se justifiait en disant qu'au fond, ça ne servait à rien, que ces limites nous nuisaient plus qu'elles ne nous protégeaient, mais surtout, il prétextait que les « vrais de vrais n'avaient pas de marche à suivre », qu'eux, « ils agissaient selon leur instinct, leur créativité quotidienne, leur envie du moment ». Dans l'absolu, on s'était dit :

- Rien de trop dangereux
- Rien de trop illégal
- Rien qui risque de nous laisser des marques permanentes sur le corps
- Rien qui mette en péril notre avenir
- Rien qui implique nos proches de près

Mais évidemment, on avait été pris au jeu plus vite qu'on ne l'aurait cru.

Nos meilleures aventures restent celles où on a eu le plus chaud, où on s'est senti réellement en danger. Celles où on a senti nos cœurs se mettre à battre comme on ne savait même pas qu'ils étaient capables de le faire, tellement fort que ça faisait mal sous toutes les couches de notre peau, que ça nous étourdissait, qu'on croyait qu'on allait défaillir sous le poids et la régularité des chocs. Chaque pulsation, chaque compression, chaque resserrement soudain nous faisait chanceler, nous secouait et nous fascinait comme si on découvrait en nous un grand tonnerre capable de tout anéantir d'une minute à l'autre.

J'aimerais pouvoir dire que ces moments se comptent sur les doigts d'une main.

Par exemple :

- 1• Auriculaire gauche : La nuit où on a dormi sur le toit d'une église abandonnée parce que c'était la seule façon d'esquiver les lampes de poche
- 2• Annulaire gauche : La fois des 170 km/h et des bouteilles de Talisker sur l'autoroute
- 3• Majeur gauche : L'instant où le chien renifleur a jappé en s'arrêtant devant nous à l'aéroport

- 4• Index gauche : La virée après laquelle on a dû détruire les caméras de surveillance
- 5• Pouce gauche : La première partie de Blackjack qu'on a gagnée où on s'est fait dire : « Vous deux... Vous restez assis »
- 6• Pouce droit : La blague de la séquestration qu'on a poussée trop loin
- 7• Index droit : Le party avec le GHB acheté à rabais, où les filles ont eu des convulsions et/ou des crises d'épilepsie.
- 8• Majeur droit : La journée où ça a été plus difficile que prévu de « collecter l'argent »
- 9• Annulaire droit : La nuit « des longs couteaux » n° 2, comme on aimait l'appeler
- 10• Auriculaire droit : L'attente interminable dans la voiture pendant le hold-up du magasin général

Ce serait mentir. Il faudrait plusieurs paires de mains pour véritablement rendre justice à notre amitié.

- Vic ?
- Ouais ?
- Faut que j'te demande quelque chose.
- Quoi donc ?
- Quelque chose d'important.
- Tu veux encore savoir comment j'fais pour pas déchirer mes pantalons malgré mon batte gigantesque ? J't'ai dit d'oublier ça bro, moi-même j'en ai aucune idée !
- Ça, pour être une bite...! Déconne-pas, j'viens d'te dire que c'était sérieux !
- Bon, oui, qu'est-ce qu'il y a ?
- Vic, j'voulais que tu me dises...
- ...
- ... Tu me promets que si un jour on y arrive plus, que si un jour tout ça s'arrête, qu'on échoue, qu'on exagère carrément trop, tu me laisseras pas tomber, hein? Tu me jures sur la tête de ta mère, sur celle de ta grand-mère et celle de ton arrière grand-mère que s'il m'arrive quelque chose, tu veilleras sur moi ? Tu feras ce qu'il faudra, quoi qu'il arrive ?

- Ben là, Vince ! Ça va de soi, voyons !
- Tu me connais mieux que personne. Y a personne en qui j'ai confiance comme ça. Personne.
- C'est pareil pour moi, tu le sais ben.
- Oui. C'est juste qu'après toutes ces années, j'voudrais pas que ça se termine mal. J'pensais pas être un homme de dignité, mais...
- Euh... tu te sens bien, Vince ? Pourquoi tu me parles comme ça aujourd'hui ?
- Non... C'est rien, excuse-moi, j'sais pas pourquoi j'te dis ça. J'crois que j'avais seulement besoin d'me recentrer un moment. De sentir que t'étais encore là.
- Où est-ce que tu voudrais que j'sois ?
- J'sais pas. Ailleurs. Tu pourrais être ailleurs, Vic. J'pourrais me réveiller un matin et tu serais déjà très loin de moi.
- Je suis là, Vince, ok ? Panique pas. Tout va bien. Tout finit toujours par s'arranger, tu le sais.
- Oui. Excuse-moi. Ça m'a juste pris d'un coup comme ça. Ça va passer.
- C'est correct. Juste... penses-y pas trop. Tu le sais que ça sert à rien. Faut pas commencer à faire ça.

Cette conversation-là, il l'a oubliée bien vite, ça lui arrivait fréquemment d'avoir des moments d'angoisse un peu soudains comme ça, des anxiétés éphémères qui lui donnaient envie de prendre ses jambes à son cou, de tout remettre en question, mais moi j'étais là pour le raisonner, le calmer, lui rappeler ce que lui-même m'avait toujours enseigné, excuse-toi pas, incline-toi pas, abaisse-toi pas, j'étais là pour valider ses propos, les remettre au goût du jour quand lui faisait mine de les balayer du revers de la main. Donc ce « quoi qu'il arrive », ça m'a frappé de plein fouet, ça m'est resté en tête des mois durant, j'ai dû retourner ses mots dans tous les sens pour en comprendre la véritable teneur, les regarder bien en face, sous tous leurs angles, parce que je n'aurais pas cru intuitivement que Vince pensait à ces choses-là, ou du moins pas déjà, je n'aurais pas cru qu'il voyait un « après » à notre alliance, je n'aurais pas deviné qu'il était capable de conjuguer sa vie à un autre temps que le présent. Mais peut-être qu'il savait que ces gars-là nous provoqueraient à ce feu rouge. Peut-être qu'il avait eu une prémonition. Peut-être qu'il s'était réellement tiré aux cartes. Ou peut-être que certaines

personnes naissent en sachant exactement le jour et l'heure de leur mort et que Vincent avait volontairement décidé de ne pas attacher sa ceinture ce soir-là.

D'une façon ou d'une autre, je savais qu'il n'aurait jamais voulu qu'on se souvienne de lui comme ça, qu'il n'aurait jamais voulu habiter ce corps en décombres que j'avais entraperçu à l'hôpital et que je ne lui reconnaissais plus. Ce n'était pas digne de nous. C'était minable. Ça faisait pitié. Je le connaissais assez pour savoir qu'il aurait préféré mourir sur le coup, à la James Dean, même si détruire une Mazda d'occasion contre un poteau téléphonique, c'était moins impressionnant que de se tuer au volant d'une Porsche 550 Spyder. Je ne pouvais pas le laisser pourrir comme ça. Mehdi et Agathe avaient beau me refuser l'accès de sa chambre, m'interdire toute visite, me renier comme si c'était moi qui l'avais poussé à répondre à l'appel de ces imbéciles-là, qui avais volontairement fait dévier l'auto de sa trajectoire, qui avais installé ce poteau à cet endroit précis, je savais ce qu'il en était réellement de son état. Je n'avais pas besoin de l'avis des médecins. Je ne voulais pas les entendre parler de trauma crânien, d'examen neurologique ou de troubles végétatifs. Quoi qu'il arrive, j'avais fait une promesse.

Et puis c'était insupportable d'avoir eu autant de chance. Insupportable de m'en être tiré avec seulement une dizaine de points de suture et la clavicule gauche cassée. Insupportable de savoir que lorsque je m'en sentirais prêt, moi j'aurais le droit de tout recommencer, que moi, je pourrais m'assagir, oublier ces accidents de parcours, devenir quelqu'un, oui, ce quelqu'un pour qui mes parents avaient mis tellement d'argent de côté, ce quelqu'un qui n'était maintenant qu'un souvenir flou, évaporé, ce quelqu'un en qui tous ces autres, ces pas importants, ces dispensables, ces superflus, voyaient tellement de potentiel, alors que moi, j'avais perdu la seule personne qui savait réellement me donner le goût de vivre. Je devais lui faire honneur. Nous faire honneur.

Ça s'est fait en plusieurs étapes. J'ai attendu tout d'abord que mes points cicatrisent, que ma clavicule se fortifie et puis j'ai joué de mes contacts pour trouver un uniforme bleu français en tous points identiques à ceux que portent les employés des services de garde. Ça n'a pas été très difficile. Peu de gens le savent mais c'est assez fou ce qu'on peut trouver sur le

marché noir quand on connaît les bonnes personnes. Alors lorsque j'ai senti que le moment était venu, que c'était maintenant ou jamais, cette nuit-là et pas une autre, j'ai enfilé mon costume. J'ai pris la voiture et je me suis garé dans le parking de l'hôpital. La tête appuyée contre le volant, j'ai patienté jusqu'à temps qu'il n'y ait plus personne à l'horizon pour m'infiltrer dans l'établissement, prendre l'ascenseur le visage à moitié caché derrière mon grand café Starbucks et m'arrêter à l'étage des soins intensifs médicaux. Il y avait beaucoup de personnel, beaucoup de chemises blanches, même comme ça, à 3h du matin. Ça m'a surpris mais ils semblaient tous tellement occupés, ils avaient tous l'air d'avoir tellement à faire que je me suis dit qu'ils ne me reconnaîtraient pas. Surtout que j'étais passé comme un coup de vent la première fois, que Mehdi m'avait congédié après deux minutes et que ma barbe avait bien repoussé depuis. Il y avait peu de chances pour qu'ils se souviennent de mon visage.

Une infirmière pressée m'a cependant regardé avec méfiance lorsque je suis passé à côté d'elle. Elle m'a dit « Vous êtes qui, vous ? J'veus ai jamais vu ici... », mais ça ne m'a pas déstabilisé pour autant. Je lui ai répondu, le plus naturellement du monde, « C'est Dr. Bernard qui m'a fait rentrer cette nuit, il ne vous a pas prévenue ? Je remplace un infirmier qui a attrapé une gastro virale. » Elle a eu une expression interloquée, une petite moue sceptique, du genre « Quoi ? Ces trucs n'arrivent jamais... », mais mon commentaire avait beau la rendre perplexe au plus haut point, elle n'avait pas le temps de me parler, d'ailleurs, elle était déjà en train de s'éloigner, il y avait urgence ailleurs : quelqu'un était en train de faire un arrêt cardio-respiratoire. Je voyais tous les infirmiers courir sans réfléchir vers la même chambre, certains ramasser des chariots de réanimation, d'autres alarmer les préposés alentours, crier des codes, car il fallait s'occuper de ce patient immédiatement, la priorité du moment, c'était lui et pas moi.

Donc j'ai pris mon trou et j'ai longé les murs en essayant de me faire remarquer le moins possible. J'ai dit à la secrétaire de l'unité de me sortir le dossier « DAYAN, Vincent », que j'étais de garde et qu'on m'avait demandé de jeter un coup d'œil au soluté et aux appareils du patient pour m'assurer que ses signes vitaux étaient stables. Je ne sais pas si elle était fatiguée ou si j'ai seulement eu de la chance, mais quelques secondes plus tard, la chambre de Vincent m'était accessible. Je m'y suis inséré doucement, stupidement, comme si c'était

possible que je le réveille en faisant trop de bruit. Tant de pompes et de tubes différents sortaient de son corps. On aurait dit qu'il était l'enfant illégitime de Bane et du Dr. Octopus, mais sans aucun pouvoir de super-héros pour le sauver. C'était tellement difficile de le voir comme ça, avec les électrodes sur le torse, le cathéter et le moniteur cardiaque qui émettait toutes ces petites lignes colorées qui essayaient de me faire croire, avec leur ondulation et leur régularité, que c'était bien lui dans ce lit, que c'était bien son visage au repos, comme avant, pareil comme toutes ces fois où je l'avais vu dormir impassible au camp de jour, dans mon sous-sol, au chalet, en vacances chez son oncle à Rabat, sur le divan de notre appartement quand il revenait complètement saoul. Mais tout était faux maintenant. Artificiel. Je ne savais pas quel tube était directement relié à son respirateur, mais je savais que je n'avais pas beaucoup de temps pour le deviner. C'était un serment. Entre nous, rien ne vaudrait jamais plus que le V de la vérité. Je me devais de nous y faire retourner.

J'ai déguerpi très vite après ça, sans même pouvoir m'assurer de rien. J'ai couru hors de la chambre, me suis fauflé par la sortie de secours la plus proche. Des escaliers en fer, j'entendais provenir des cris, certaines voix stridentes et d'autres plus graves, mais mes oreilles bourdonnaient déjà trop, je n'y faisais pas attention. J'ai démarré comme un fou, suivi la première indication que j'ai pu lire sur un grand panneau vert. La 15 Sud on me proposait : la 15 Sud ce serait.

Une heure et demie plus tard, me voilà maintenant ici. Déjà loin. Dans le parking d'un hôtel des Cantons de l'Est dont je ne connais même pas le nom.

En me rejouant la scène, je pense tout de même avoir bien fait les choses. Évidemment, je ne peux pas en être certain, mais j'ai l'impression qu'il aurait été d'accord avec ce dénouement. Qu'il aurait trouvé ça pas mal, comme dernière aventure.

Je crois que je resterai encore quelque temps dans ce parking. Au repos, le moteur bien coupé, la pédale sur le frein, juste au cas. Je ne bougerai plus. Personne ne me trouvera ici. Je pourrai enfin dormir un peu. Et après, seulement après, si je m'en sens capable, si je trouve le courage, peut-être que je penserai à demain.

CHAMBRE 237
FORFAIT « DOUCE ROMANCE »

Je me suis réveillé dans la salle de bains, aveuglé par mon propre visage maculé de sang. Mes paumes ont tâtonné, glissé sur le sol mouillé alors que j’essayais de me relever. Le carrelage semblait taché sur toute sa longueur, il y avait des éclaboussures séchées sur le lavabo, le bol de toilette, les armoires. Je n’avais aucune idée de ce qu’avait utilisé Wendy pour m’assommer. Une des deux lampes de chevet, peut-être. Ou la bouteille de champagne. C’était étonnant qu’elle ait réussi à me traîner jusque-là, alors qu’un jour plus tôt, elle n’était même pas capable de porter ses propres valises.

J’ai hurlé son nom, lui ai ordonné de me laisser sortir, lui ai dit que j’allais défoncer la porte si elle ne l’ouvrait pas immédiatement. Elle m’avait séquestré comme si j’avais la rage, avait placé des meubles lourds contre la porte pour être sûre que je ne puisse pas me libérer. Elle était sûrement encore dans la chambre. Elle n’aurait pas osé me laisser seul ici.

Et si, un peu plus tôt, sa voix ne s’était pas rendue jusqu’à moi, si elle s’était perdue dans le froid, si elle s’était éteinte dans l’hiver, la mienne aurait tôt fait de la rattraper. Elle l’entendrait, où qu’elle se trouve. Oh oui, elle l’entendrait.

J’ai essayé d’être patient, Wendy, j’ai fait beaucoup d’efforts pour ne pas crier, pour ne pas assombrir notre ciel, pour ne pas resserrer ces étaux autour de ton cou, mais il faut cesser de lutter maintenant, il faut te laisser faire, il est temps de me souhaiter la bienvenue, j’ai attendu mon tour, tu le sais, j’ai retenu mon souffle assez longtemps, Wendy, mon amour, ça ne fera pas mal, promis, tu ne sentiras presque rien, je t’ouvrirai comme une huître, je gèberai toutes tes perles, je ferais disparaître ta coquille en moins de deux, une bouchée tout au plus, ce sera mon dernier combat, ma première réussite, la plus grande bénédiction qui soit, si tu savais comme je me fonds bien dans le noir maintenant, comment chaque écho, chaque vibration me rentre sous la peau, c’est l’heure ma chérie, il est temps de descendre de ta tour, de mettre fin à cette cruauté que tu propages autour de toi comme une maladie, tu

m'entends, c'est le moment de me rejoindre sur la terre ferme, tu n'es plus seule avec tes visions Wendy, moi aussi je souris devant la beauté du monde, et ce sang qui lave mon visage, qui me déguise, qui coule sur mon front comme une eau bénite, j'espère de tout cœur que ce n'est pas seulement le mien, j'espère qu'un peu de ta vie a giclé sur moi au passage, qu'elle coule et coule sur mes joues jusqu'à se réfugier dans les commissures de mes lèvres, que je puisse te goûter pour toujours, me gaver de toi jusqu'à plus faim, te vampiriser comme ces chauves-souris que tu crains tant, mais tu sais Wendy, les ombres sont parties, toutes les bêtes se sont éloignées, il n'y a plus rien à craindre, je les tiens à distance, il ne reste plus que moi ici, plus que moi qui t'appelle, qui ne se lasserai jamais de crier ton nom dans la nuit et bientôt, très bientôt, je soufflerai sur la porte, oui, dans quelques secondes à peine, je soufflerai, une grosse poussée et puis ça disparaîtra, je prendrai une grande inspiration et tout volera en morceaux, la chambre, les murs, le plafond, l'hôtel au grand complet, tu n'auras jamais vu une bourrasque pareille, mon souffle sera plus fort que tous les vents de ta forêt et même si tu n'as pas voulu me dire ce qui s'y cachait, ce qu'elle recelait de si grand et de si secret, moi je sais que ce n'était rien d'important, je sais qu'il n'y avait rien dans cette forêt qui puisse surpasser l'amour que je te porte, non, rien qui puisse égaler mes ardeurs, rien qui puisse enterrer ma voix six pieds sous terre, car le vent a tourné Wendy, tu ne le sais peut-être pas encore, mais le vent a tourné, il ne porte désormais que ce que je lui intime de porter et tu verras comment je ferai danser les arbres autour de toi, comment leurs milliers de branches viendront caresser ta nuque, relever tes jupes, comment elles veilleront à ton confort, te berceront, te borderont, t'envelopperont comme tant de petits bras morts, je ne suis pas inquiet, elles sauront quoi faire, elles prépareront ton linceul de glace, déposeront une couverture de neige sur ton visage déjà blanc et alors tu seras une princesse, une vraie, ma Belle au bois dormant, celle que j'ai attendu si longtemps, ma promise, mon dû, mon vice entre tous les vices, tu seras là, à mes côtés, puis j'allumerai toutes les bougies, toutes les chandelles, tous les cierges de la nuit et je les soufflerai en ton honneur, Wendy. Ce sera une fête. La plus belle de toutes les fêtes.

BLANCHE ALEAS
DANS
LA PISCINE INTÉRIEURE CHAUFFÉE

C'est une peur dont je me souviens très bien. Tous les enfants l'ont sûrement déjà ressentie, à un moment donné ou à un autre. Je suis certaine que c'est très commun, même, comme type d'incident. Mais moi, chaque fois, j'étais certaine que ça y était. Chaque fois que c'est arrivé, je pensais que c'en était fini de moi. Que j'allais mourir, là, à six ans, emprisonnée sous l'eau. J'essayais d'émerger, de respirer à nouveau, mais j'étais incapable de remonter à la surface. Le tapis de mousse semblait recouvrir l'entièreté de la piscine. L'eau s'infiltrait dans mon nez, ma bouche, mes lunettes de plastique alors que je m'étouffais lentement, que j'entendais mes propres cris paniqués vibrer dans mes oreilles. Au-dessus de moi, la vie continuait. Les autres enfants sautaient à pieds joints sur le tapis glissant, s'amusaient entre eux, roulaient sur ma tête sans même s'en rendre compte. Certains se jetaient à l'eau. D'autres s'y faisaient pousser de force. Leurs corps insoucians explosaient comme des geysers autour de moi, me faisaient boire la tasse deux fois plus intensément. Je m'agitais comme un chien désespéré, je cherchais l'issue par tous les moyens possibles ; à gauche, à droite, par-devant, par-derrrière, comment sortir, comment ne pas mourir, là, aujourd'hui, au beau milieu du cours de natation. Les contours devenaient flous, les bruits de la surface n'étaient plus que sillements, résonances lointaines. Le tapis pesant repoussait mon corps vers le creux. Je me regardais couler, sombrer vers le fond cimenté de la piscine et je réalisais que ça n'avait pris qu'une culbute de trop, qu'une petite chute maladroite pour qu'on m'oublie, pour que je me retrouve là, seule, écrasée sous leurs corps vivants à eux. J'étais si lourde et si légère à la fois. Mon cœur me lançait des signaux d'alarme, voulait bondir hors de moi, je le sentais cogner dans mes poignets, ma cage thoracique, mes tempes. Mais je ne répondais plus.

Et puis, alors que je m'enfonçais lentement, que je ne voyais plus rien sauf quelques rais de lumière s'évanouir dans le fond bleu de la piscine, ce fond bleu qui m'aspirait, qui semblait s'assombrir toujours plus à mesure que je descendais, des mains m'agrippaient fermement et me propulsaient vers la surface. Une seconde plus tard, j'étais là, de retour avec

les autres sur l'immense tapis, comme si je ne l'avais jamais quitté. La mort était de nouveau loin. Mes yeux rougis brûlaient, mes sinus étaient sensibles à cause du chlore, des litres d'eau semblaient se déverser de ma bouche chaque fois que je me mettais à tousser... mais j'étais sauvée.

Plusieurs fois, le professeur de natation m'a repêchée ainsi. Ça n'a jamais vraiment semblé le perturber. Comme si, entre tous les enfants à qui il devait apprendre à nager, à qui il devait montrer comment garder la tête hors de l'eau, à qui il devait expliquer comment survivre dans un nouvel environnement, c'était normal qu'il y en ait un ou deux qui échouent. Chaque fois, il me replaçait sur le tapis nonchalamment. Comme on replace un cadre sur un mur, une plante qui se déverse, un verre qui tombe par terre. Simplement parce qu'il le faut bien.

Mais ça a toujours été difficile pour moi. Pas seulement quand j'étais jeune ou que j'apprenais à nager. À vrai dire, je n'ai jamais compris comment les gens étaient capables de faire comme si ça allait de soi, de faire comme si c'était sans conséquence de se voir comme ça, dans ces conditions. Comment ils étaient capables de prendre part à ce spectacle étrange, puis de croire qu'ils pouvaient retourner à leur intimité après s'être autant dévoilés les uns aux autres. Ce n'est un événement pour personne. Ça n'a rien de spécial. C'est admis dans la société depuis des lustres. Mais moi, je n'ai pas ce laisser-aller là. Moi, j'ai toujours remarqué comment le regard des gens change lorsqu'ils se voient autour d'une piscine, sous un autre jour.

À l'adolescence, je pouvais trouver des excuses. Comme beaucoup de filles, mes grand-mères et grand-pères mouraient à répétition, j'avais mes règles continuellement, j'inventais des mots du médecin pour toutes les maladies possibles et inimaginables. Parce que je me disais que moi, je ne pouvais pas être parmi eux. Que mon corps à moi, il ne leur appartiendrait jamais. Que ces gens que je n'avais pas choisis, avec qui je me retrouvais presque par hasard, avec qui j'étais forcée d'évoluer malgré moi, ils n'auraient pas le droit de me connaître, pas comme ça, pas gratuitement. C'est certain qu'il y a des fois où j'aurais

voulu leur ressembler, ne pas avoir à me tapir, ne pas me poser toutes ces questions et me déshabiller une bonne fois pour toutes, enfiler moi aussi un maillot qui épouserait mon corps et ses failles, qui avalerait mes formes pour qu'elles disparaissent enfin, qu'elles se mêlent à celles des autres, inéluctablement. Mais pour ça, il aurait fallu participer. Savoir comment me joindre à d'autres et me tenir debout, solidement, les pieds sur les dalles froides, avec le vernis écaillé, les bras croisés et les veines bien bleuies, bien visibles à la lumière des néons, comme tant de petits chemins, de petits filons qui cartographieraient ma peau, qui guideraient les autres vers ma vraie personne. Il aurait fallu apprendre à ouvrir la porte, rien qu'un peu.

Parce qu'aller au cours de natation, pour beaucoup de ces filles et garçons, c'était le moment des réjouissances. Le moment où les règlements habituels ne tenaient plus, où tout un chacun avait le droit de s'oublier, de se mettre en valeur autrement. En retrait, assise sur le banc de bois, je pouvais tout observer. Les yeux des garçons, juste avant qu'ils ne plongent, qui vérifiaient qu'ils avaient bel et bien un public pour les regarder. La façon dont les filles se hissaient hors de l'eau en s'accrochant à l'escalier de métal, lentement, balançant une hanche vers la gauche, une autre vers la droite. Comment elles étiraient leurs corps comme des chattes puis démêlaient leurs cheveux mouillés avec leurs doigts, pour finalement les rassembler sur le côté et les essorer soigneusement, s'imaginant déjà sirènes sur un rocher, nymphes des mers. Mais les cheveux mouillés qui sentaient bon l'après-shampooing, ce n'était que distraction. Ce qui intéressait les garçons, ce qu'ils guettaient avant tout, c'était de voir qui, entre toutes ces filles qu'ils côtoyaient à l'école, avec qui ils s'ennuyaient quotidiennement en apprenant ce qu'étaient une courbe algébrique, un électron ou des chromosomes homologues, auraient les mamelons dressés à travers leurs maillots. Quelles filles auraient oublié leurs serviettes à la maison et leur demanderait s'ils pouvaient bien emprunter la leur, ou encore mieux, quelles filles se colleraient contre eux pour se sécher, leurs peaux chaudes et déshydratées se frottant sur la ratine. Il y avait aussi celles qui, sciemment, lorsqu'elles s'habillaient le matin, décidaient de mettre un bikini plutôt qu'un maillot une pièce, même si c'était fortement déconseillé. Et bien sûr, les filles qui, à l'insu du professeur, « prenaient une pause » stratégiquement entre deux longueurs et plaçaient leur entrejambe devant le gros jet d'eau vibrant.

J'imagine que le temps passait plus vite ainsi. Que ces filles et garçons avaient l'impression de vivre un peu plus fort, de défier l'autorité de leurs corps, de tester jusqu'où ils pouvaient aller sans se compromettre. Et sans doute qu'ils ne remarquaient même pas le naturel avec lequel ils se comportaient, la désinvolture avec laquelle ils offraient un peu d'eux-mêmes, mais moi, lorsque j'étais là, près d'eux, toujours bien en retrait sur mon banc, lorsque je n'étais pas déjà ailleurs, tellement absente, tellement fuyante, et que j'analysais chaque mouvement de leur gestuelle, je savais que ça ne servirait jamais à rien de les imiter, car moi, j'étais vouée à rester droite, impassible, retranchée dans mon propre squelette. Il y avait une spirale qui grandissait en moi et je la sentais tourner, tourner, s'entortiller autour de mes intestins, les entremêler jusqu'à ce qu'ils me donnent le vertige, qu'ils me donnent l'impression de vouloir jaillir de ma gorge comme des serpentins dès que j'essayais de briser mes ritournelles lancinantes. Et alors que je les regardais performer, accomplir ce que la vie attendait d'eux, glisser dans l'eau agilement, perfectionner leur crawl, leur dos crawlé, leur papillon, leur respiration aux trois coups de bras, sauter du plongeon sans se boucher le nez, se lancer des encouragements lorsque l'un ou l'autre réussissait une figure particulièrement impressionnante, je savais pertinemment que moi, je resterais toujours cette enfant noyée sous un tapis de mousse.

J'ai essayé, pourtant, des années plus tard. À plusieurs reprises, j'ai pris mon courage à deux mains, je me suis approchée des gens et j'ai ouvert la bouche. J'ai cherché les réponses à travers leurs paroles, tous, le facteur, la fleuriste, la brigadière, le chauffeur de bus, la conseillère en finance, le bibliothécaire, l'ami de l'ami, le passant, l'humain quelconque assis à côté de moi par hasard, parce que je me suis dit que si je n'y arrivais pas seule, il y aurait sûrement quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus doué que moi, quelqu'un de bon conseil pour me pointer du doigt ce que je faisais de mal, pour me montrer les pas à suivre afin que je cesse de valser dans le noir. Mais ces gens-là ne savent pas. Ces gens-là vous servent de la merde sur un plateau d'argent et pensent que vous allez l'avalier en souriant. Ces gens-là vous assurent tout bonnement que, parfois, « ces choses-là » finissent par se placer d'elles-mêmes, mais que la plupart du temps, il faut oser repousser ses limites. Qu'on finit par changer, par se lasser de ses refrains, et qu'en tout temps, on est bel et bien maîtres de nos destinées, qu'il n'y

a personne pour nous arrêter, non, personne d'assez fort pour faire ça, que les barrières n'existent que dans nos têtes, que les bâtons, on se les met seuls dans les roues, que le verre demeure toujours à moitié plein si on le regarde bien et que le monde nous appartient, plus que jamais, qu'on peut le changer du moment qu'on est capables de s'accepter complètement, tels que l'on est, de transformer ses défauts en qualités, ses fiascos en victoires, ses pertes en gains. Ces gens se croient réellement lorsqu'ils vous regardent droit dans les yeux et vous disent qu'il n'y a pas de problèmes mais seulement des solutions, que tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort, qu'on manque 100 % des chances que l'on ne prend pas, qu'il faut accomplir chaque geste comme si c'était le dernier, puis, du même coup, laisser la nostalgie de côté et profiter du moment présent dans toute sa splendeur, avant qu'il ne passe lui aussi, qu'il n'y a pas de recette au bonheur mais qu'il faut remercier la vie, tous les jours, apprécier les petits plaisirs quotidiens à leur juste valeur et qu'aussi, l'amour ne serait pas si intense si ce n'était de la douleur qui l'accompagne, mais que la patience et le dévouement sont clés de tous les soulagements, que la somme de toutes nos expériences et cicatrices ont fait de nous ce que nous sommes, qu'il ne faut rien regretter, jamais, pas même nos défaites les plus cuisantes, et que la vie, mine de rien, est un défi à relever, un cadeau à mériter, un voyage qu'il faut entreprendre, peu importe le prix. Puis, lorsqu'ils viennent à bout de leurs formules magiques, qu'ils ne savent plus quoi vous brandir au visage, qu'ils réalisent qu'ils sont pris au dépourvu sans leurs phrases vides de sens, ils vous souhaitent une bonne journée et se délestent de votre cas.

Il ne faut pas croire que c'est plus simple de s'adresser à ceux qui vous sont moins étrangers ou avec qui vous vous êtes déjà senti en confiance. Car eux, ils en profitent pour se retourner contre vous si le cœur leur en dit, s'ils sont déjà las, fatigués, épuisés de vous et de vos inaptitudes. Ces gens-là se donnent le droit d'utiliser tout ce qu'ils pensent connaître de votre personne pour vous enfoncer encore mieux. Ils prétextent que leurs précieux conseils ne servent à rien si vous ne prenez même pas la peine de faire le point, que c'est un peu de votre faute après tout si vous n'y arrivez pas, parce que franchement, c'est évident, vous n'essayez pas assez fort, vous vous trouvez constamment des excuses, vous n'y croyez tout simplement pas tant que ça ! Ces gens vous assurent qu'ils sont bien désolés pour vous, vraiment, qu'ils aimeraient pouvoir vous aider, mais qu'ils ne peuvent pas faire le travail à votre place, que

vous devez vous retrousser les manches, qu'il vous faut trouver seule votre paix intérieure, que c'est à vous de prendre les moyens pour aller mieux, pour vous sortir du trou.

Puis, pour se faire plaisir, ils décident de s'improviser psychologues, ils vous demandent si vous pensez que ça remonte à votre enfance, tout ça. Votre silence attise leur curiosité : soudainement, ils doivent savoir. Ils se donnent la permission d'aller plus loin, de vous poser les vraies questions, de fouiner dans tous les recoins, est-ce que votre père vous a battue quand vous étiez jeune, est-ce que votre mère vous a allaitée trop longtemps, est-ce qu'un membre de votre famille est mort trop tôt, êtes-vous née en retard, en avance, avez-vous fait longtemps pipi au lit, vous a-t-on humiliée souvent, alliez-vous à la garderie, aviez-vous peur de sauter de la cage aux singes, étiez-vous un enfant difficile, avez-vous fait souffrir vos proches, mangiez-vous à votre faim, faisiez-vous des caprices, des crises, des câlins, étiez-vous plus suce ou biberon, vanille ou chocolat, renard ou corbeau, quel est votre signe astrologique, cancer, taureau, verseau ? Êtes-vous déjà entrée dans la chambre de vos parents pendant qu'ils faisaient l'amour, avez-vous découvert votre sexualité toute seule, avez-vous déjà rêvé que vous vous retrouviez nue en public, vous êtes-vous souvent sentie de trop, aviez-vous peur d'aller chez le médecin, vous a-t-on déjà touchée de façon inappropriée, avez-vous déjà pensé à vous suici...

Et pour qu'ils arrêtent enfin de vous harceler, qu'ils cessent de vous regarder avec ces yeux pervers, de fouiller votre vie comme des chiens renifleurs, vous leur racontez du bout des lèvres cette fameuse histoire de suffocation, de tapis dans la piscine, et alors ils disent « C'est tout ? », vous répondez « C'est tout » et ça ne prend pas de temps pour que l'étincelle dans leurs yeux s'éteigne. En l'espace d'une seconde, ils ne vous trouvent plus drôle, ils ont l'impression de s'être fait flouer, de s'être fait mener en bateau, d'avoir perdu des minutes importantes de leur vie en vous interrogeant, des minutes qu'ils ne retrouveront jamais, parce que cet épisode, franchement, ce n'est rien, il n'y a même pas de quoi en faire un plat, ce n'est pas digne d'être raconté, eux, ils s'imaginaient que vous faisiez face à de réels problèmes, que vous aviez été confrontée à quelque chose de grave, mais là, autant se le dire, vous avez perdu tout intérêt, vos drames sont aussi ennuyants que la pluie, vous aimez le silence, eh bien tant mieux, retournez-y et continuez à vous raconter des mensonges, continuez à vous faire croire

que vous avez droit à un traitement spécial juste parce que vous avez eu peur de mourir quelques fois dans une piscine, sérieusement, il n'y a pas matière à choc post-traumatique avec ça, ça arrive à tous les enfants, ça ne les fait pas devenir complètement autistes pour autant. Avouez-le donc, ça nous fera tous du bien : vous cherchez simplement de l'attention.

Je n'ai jamais pris la peine de les contredire. Aucun d'entre eux. Pourquoi l'aurais-je fait ? C'était peine perdue. Je n'avais rien pour me défendre. Ni les mots, ni la répartie, ni l'insistance qu'il aurait fallu en pareil cas. Et si ça les désennuyait de me cataloguer, de penser qu'il n'y avait que cette histoire de piscine qui renversait le cours de mes jours, grand bien leur fasse, oui, qu'ils m'imaginent comme cette fille criant à l'attention comme d'autres crient au loup, qu'ils me collent des étiquettes sur le corps à en recouvrir l'entièreté de mes vêtements, qu'ils me grèent d'attributs, Blanche l'asociale, Blanche la frigide, Blanche la lointaine, Blanche la troublée, qu'ils me regardent me noyer dans ma propre vase ! Je n'avais pas de mots assez forts, de paroles assez convaincantes pour qu'ils comprennent que cette histoire de piscine, ce n'était que la pointe de l'iceberg. Je n'avais rien à leur offrir qui aurait pu les persuader de m'écouter juste un petit plus longtemps, parce que parler, émettre des sons, c'était déjà si peu naturel, c'était déjà tellement sortir de moi, alors comment aurais-je pu leur avouer, là, tout d'un coup, au détour d'une conversation, que mes peurs d'adulte se déclinaient maintenant comme les couleurs d'un arc-en-ciel, qu'elles s'amalgamaient jusqu'à créer un voile estompé au-dessus de ma tête et que chaque jour, j'étais terrifiée à l'idée que quelque chose de nouveau, quelque chose que j'étais encore capable de réaliser m'apparaisse désormais comme un défi insurmontable ?

Car il y a des jours où je suis tellement au large de moi, où j'ai l'impression de dériver si loin de mes propres désirs, que je ne suis pas capable de sortir de chez moi. Il y a des matins où je ne peux pas répondre au facteur, de peur que ce soit quelqu'un d'autre qui se trouve derrière la porte. Parfois, aussi, je m'arrête en plein milieu de la rue et je regarde ma montre, ou encore je cherche quelque chose dans mon sac, pour que la personne qui marche derrière moi me dépasse et que je n'aie plus l'impression d'être suivie. Je quitte les magasins avant que les vendeuses n'aient le temps de venir me parler. Je raccroche le téléphone dès que je ne

connais pas la personne à l'autre bout du fil. Les gens appellent mon numéro dans les commerces, « le # 57 ! », « j'ai nommé le # 57 ! », « est-ce que le # 57 est toujours là ? », mais non, je n'ai pas su attendre, je suis déjà partie. Et puis il y a toutes ces fois où je décois ceux que j'aime, mes seuls amours, mes uniques, mes vrais, toutes ces fois où je me défile lâchement et où j'espère qu'ils m'excuseront encore, ces fois où j'annule à la dernière minute, où je prétexte un malaise quelconque, où j'invente une nouvelle excuse lamentable, simplement parce que je n'ai pas le courage d'affronter leur regard, de voir leurs yeux si brillants, si compatissants à mon endroit, qui semblent vouloir dire « Ça ira, oui, ça ira, ma chérie » alors que moi, lorsque je me tiens devant eux, je pense seulement à toutes ces promesses que je n'ai pas su tenir, à tous ces défis que j'ai remis à plus tard, à tous ces corps que je croise dans la rue et que j'aimerais emprunter, enfiler par-dessus le mien. Mais ça, ils ne peuvent pas le voir à travers mon silence, mes hochements de tête ou mes sourires gênés. Ils se disent seulement que cette fois encore, je suis perdue dans ma bulle, dans les nuages, dans ma tête. J'essaie de les inquiéter le moins possible, de leur parler comme j'imagine que les gens normaux parlent à leurs amis, je leur dis quelle série j'écoute, quels plats je me cuisine, quels livres je lis, mais je ne leur avoue pas que je détourne encore la tête pour ne pas voir mon reflet dans les vitrines des magasins ou les pare-brises des voitures, je ne leur dis pas que mon rythme cardiaque s'accélère dès qu'un homme s'accroche au même poteau que moi dans le métro et me frôle la main, je ne leur dis pas que chaque contact visuel un peu trop soutenu avec un inconnu m'est une violence que je ne sais pas encore comment tolérer.

Cette fois, pourtant, je me tiens à leurs côtés. Je me pince les bras, les jambes, les oreilles, et je réalise que oui, je suis bien là, avec eux. Je n'ai pas essayé de trouver d'excuse. Je n'ai pas cherché à leur faire faux bond. Parce que c'est une tradition, maintenant, de se retrouver ici une fois par an. À chaque hiver. Et je sais bien qu'il faut préserver les traditions, ils me l'ont souvent répété. « Si on laisse mourir les traditions, Blanche, aussi bien tout laisser tomber ! » Peut-être que c'était un stratagème dès le départ, qu'ils m'ont martelé le cerveau avec cette phrase car ils me connaissent trop bien, qu'ils se doutaient que sans menace, chantage ou ultimatum, il n'y aurait eu aucune chance que je m'éloigne autant de mon appartement, que j'accepte de quitter mes repères le temps d'une fin de semaine à l'hôtel.

C'est sans doute un mal pour un bien. Car au moins, les traditions, c'est la constance. Et la constance, c'est ce qui me permet de garder la tête hors de l'eau...

Mais je crois qu'il n'y a plus de constance qui tienne maintenant. Ils ne le savent pas, c'est impossible qu'ils s'en rendent compte, mais moi je sais que ça ne peut pas être comme les autres années. Je fais comme si de rien n'était, je demande à Jeanne si le petit Léandre aime sa nouvelle garderie, je m'excuse à Jules de ne pas avoir pu assister à l'ouverture de son lab à cocktails dans Griffintown, je complimente Danaé sur sa nouvelle teinture, j'interroge Thierry et Leila sur les bienfaits et difficultés du végétalianisme, je me cache derrière ces questions et je les multiplie infatigablement, je me braque sur leurs vies plus que jamais pour qu'ils n'aient pas le temps de se tourner vers la mienne, pour qu'ils ne découvrent pas que même nos traditions, j'ai réussi à les briser de l'intérieur, que même nos retrouvailles en terrains connus font maintenant tourner cette spirale dans mon ventre, comme si mes viscères s'entortillaient autour d'un tire-bouchon chaque fois que je débute une phrase par Je.

Comme chaque année, mes amis se baignent sans moi, ils se poussent, font la chandelle, s'envoient de l'eau au visage, on pourrait croire que rien n'a changé, que nous ne vieillissons pas, que le temps s'est arrêté, mais non, car cette fois, je contre ma fatigue, je m'extrais de mes pièges, je fais l'impossible pour avoir l'air tellement vibrante, tellement à l'écoute, tellement en contrôle, je leur crie des questions de loin, les fesses bien serrées sur ma chaise en plastique, je me fais violence en accumulant mes paroles les unes sur les autres, et sans doute qu'ils auront la puce à l'oreille, qu'ils s'étonneront de me voir aussi volubile, aussi animée, mais peu importe, du moment que j'arrive à les empêcher de me poser trop de questions, du moment qu'ils n'ont pas le temps de placer un seul « Et toi, Blanche, quoi de neuf ? » dans la conversation, parce que là, je le sais, je ne me tiendrais plus, je devrais les regarder et leur raconter ce qu'il m'arrive pendant qu'il ne se passe rien, vraiment, il me faudra leur avouer comment le monde se détache de moi, progressivement, comme une mue, une deuxième peau de reliquats et de poussière, mais surtout, je devrais leur dire comment je n'ai pas traversé la rue cette nuit-là, comment j'ai fermé la porte de mon appartement sans regarder en arrière, comment je me suis tenue quelques instants, soulagée, le dos plaqué contre

le bois, comment je l'ai laissée là, seule, avec lui, sans même un moment d'hésitation, une pensée pour sa vie, et ça... ce n'est pas une option.

« Hé, mademoiselle, tu t'en vas où comme ça ce soir ?... T'as l'air bien pressée !... Pourquoi tu marches aussi vite ?... T'as froid ?... On doit te le dire souvent, mais t'as vraiment un beau p'tit cul, toi !... Eh oh, mademoiselle !... Oui, retourne-toi, c'est à toi que je parle !... C'est quoi, t'as pas envie de parler ?... J'veux juste te dire deux mots, moi... Allez, approche ici, ça sera pas long... Oh la la, comment elle s'éloigne vite celle-là !... Comme une gazelle !... La belle gazelle, va !... Tu le sais que je peux te rattraper, hein ?... J'peux marcher aussi vite que toi si j'veux !... Mais vas-y, c'est bon, éloigne-toi, fais ta farouche, ça me dérange pas !... Avec des jambes comme ça... Tu dois les faire tous tomber, hein ?... Tu dois les montrer à tous les hommes que tu croises, tes jambes... Si tu les sors comme ça en plein mois de décembre... T'as pas froid avec ta p'tite jupe ? Ça couvre pas grand-chose quand même... J'pourrais te réchauffer moi tu sais... J'ai des trucs dans mes poches, si tu veux qu'on s'amuse... T'as pas envie qu'on s'amuse un peu ensemble ? Hé, tu m'entends quand j'te parle ?... C'est quoi, tu m'ignores ? Tu fais la snob ? Tu penses que t'es trop bonne pour moi ?... Ça sert à rien de faire semblant !... J'le sais que tu m'entends !... Allez, viens par ici, j'ai pas toute la nuit !... Tu veux que j'te coure après, c'est ça ? C'est ça que tu veux, salope ? Parce que j'vais le faire, hein !... Tu vas pas aimer ça, mais j'vais le faire si t'arrêtes pas... Et tu pourras t'en prendre qu'à ta gueule !... J't'aurai prévenue !... Ça se passera mieux si t'arrêtes de courir !... J'te l'ai dit moi... J'veux juste te dire deux mots... T'as vu l'heure ?... Il est trop tard pour rentrer seule... Beaucoup trop tard maintenant... Une belle fille comme toi, ça devrait jamais rentrer seule !... T'as vraiment les jambes comme une top modèle, toi... J'ai tellement hâte de les écarter, tes jambes... De les enrouler autour de mon cou... Ça prendra pas de temps, à peine deux minutes... Hein, ma belle... Dis-moi... C'est qui qui t'a laissée partir seule comme ça, en pleine nuit ?... C'est pas très prudent... J'vais te raccompagner moi, tu vas voir... Ça va me faire plaisir... TU M'ENTENDS, SALOPE ?... Ça va me faire plaisir ! »

Ce n'était que des mots. Que des mots qui ne m'étaient pas adressés mais que j'entendais fuser non loin de moi, des mots qui éclataient de l'autre côté de la rue, mais autant dire de l'autre côté du monde, de l'autre côté de la vie, car ma trajectoire à moi, elle ne change jamais, c'est presque devenu un rituel, je marche toujours sur le côté gauche de Bélanger, jamais sur le droit, je marche du côté des adresses aux nombres pairs parce que c'est là que se trouve mon appartement, j'imagine que tout le monde fait ça, que tout le monde essaye de minimiser la durée de ses trajets lorsqu'il est tard, c'est normal, oui, tout le monde fait ça. Il n'y avait donc pas de raison pour que je fasse une exception cette fois-ci et que je décide de marcher du côté droit de la rue, ni même pour que je la traverse.

J'avais beau me tenir à six ou sept mètres d'elle, le visage emmitoufflé dans mon manteau noir, je sentais sa peur grandir comme si c'était la mienne. Je connaissais chacune de ces enjambées nerveuses. Je savais qu'elle s'en voulait tellement d'avoir opté pour des talons, qu'elle avait hésité longtemps entre ça et des bottes plates, mais qu'en bout de ligne, elle avait voulu se sentir femme, qu'elle s'était dit « C'est samedi soir, quand même ! », mais que maintenant, elle regrettait l'anonymat et le silence que ses bottes aux talons plats lui auraient permis. Je savais qu'elle serrait son sac à main plus fort depuis que l'homme avait commencé à parler, qu'elle revoyait ce qu'elle avait mis à l'intérieur avant de sortir, des rouges à lèvres, son téléphone, une bouteille d'eau, mais rien de pointu ou de vraiment compact, non, rien qui pouvait réellement la tirer d'embarras, rien qui pouvait crever un œil, causer une commotion cérébrale ou envoyer quelqu'un direct à l'hôpital... hormis peut-être son trousseau de clés, si elle était chanceuse.

Je sentais sa respiration haletante jusque dans mon propre souffle. Je savais qu'elle faisait tout pour rester calme, qu'elle espérait de tout cœur qu'un taxi passe à côté d'elle, qu'elle revoyait dans sa tête tous ceux qu'elle n'avait pas hélés plus tôt, mais qu'en attendant, elle essayait de ne rien laisser paraître de sa frayeur, de conserver le peu de sang-froid qui lui restait. Il fallait qu'elle demeure le plus calme possible, qu'elle avance, oui, très vite, qu'elle n'arrête jamais d'inspirer et d'expirer, mais surtout, qu'elle ne se retourne en aucun cas, que ses pupilles ne rencontrent pas celles de l'homme, qu'elle ne réalise pas à combien de mètres il se trouvait d'elle maintenant, qu'elle parvienne à juger de la distance entre leurs deux corps

uniquement par le son rauque de sa voix, parce qu'ainsi, s'il n'y avait pas de réel contact entre eux, si elle ignorait sa présence jusqu'au bout, peut-être qu'il se fatiguerait. Si elle était capable de garder le dos droit, de fermer les yeux lorsque la peur se faisait trop grande, de maîtriser tous les tressaillements qui l'attaquaient chaque fois qu'elle entendait un nouveau « Hé, mademoiselle » siffler à ses oreilles, peut-être que l'homme se lasserait. Peut-être que si elle s'efforçait d'être le plus inintéressante, le plus impassible possible, il traverserait la rue et se trouverait une nouvelle cible.

Avant que l'homme n'arrive sur Bélanger, nous marchions presque ensemble, elle et moi. Nous avançons au même rythme. Elle de son côté de trottoir, et moi du mien. La reconnaissance mutuelle de notre trajectoire nous rassurait ; nous n'étions plus des femmes seules marchant trop tard le soir sur Bélanger, nous étions deux femmes seules marchant trop tard le soir sur Bélanger, et cela changeait tout. Nous ne nous connaissions pas, mais peu importe : nous nous « savions là », au cas où quelque chose arriverait. Nous nous disions, naïvement, que si un danger survenait, l'autre le remarquerait et pourrait agir en conséquence.

Je ne sais pas ce qui a dû traverser son esprit quand elle a compris que je voyais tout de la scène et que je ne faisais rien. Que je n'avais aucune intention de lui porter secours, de traverser la rue ou bien de crier pour essayer d'alarmer un passant lointain. Lorsqu'elle a réalisé que notre alliance de femmes n'existait pas réellement et qu'il lui fallait accélérer la cadence, parce que manifestement, elle ne pouvait pas compter sur moi. Elle a dû me maudire, souhaiter très fort que l'homme discerne ma présence plutôt que la sienne, prier pour qu'il s'en prenne à moi, la veule qui n'avait pas agi, parce qu'au fond, je ne méritais que ça.

Mais cette fille ne me connaissait pas. Elle ne pouvait pas savoir que jamais je n'aurais été capable de faire ne serait-ce qu'un mouvement vers elle, parce que déjà, être dehors à cette heure-là, c'était une erreur qu'il fallait réparer au plus vite, un changement de plan inattendu, le film n'était pas supposé finir aussi tard, non, déjà, rentrer après minuit, être obligée de prendre le bus de nuit, ça n'aurait pas dû se produire, c'était exactement le genre de choses imprévues qui ouvrait la porte à mes défaillances, qui me renvoyait au pire de moi-même. Elle ne se doutait pas que j'étais assiégée de l'intérieur, que ce qui était en train de lui arriver, à elle

et non pas à moi, me paralysait jusqu'à me donner envie de me laisser avaler par les égouts ou de passer la nuit dans une benne à ordure, juste pour ne plus avoir à regarder les traces de mes semelles s'accumuler derrière moi, sceller mon passage dans la neige brune, crier au monde entier que j'étais là et que je ne disais rien. Plus l'homme avançait dans sa direction, plus j'étais soulagée. Et plus j'étais soulagée, plus je m'efforçais de marcher lentement, silencieusement, pour qu'il n'y ait pas une chance, non, pas une seule chance pour que ma silhouette apparaisse dans son champ de vision. Chaque pas qu'il faisait vers elle était un pas dans la bonne direction, me semblait devenir le gage de ma sécurité, la consécration de ma survie. Je n'osais même pas me retourner, faire un mouvement de quatre-vingt-dix degrés vers la droite, car juste les sons de leurs pas et sa voix à lui qui déchirait la nuit, c'était assez. Assez pour que je baisse la tête et que je revienne à ce que je sais faire de mieux, mourir dans le décor, marier les ombres, compter des choses pour ne pas penser, pour oublier les alentours, les lignes du trottoir, le nombre de lampadaires éteints, les annonces immobilières, et c'est tellement facile après de se taire pour toujours, de croire, encore une fois, qu'on n'est pas obligé de dire quelque chose pour vivre, que la parole est une nécessité qui n'est bonne que pour les autres, que le silence pourra nous défendre jusqu'à la fin. Et puis moi, j'avais pris des précautions, comme j'en prends toujours. Je n'avais pas de talons, pas de rouge à lèvres, pas de minijupe. Mais j'avais un manteau plus long qu'elle. Et cette soirée-là, ça voulait dire que j'étais bénie.

À la limite, cette partie de l'histoire, je pourrais presque la raconter à Jeanne, Danaé, Thierry et Leila s'ils me demandaient réellement « Et toi, quoi de neuf, Blanche ? », je pourrais trafiquer la réalité et leur dire qu'il s'est seulement passé un truc bizarre pas loin de chez moi récemment, des cris prolongés en pleine nuit, à côté de mon appartement, mais que ce n'était probablement rien, quelqu'un d'un peu trop saoul, sans aucun doute, rien qui ne s'était jamais vu dans le quartier ou qui méritait qu'on appelle la police. J'utiliserais très peu de mots, seulement les bons, ceux qui désinvestissent, rasent et amoindrissent, je leur dirais que ça m'avait un peu ébranlée sur le coup, que je ne m'étais pas sentie très bien après ça, pas particulièrement en sécurité non plus, mais que je n'avais rien vu, rien entendu, alors ça ne méritait pas vraiment qu'on s'y attarde, ni même qu'on invente des scénarios d'horreur avec ça. Ils comprendraient mon malaise et passeraient rapidement à autre chose, leurs

accomplissements, leurs projets, leurs découvertes, ils se diraient qu'il valait mieux ne pas insister, ne pas investiguer plus loin, que ce n'était pas la bonne chose à faire avec moi, surtout pas durant ce séjour de villégiature entre amis, séjour où il fallait se détendre, se donner le temps de prendre le temps, enfin, et surtout, oublier le stress du quotidien et les choses négatives qui pouvaient en découler. Ils auraient souhaité que j'aie moi aussi une grande nouvelle à partager, un nouveau bonheur à révéler, mais s'il ne se passait réellement rien de nouveau, si le mieux que je pouvais faire, c'était cette scène de cris en pleine nuit, alors ils comprendraient et ne s'acharneraient pas. Ils se lanceraient des regards pleins de sous-entendus, de ceux qui les rappellent à l'ordre mutuellement, parce que Blanche, faut pas l'oublier, elle n'est pas tout à fait comme nous, elle est différente, Blanche, même si elle va mieux qu'il y a quelques années, il faut la ménager un peu, Blanche, mine de rien, elle a encore le trauma facile, cette histoire de piscine, ça recommence tout le temps...

Et ils seraient des amis respectueux, me laisseraient sagement à mes problèmes, à ces histoires que je m'approprie même si elles arrivent à d'autres, ces histoires que j'observe à travers des filtres transparents, des vitrines d'aquarium, des fenêtres sur cour pour mieux les rejouer dans ma tête, pour me donner l'impression que tout n'est pas vain et que moi aussi, je pourrais noter des choses dans un calendrier, un agenda ou un journal intime si j'en avais envie, qu'il y a encore des soirs où je peux me coucher heureuse et en paix, me dire que quelque chose s'est passé, que certains instants infimes et ridicules se figent d'eux-mêmes comme des événements dans ma vie même si je n'y suis pour rien, même si je n'agis pas vraiment pour que cela arrive et que j'ai constamment l'impression pénible de me trouver dans la mauvaise position, d'être assise alors que je devrais être debout, sous terre alors que je devrais être en hauteur, surplombante, oui, tellement haut perchée que je pourrais faire dévier tous les cerfs-volants, tous les oiseaux, tous les avions, tellement que je ne serais plus qu'un grand mouvement incontrôlable, une force de la nature vers laquelle tout se précipiterait.

Si j'osais m'avancer, ne serait-ce qu'un peu, mes amis chercheraient à être parfaits. Comme toujours, ils auraient de l'égard pour ma lenteur, ma discrétion et mes limites, ils se chargeraient de trouver de nouveaux sujets de conversation si je venais à perdre haleine, si je sentais que j'étais allée trop loin. Mais je les aime trop pour qu'ils sachent. Parce que si je leur

racontais toute l'histoire, si je leur donnais réellement des nouvelles de ma vie, si je leur avouais tout ce qui m'est passé par la tête au moment où j'ai décidé de la baisser cette nuit-là, de faire abstraction de ce qui se passait à quelques mètres de moi, ils me verraient autrement. La douceur dans leurs yeux disparaîtrait, cette douceur qui me nimbe et me protège, et alors ils passeraient peut-être dans l'autre camp, redeviendraient comme tous ces autres, ceux qui ne comprennent pas qui je suis, qui me diagnostiquent, qui ne savent pas par quel bout me prendre, et je ne peux pas me permettre de courir ce risque-là, car il a déjà fallu tellement de temps pour leur paver la voie, leur faire confiance, laisser leurs mains chaudes serrer les miennes, se poser sur mes épaules, des fois.

Je ne peux pas leur dire que si tout était à refaire, rien ne se passerait différemment. Que si je me retrouvais de nouveau sur cette rue, dans cette position et que le même dilemme se présentait à moi, je n'apprendrais pas de mes erreurs. Je me regarderais agir exactement de la même façon, ou plutôt ne pas agir, et je refermerais la porte d'entrée aussi bruyamment que la première fois. Mon cœur battrait trop fort, trop longtemps, ça m'inquiéterait quelques minutes, je craindrais la crise d'angoisse, mais il se calmerait, comme tous les cœurs finissent par se calmer, et alors je pourrais me démaquiller, vérifier que le code de l'alarme est activé, me brosser les dents, me passer la soie dentaire, préparer mes vêtements pour le lendemain, vérifier que l'alarme est bien enclenchée, puis je me coucherais, véritablement exténuée cette fois, contrairement à tous ces autres soirs où je m'oblige à fermer les yeux, où je m'endors à contrecœur, avec comme seule fatigue celle de sentir que je n'ai rien de mieux à faire de ma peau que de la laisser reposer contre ces draps que je connais jusque dans leurs plus infimes détails. Mais le pire, ce n'est pas ça. Le pire, c'est les pensées qui reviendraient. Car même si elles ne restaient qu'une seconde et que j'essayais de les chasser, même si elles ne s'immisçaient dans ma tête que pendant un très court laps de temps, même si je faisais tout pour les contrôler, je sais qu'elles reviendraient. Et quelque chose les accueillerait sans aucun artifice.

Je ne peux pas leur dire que, pendant un bref instant, j'ai pensé que cette fille était belle, beaucoup trop belle pour moi, pour le quartier ou pour cette heure de la nuit avec ses jambes de mannequin et ses longs cheveux qui sortaient de son capuchon de fourrure, que

c'était légitime que l'homme s'en prenne à elle et pas à moi, que c'était un choix instinctif, logique, assumé, le choix que j'aurais fait moi aussi si j'avais été lui, car comment aurais-je pu le blâmer, nous voulons tous ce qu'il y a de meilleur sur le marché, nous cherchons tous à briller toujours plus près du Soleil, alors ce n'était pas étonnant qu'il la repère tout de suite, qu'il n'hésite même pas entre sa silhouette et la mienne. J'ai aussi pensé malgré moi qu'elle devait être habituée, qu'elle en avait sûrement vu d'autres, que les filles dans son genre apprenaient dès leur plus jeune âge à réagir aux attaques sordides, c'est vrai, que ça devait faire partie de leur éducation, que leurs mères, sûrement très belles aussi, leur dévoilaient leurs secrets, leur expliquaient qu'il y aurait toujours des hommes pour les piller, leur voler tout ce qu'elles avaient, juste pour avoir un peu moins froid la nuit, et qu'il faudrait leur répliquer, leur rendre la monnaie de leur pièce en temps et lieu, bref, que ces filles étaient préparées, qu'elles savaient quoi faire en pareil cas et qu'elles n'avaient jamais senti, elles, ces volutes tressaillir dans leur ventre et leur donner envie de tout expulser, qu'elles n'avaient jamais eu de la difficulté à dire les mots qu'il faut dire. J'ai décrété cette nuit-là que ses malheurs étaient moindres comparés aux miens. Qu'elle avait dû en vivre elle aussi, quelquefois, expérimenter des choses un peu plus difficiles que d'autres, la perte de sa virginité trop tôt, la pression de ses parents en grandissant, la mort de son chien de race, peut-être, mais rien qui pouvait se comparer au sentiment que j'éprouvais chaque matin en me réveillant, rien qui aurait pu l'avoir abîmée réellement. Parce qu'elle, elle était belle. Elle, elle était libre. Elle, elle aurait toujours le choix. Toutes les portes lui étaient déjà ouvertes. À elle, comme à toutes les autres. Celles qui avaient eu des seins trop tôt, qui mettaient des bikinis alors que c'était interdit, qui s'essorient les cheveux trop longtemps à la piscine. Elle connaissait sûrement le crawl, le dos crawlé, la brasse et même le papillon elle aussi. Donc qu'importe si elle l'avait moins facile, ne serait-ce qu'une nuit, qu'importe si elle avait un peu plus peur ce soir, alors que moi, ça faisait des années que j'apprivoisais le fond de mes propres cachots. Je l'ai regardée se mettre à marcher plus vite, courir presque, lorsque le flux de paroles de l'homme s'est accéléré et j'ai pensé, si rapidement, en fermant la porte : « Vas-y, utilise-les, tes grandes jambes, elles sont faites pour ça... »

Alors après, que tous ils me regardent dans les yeux et qu'ils me disent sérieusement que « ces choses-là » finissent par se placer, qu'il n'y a pas de problèmes, mais que des

solutions, que tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort, que le monde nous appartient du moment qu'on est capable de s'accepter complètement, tels que l'on est, qu'il n'y a pas de recette au bonheur, mais qu'il ne faut rien regretter, jamais, pas même nos défaites les plus cuisantes parce que la vie, mine de rien, est un cadeau à mériter, un voyage qu'il faut entreprendre, peu importe le prix, oui, qu'ils continuent à me vendre du rêve, des salades, des conneries, c'est du pareil au même, qu'ils me demandent si j'ai fait pipi au lit longtemps, si je préfère la vanille au chocolat, qu'ils me posent toutes les questions qu'ils veulent et en inventent eux-mêmes les réponses, parce que moi, je sais qu'il ne faut qu'une seule seconde pour prendre une mauvaise décision et seulement une autre encore, toute petite, pour la refaire sans la moindre hésitation.

CHAMBRE 237
FORFAIT « ÉVEIL DES SENS »

Il est arrivé quelque chose. Je sais qu'il est arrivé quelque chose. C'est pire que tout à l'heure. Ma vue... Elle... s'est...

Je crois que j'ai réussi à sortir de la salle de bains. Il n'y a plus aucun bruit dans la chambre. L'hôtel au grand complet semble vide, je n'entends plus rien. Je ne sais même pas si Wendy est encore là. Je l'appelle mais elle ne répond pas. Il faut que quelqu'un m'aide. Je ne comprends pas pourquoi tout est désormais incolore. Pourquoi tout est en train de s'effacer autour de moi.

Wendy ! Wendy ! Où es-tu, mon amour ? Où es-tu encore partie pour te cacher de moi ? Explique-moi ce qui s'est passé ! Est-ce que tu as senti les murs trembler, comme à la maison ? Est-ce qu'il y a eu un nouvel « incident » ? Ce n'est pas ma faute. Ces choses-là arrivent sans prévenir, tu le sais mieux que moi. Tu aurais pu prévoir tout ça. Empêcher les malheurs. C'est toi-même qui dis tout le temps que tu vois des choses que je ne suis pas capable de percevoir, qu'il est « trop tard », qu'il fait « trop noir ». Wendy, réponds-moi ! Quel genre de voyante es-tu ? J'ai besoin qu'on me prenne les mains, qu'on me soutienne les bras, les jambes, le dos, je vacille, je perds l'équilibre, je titube à chaque nouveau pas, ne comprends-tu pas, je vais basculer, je vais tomber si tu ne me retiens pas !

C'est plus grave que je pensais, Wendy. Ce n'est pas un trouble de la vision. Ce n'est pas un début de myopie. Ce n'est pas un cas de rétine décollée. Le masque d'encre a coulé partout. C'est comme si quelqu'un était venu me jeter de l'alcool au visage, perforer mes globes oculaires, sceller mes paupières avec de la colle chaude. C'est comme si quelqu'un avait déposé un grand voile impénétrable sur mon visage.

Je ne vois plus, Wendy.

Je ne vois plus rien.

CARTE DE COMMENTAIRES

Ce n'est pas à vous qu'il revient de laisser les commentaires cette fois-ci. Nous ne vous demanderons pas de nous aider à améliorer notre service, vos avis ne nous seront pas précieux et nous ne nous répandrons pas en remerciements.

Vous n'aurez pas le droit de parler en terme d'excellent, de très bon, de bon, de moyen, d'insuffisant ou de décevant en ce qui concerne notre établissement. Vous ne statuerez pas sur son ambiance, sa décoration, sa propreté générale, son confort ou sa maintenance.

Ce n'est pas que votre bien-être n'est plus une priorité ou que votre satisfaction ne nous tient plus à cœur, mais nous ne tiendrons pas d'enquête. Vous, de votre côté, ne laisserez plus entendre un seul son.

Vous qui vous êtes déjà tant exprimé.

Vous qui croyez avoir tout dit, une fois pour toutes.

Vous qui pensez tout connaître du mot « privilège ».

Vous n'avez rien donné que nous ne possédions déjà. Vous n'avez pas eu la force de déposer vos valises à vos pieds.

Nous vous avons averti pourtant. Nous vous avons dit que nous étions au courant. Que vous n'auriez rien à faire, rien à prouver, rien à cacher. Mais vous n'avez pas écouté. Encore une fois, vous avez préféré contourner les règles du jeu, faire à votre tête, mener vos luttes à moitié. C'est très bien. Très bien ainsi. Mais nous parlerons maintenant. Nous hausserons le ton. Nous mettrons les points finaux à votre place.

Vous saviez que nous étions prêts à vous recevoir. Vous saviez que nous connaissions vos histoires, vos reculs et vos rengaines. Il y avait des espaces à votre entière disposition. Vous aviez choisi vos refuges en arrivant :

Le Centre de Santé

La Salle de Musculation

La Salle de Jeux

Le Lobby Lounge

Le Parking Souterrain

Et La Piscine Intérieure Chauffée.

Mais vous avez fait comme vous faites toujours, n'est-ce pas ? Vous avez esquivé les coups et les questions. Avez fait semblant d'aller à votre propre rencontre. Vous êtes donné l'impression d'user vos cordes vocales jusqu'à les faire fendre.

Regardez comme vos prunelles sont délavées maintenant. Remarquez comme le Soleil se couche de plus en plus tôt depuis que vous êtes parmi nous.

Vous ne nous avez pas laissé le choix. Le transfert était urgent, voire impératif. Tous. Seuls. Ensemble.

Chers invités, le vrai travail commence à peine.

Vous êtes à présent avec nous, dans l'Observatoire.

Brillant de mille feux, entre les heureux et les damnés.

Et nous sommes ravis de vous apprendre que votre séjour parmi nous est loin d'être terminé.

LA DIRECTION

**PARADOXES DU *VOIR* ET DE L'AVEUGLEMENT DANS
CEUX D'À CÔTÉ DE LAURENT MAUVIGNIER**

INTRODUCTION

« COMMENT FERMER LES YEUX POUR VOIR ? »

*Il savait, terrible certitude, que la nuit
cherchait une issue pour entrer en lui.
Contre ses lèvres, dans sa bouche, elle
s'efforçait à une union monstrueuse.
Sous les paupières, elle créait un regard
nécessaire. Et en même temps elle
détruisait furieusement ce visage qu'elle
embrassait.*

Maurice Blanchot, *Thomas l'Obscur*.

Les yeux dans les yeux. Voir de ses yeux vus. Ne pas avoir froid aux yeux. Loin des yeux, loin du cœur. Tenir quelqu'un à l'œil. Regarder dans le blanc des yeux. Obéir au doigt et à l'œil. Jeter de la poudre aux yeux. Craindre le mauvais œil. Les yeux revolver. Œil pour œil, dent pour dent. Ne dormir que d'un œil. Ne pas en croire ses yeux. Faire de l'œil. N'avoir plus que ses yeux pour pleurer. Les yeux de la tête. Mon œil !... Tant d'images et d'expressions qui habitent nos discours et qui mettent l'accent sur la puissance sensorielle de l'œil, la vue étant plus souvent qu'autrement illustrée comme le plus souverain des cinq sens, notre faculté suprême de connaissance et d'approche du monde. Ne sont d'ailleurs pas rares les représentations esthétiques et symboliques qui cherchent à déplacer nos yeux, à les sortir de nos orbites, à les re-disposer sur notre corps pour créer un « autre regard » : au milieu du front, tel un « troisième œil » dont la clairvoyance atteint la perfection, dans le dos, pour accéder à tous les secrets qui nous sont cachés, ou même à l'intérieur du sexe féminin, sous forme d'appendice sexuel, comme l'imagine Georges Bataille dans *Histoire de l'œil*. L'idée d'avoir des « yeux tout le tour de la tête » et d'accéder ainsi à un *voir* total, sans faille ou obstruction possible, semble certes attirante. Qui n'a jamais souhaité aiguïser son regard, défier sa propre vision, voir plus haut, plus loin, plus profondément, de façon oblique, dans les angles morts, à travers les gens ou même dans le noir, au-delà du point aveugle, ce *punctum cæcum* qui s'immisce entre nous et le monde ?

Or, de la perception à la cécité, du visible à l'invisible, de la contemplation à l'aveuglement, il n'y a parfois qu'un pas. Qu'on pense au personnage d'Ulysse de James

Joyce qui affirme que « nous devons fermer les yeux pour voir¹ » ou encore aux aveugles de Charles Baudelaire qui « traversent le noir illimité² », le *voir*, fragile et troublé, préfigure souvent sa diminution, sa propre perte. Dans le cas du roman *Ceux d'à côté* de Laurent Mauvignier sur lequel portera cet essai, les questions du *voir* et du non-voir se révèlent déterminantes et investissent l'entièreté du récit, engendrant par le fait même un paradoxe au sein de la narration. Catherine et l'Homme, les deux personnages principaux de l'œuvre de Mauvignier, évoluent au cœur de ces contradictions : témoins-voyeurs, coupables de crimes qu'ils se montrent incapables de voir – l'Homme a violé mais ne sait pas s'il a tué, alors que Catherine, la voisine de la victime, n'a « rien vu, rien entendu » de cette agression –, ils se découvrent à la fois aveugles et voyants, « illuminés » par autrui et pourtant invisibles aux yeux de la foule. Ces personnages qui voient « si bien le noir de la cage quand [elle] s'ouvre devant [eux]³ » se disent prêts à « s'inventer des yeux pour se voir » (C, 134), mais ils sont aussi conscients qu'ils disparaissent et que le monde ne les touche pas. Ces paradoxes qui traversent le récit de Mauvignier soulèvent ainsi de nombreuses interrogations. Que voyons-nous des gestes que nous posons ? À quel degré le *voir* et l'aveuglement sont-ils intimement liés ? Y a-t-il une distinction entre voir et regarder ? Comment la perte de vue peut-elle, l'espace d'un instant, basculer vers le geste criminel ? Et surtout, de quelle façon cela se traduit-il en littérature : « Où ? Quand ? Comment ? Par qui ? Ça y est. Soudain on voit... On ne peut s'empêcher de voir... C'est bien là la folie. On voit malgré soi, ce qui pourtant aveugle. Ce qui justement est perdu de vue⁴. »

Dans son ouvrage *Ayaï ! Le cri de la littérature*, Hélène Cixous écrit : « La cruauté, le sale propre de l'homme, a besoin d'une chambre, d'une scène meublée. Elle veut *avoir lieu*⁵. »

¹ James Joyce, *Ulysse*, cité par Georges Didi-Huberman dans *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1992, p. 9.

² Charles Baudelaire, « Les aveugles », dans *Œuvres complètes*, t. 1, Claude Pichois (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 92.

³ Laurent Mauvignier, *Ceux d'à côté*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002, p. 92. Désormais abrégé en C, suivi du numéro de la page.

⁴ Catherine Mavrikakis, dans Marguerite Duras, *Sublime, forcément sublime Christine V.*, précédé de *Duras aruspice* de Catherine Mavrikakis, Montréal, Hélotrope, 2006, p. 12-13.

⁵ Hélène Cixous, *Ayaï ! Le cri de la littérature*, Accompagné d'Adel Abdessemed, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2013, p. 42. C'est Hélène Cixous qui souligne.

Au fil de cet essai, on analysera ainsi ce qui constitue le décor de cette fameuse « scène meublée » de la cruauté – tantôt scène de théâtre, tantôt scène de crime – et on se demandera quelle place y occupe le regard, ou au contraire, quelle est l'étendue du déni de ce même regard. L'idée du crime, toutefois, ne sera pas réfléchie selon des notions de théâtralité artaudienne et ne se limitera pas non plus à un discours politico-judiciaire, mais sera plutôt prise dans son acception assez large, soit celle de « manquement moral grave », de « faute humaine considérable », de « geste à la violence hors du commun ». Et le *voir*, dans tout cela ? L'italique parle d'elle-même : il ne s'agira pas d'étudier le verbe « voir » dans ce qu'il peut susciter d'évident ou de littéral, mais plutôt de mettre en lumière le *voir* grâce à la pensée de plusieurs auteurs français du XX^e siècle. En effet, le *voir* ne sera pas considéré ici à partir d'un angle scientifique, soit le fait d'observer l'image des objets par l'organe des yeux : il sera interprété de façon plus hypothétique (et philosophique) comme le signe de la perception la plus globale et complète qui soit, la forme suprême de la vue et de la vision intérieure. Si cet essai cherchera à être le lieu d'un dialogue entre les travaux de nombreux intellectuels sur la question du *voir* et de l'aveuglement, les réflexions critiques de certains penseurs, telles celles d'Hélène Cixous, de J.-B. Pontalis, de Georges Didi-Huberman et de Maurice Merleau-Ponty, sauront plus particulièrement orienter notre recherche et lever le voile sur les paradoxes qui prennent forme dans *Ceux d'à côté*, ce roman où partout, à chaque page, on comprend que « voir, c'est sentir que quelque chose inéluctablement nous échappe⁶ », que « voir, c'est perdre⁷ ».

I. VOIR LE GESTE CRIMINEL : DE QUELQUES REPÈRES MYTHOLOGIQUES

1.1. S'ARRACHER À LA VUE. ŒDIPE ET L'INSOUTENABLE DU REGARD

Toutefois, avant d'entrer en profondeur dans l'analyse du roman de Mauvignier, il importe d'étudier de quelle façon certains des mythes grecs les plus connus investissent cette œuvre. Le premier de ces mythes, inséparable des thèmes du crime et de l'aveuglement, est celui d'Œdipe. Lorsqu'il est question de faute irréparable, de cécité et de fatalité, il est difficile

⁶ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, op. cit., p. 14.

⁷ *Ibid.*

de ne pas remonter à cette source textuelle originale en reconsidérant le tragique destin d'Œdipe, fils de la famille des Labdacides, qui s'est crevé les yeux après avoir découvert qu'il était coupable de parricide et d'inceste. « Ils ne verront plus ni mes malheurs, ni mes crimes ; désormais enveloppés de ténèbres, ils ne verront pas ceux qu'ils n'auraient pas dû voir, ils ne connaîtront pas ceux qu'il m'était doux de connaître⁸ », s'écrie Œdipe pour justifier sa mutilation. En s'arrachant volontairement à la vue, Œdipe se châtie, passe instantanément de la lumière à la noirceur, du jour à la nuit éternelle. Ses mains, qui ont commis l'impensable, sont aussi celles qui le poussent à se supprimer du monde visible, car la vérité de son crime se découvre insoutenable, impossible à supporter.

D'ores et déjà, il est possible d'établir certains rapprochements entre Œdipe et l'Homme du roman de Mauvignier, car lui aussi est l'auteur d'un crime trop grand pour sa propre personne, trop lourd à porter ou à assumer. Aveuglé par son acte innommable autant dans l'avant que dans l'après-coup (il est atterré à l'idée de ne pas savoir s'il a réellement tué Claire ou non), l'Homme est dépassé par cet événement et sait qu'il n'y a pas de possible retour en arrière. Au cours du récit, il témoigne de sa faute en parlant de « la douleur d'avoir les mêmes paupières, avec le poids de son image à elle, sa terreur sous mes yeux » (C, 28), comme Œdipe, de son côté, explique au chœur de Thèbes dans des mots presque identiques : « Eh ! à quoi me servait la lumière, quand je n'avais plus à voir que des objets de douleur⁹ ? »

En se plongeant à jamais dans le noir, Œdipe sombre en lui-même et choisit d'emporter son crime, d'être le seul à confronter ces maux dans l'espoir qu'ils glissent avec lui dans les ténèbres. Or le coup fatal qu'Œdipe porte à sa vue se révèle aussi une façon de se protéger des autres, d'éviter de subir le regard des citoyens sur cette faute irrémissible. Plus que tout, Œdipe cherche à fuir la cité, à provoquer son propre exil, à être « [chassé] au plus tôt de cette

⁸ Sophocle, *Œdipe Roi*, expliqué littéralement et annoté par M. Sommer et traduit en français par M. Bellaguet, Paris, Librairie Hachette et cie, 1882, p. 152, texte mis en ligne sur le site « Gallica bibliothèque numérique » : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62605640>> ; consulté le 21 août 2014. Je cite ici cette traduction juxtalinéaire ancienne parce qu'elle offre des occurrences qui concordent avec mon propos.

⁹ *Ibid.*, p. 158.

terre, loin des regards et de la société des hommes¹⁰ ». D'une manière très différente et évidemment beaucoup moins impitoyable, l'Homme de *Ceux d'à côté* soutient lui aussi que partir est une nécessité, qu'il lui faut se retrancher à tout ce qui lui rappelle de près ou de loin ce moment fatidique où son corps lui a échappé : « Parce que quand même, c'est moi qui ai toujours choisi de partir. Moi, qui ai dit, allez, je les laisse à leur histoire, et à la mienne je laisse le souvenir de ces voix qui me diront longtemps le mal que j'ai fait. [...] Je pars pour rien parce que je pars pour moi » (C, 66).

Outre ces parallèles, il est également intéressant de faire dialoguer l'œuvre de Sophocle avec celle de Mauvignier en ce qui concerne le *voir*, dans ses acceptions de connaissance et d'éclaircissement de soi. Du début à la fin, l'Homme de *Ceux d'à côté* est décrit comme un corps qui avance dans la pénombre, un être qui peine à trouver la clarté et à la laisser entrer en lui, au point qu'il en vient à dépouiller Claire de la sienne – Claire ne s'appelle d'ailleurs certainement pas Claire pour rien, son prénom renvoyant à la pureté, à l'innocence, au rayonnement et, tout compte fait, au visible. Et pourtant, l'Homme a beau s'être gorgé de lumière, avoir volé la vie de Claire, il demeure dans le doute, l'effroi, l'ignorance des répercussions de ses actes : a-t-il tué ? A-t-il laissé vivre ? Est-il un assassin ? Un simple homme ? Cette ignorance, dans son cas, ne peut se traduire que par un gouffre abyssal, l'incapacité de se voir tel qu'il est, puisqu'il n'y a plus de certitudes dans son discours, seulement une série de possibles inquiétants : « Mes vêtements aussi je les change peu, parce que mon idiotie à moi, c'est d'avoir tué. Parce que je crois que je l'ai tuée » (C, 24) ; « Me noyer là-dedans ? Je n'ai pas peur de la police. Est-ce que je sais, moi, ce que j'ai fait ? » (C, 48)

Le fils de Laïos et Jocaste aspire lui aussi à trouver en lui une lumière divine, une connaissance proche du sublime, comme l'explique Jean-Joseph Goux dans son ouvrage *Œdipe philosophe* :

¹⁰ *Ibid.*, p. 170.

Les deux tendances tyranniques que la crise initiatique devait briser, le rêve parricide et le rêve incestueux, se trouvent maintenues sourdement dans leur vivacité, leur virulence. [...] D'où une curiosité insatiable, un désir de voir, de dévoiler, de profaner les plus profonds mystères, de lever le voile, de voir la vérité toute nue, de pénétrer les secrets de la nature ou de la matière, pour en devenir maître et possesseur.¹¹

Goux suggère même que le plus grand crime d'Œdipe n'est peut-être pas d'avoir tué son père et épousé sa mère, mais bien d'avoir voulu irradier par son savoir, rayonner plus fort qu'Apollon lui-même, ce qui, évidemment, a eu pour effet de provoquer le courroux divin. Qu'Apollon, dieu de la lumière, de la pure vision et de la connaissance, punisse Œdipe en lui intimant de se mutiler n'est pas fortuit, car celui-ci, dans un élan de pouvoir conquérant, souhaite éclairer *à la place* du dieu, s'arroger sa clarté pour la projeter lui-même sur le monde. Comme le souligne Goux, « Rien n'est plus significatif que la façon dont se formule la décision d'Œdipe de rechercher le coupable de la mort de Laïos : "Moi, j'éclaircirai" (v. 132) (*egó phano*)¹². » Mais en voulant surpasser (et défier) Apollon, en lui empruntant sa source divine afin de devenir à tout prix celui qui illumine, Œdipe demeure fatalement ignorant du destin que lui a prédit l'oracle. Se déplaçant dans l'ombre de la vérité et de la connaissance, il est celui qui commet un crime sans savoir qu'il le commet, celui qui est aveugle avant même de se crever les yeux.

Lorsque Jean-Joseph Goux en vient donc à interroger la culpabilité d'Œdipe, qu'il se demande « [q]uelle est la part de la décision et quelle est la part du destin aveugle dans la vie humaine ? Quand un homme agit, est-il vraiment l'agent de ces actes ? » et s'il n'y a pas « une dimension obscure, irréductible, qui le dépasse ? »¹³, on réalise que ces questions peuvent aussi s'appliquer au protagoniste de *Ceux d'à côté*, même si la lucidité avec laquelle l'Homme commet son agression est beaucoup plus grande que celle d'Œdipe, qui agit dans l'occultation de ses propres infamies.

¹¹ Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*, Paris, Éditions Aubier, coll. « La psychanalyse prise au mot », 1990, p. 91.

¹² *Ibid.*, p. 142.

¹³ *Ibid.*, p. 107.

1.2. TIRÉSIAS, L'AVEUGLE VOYANT. ILLUMINATION, APPARITION ET « VENUE À VOIR »

Dans le même ordre d'idées, le psychanalyste J.-B. Pontalis soulève lui aussi la force du lien qui unit le *voir* à l'aveuglement dans les mythes grecs, lorsqu'il remarque : « La vision comme perte de vue, n'est-ce pas aussi ce qu'illustrent les mythes grecs – nos mythes – celui de l'aveugle voyant, voyant ce que la vue cache dans l'évidence sensible, ou du cyclope doté non d'un œil en moins mais d'un œil en trop¹⁴ ? » Le crime d'Œdipe, fatal et impardonnable, est en effet visible aux yeux d'un personnage aux dons uniques, Tirésias, l'aveugle voyant. À l'instar du dieu Apollon, Tirésias possède la clairvoyance absolue, dû à un pouvoir mantique qui lui permet d'accéder à une connaissance totale du monde sensible. Toutefois, lorsque celui-ci énonce à Œdipe sa terrible prophétie, le héros thébain refuse de croire la vérité toute-puissante de sa parole et renie sa voyance et ses talents divinatoires, se montrant encore une fois aveugle avant l'heure.

Tirésias incarne ainsi la sagesse transcendante, le savoir céleste, mais aussi une qualité d'intuition et de vision profonde à laquelle les simples mortels voyants n'ont pas accès et qui permet de se rendre au-delà du réel. La représentation de l'aveugle voyant a par ailleurs été reprise dans de nombreux textes littéraires, notamment plus près de nous, *L'Intruse* de Maurice Maeterlinck. Au sujet de cette pièce, Paul Gorceix écrit que Maeterlinck souhaitait dépeindre, à travers son personnage d'aïeul aveugle, « L'être normal, primitif, originel, en communion immédiate avec l'inconnu, en contact direct avec les ténèbres fécondes et tout l'inexprimable que tout homme doit avoir en soi¹⁵ », description qui pourrait tout aussi bien servir pour le vieillard aveugle de Thèbes.

Mais ce mythique aveugle voyant, dont la pureté du regard intérieur outrepassa le monde des apparences, serait peut-être aussi celui qui *voit* à chaque instant pour la première fois, celui qui discerne, dans l'immédiateté de la voyance, la transparence du « vrai ». En ce sens, chaque plongée de l'aveugle voyant au cœur de sa pensée, chaque nouvelle vision se

¹⁴ J.-B. Pontalis, « Perdre de vue », dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1988, p. 276.

¹⁵ Paul Gorceix, *Dramaturgie de la mort chez Maurice Maeterlinck : essai*, suivi de Maurice Maeterlinck, *Les Aveugles. La mort des Tintagiles*, Paris, Eurédit, coll. « Théâtre du monde entier », n° 9, 2006, p. 53.

vivrait comme un éblouissement, une apparition. « Ça n'arrêterait pas de venir, d'apparitionner. [Ce serait] une venue à Voir¹⁶ ».

Il survient une indéniable « venue à Voir » dans *Ceux d'à côté*, au moment où l'Homme aperçoit la silhouette de Claire pour la première fois et décrit la rencontre en ces termes : « C'est qu'il ne se passe rien, alors soudain ça a été si neuf, cette impression pour la première fois de voir, avec ma présence à moi dans le même espace que les choses à regarder » (C, 26). Claire surgit ainsi dans le champ de vision de l'Homme comme une Apparition, lui permettant de se dégager de la pénombre, de sortir de l'absence, bref, de prendre conscience, pour reprendre les propos de Merleau-Ponty dans *L'Œil et l'esprit*, que « son corps est à la fois voyant et visible » et qu'il peut désormais « ouvrir sur le monde », se voir « voyant, se toucher touchant »¹⁷. Or, dans le cas de l'Homme, le fait de voir pour la première fois se vit aussi comme un aveuglement en soi, car c'est justement cette apparition, ce trop-plein de lumière irradiant de Claire qui l'éblouit et provoque le passage à l'acte. À l'aune de cette hypothèse, il s'avère dès lors possible de supposer que l'Homme tient à la fois d'Œdipe et de Tirésias : il est illuminé et fautif, émerveillé et impardonnable, voyant et étranger à lui-même.

Mais justement, si l'Homme tergiverse, s'il oscille entre une clarté usurpée (comme Ulysse) et un obscurcissement total de sa personne, c'est que l'apparition, la « venue à Voir », dans son cas, n'est jamais éloignée de la fascination. Dans son essai intitulé *Phalènes*, Georges Didi-Huberman soulève avec pertinence que

L'apparition a fait, le temps d'un éclair, son empreinte : elle va donc durer de quelque façon. Non comme *apparition*, bien sûr (rien ne disparaît plus vite qu'une apparition). Mais comme fascination, cette manière qu'a l'image de nous maintenir longtemps, voire indéfiniment sous son pouvoir de hantise. [...] C'est regarder « l'impossibilité qui se fait voir »¹⁸.

¹⁶ Hélène Cixous, « Savoir », dans *Voiles*, avec Jacques Derrida, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1998, p. 16.

¹⁷ Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985 [1964], p. 18.

¹⁸ Georges Didi-Huberman, *Phalènes. Essais sur l'Apparition*, 2, Paris, Les Éditions de Minuit, 2013, p. 253. C'est Didi-Huberman qui souligne.

L'image de Claire à la piscine apparaît et disparaît sous les yeux de l'Homme, elle se révèle de façon soudaine, dans le « tout à coup » de la présence, puis elle s'éloigne, s'enfonce, replonge sous l'eau. Elle laisse son sillage, sa trace en mouvement à regarder, mais demeure flottante, insaisissable, et c'est cette image survivante, « revenante », qui fascine l'Homme, qui attise son désir au plus haut point et qui lui rappelle douloureusement que son corps à lui se trouve dans la solitude de cette image, dans la distance de cette apparition :

C'était terrible [...] là où elle disparaissait, non, rien, je ne pourrais pas dire ce que ça faisait. C'était le temps qu'elle laissait à mes yeux pour qu'ils se reposent d'elle, le temps qu'elle s'enfonce sous l'eau qui glissait sur elle et la recouvrait et puis elle ressurgissait deux ou trois mètres plus loin [...]. Elle disparaissait et moi je cherchais de la force en écoutant les bruits des enfants. Je voulais les cris et les rires parce que j'avais froid, que j'avais peur ; elle revenait vers moi. (C, 25-26)

De regard en regard, l'apparition se fait donc fascination, puis ressassement, obsession, en raison de cette distance qui ne cesse de croître. L'Homme souhaite figer l'image de Claire, l'arrêter, la garder dans ses yeux comme on épingle un papillon sur un mur. Mais en agressant Claire, l'Homme « produit la Mort en voulant conserver la vie¹⁹ », il ne réussit pas seulement à figer cette apparition, à la neutraliser avec la force de son corps : il la dépouille de l'essentiel, de « ses mouvements, ses battements, ses parcours imprévisibles, et même [de] l'air qui donnait un milieu à tout cela²⁰ ».

1.3. MÉDUSE OU LA MORT DANS LES YEUX

S'il y a bien un dernier personnage mythologique auquel l'Homme renvoie de façon allusive, c'est bien celui qui porte l'annonce de la mort dans ses prunelles, qui transforme tout signe de fascination en destinée mortifère, la terrible Méduse (appelée aussi Gorgô) qui, selon les dires de Pontalis, scelle en son sein le paradoxe même du *voir* et de l'aveuglement :

¹⁹ Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers du cinéma », 1980, p. 144.

²⁰ Georges Didi-Huberman, *Phalènes*, op. cit., p. 345.

La vue, nous pouvons la perdre même quand nous en disposons. Nous la perdons quand nous sommes fascinés, « médusés », quand la mort, et non plus la vie, est dans les yeux. Et peut-être la perdons-nous aussi quand nous croyons n'être qu'à son service, c'est-à-dire quand nous observons²¹.

Il est d'ailleurs pertinent d'observer que l'image de « la mort dans les yeux » est récurrente dans l'œuvre de Laurent Mauvignier, car elle surgit au détour d'une phrase dans *Le Lien*, alors que L avoue à son ancienne flamme E : « C'est quelque chose que je sais : cette mort qui m'attend m'est advenue depuis déjà longtemps. Depuis le début peut-être, depuis ton visage. Puisqu'elle était dans ton regard, et que c'était elle que j'étais venu chercher et prendre, en toi²² », tout comme on la retrouve aussi dans le récit *Ce que j'appelle oubli*, lorsque la narration évoque que le personnage du clochard « [n'a] pas eu un geste à part ce réflexe vieux comme la mort de vouloir s'en protéger, les mains devant le visage comme pour refuser de voir et de comprendre ce qui allait arriver plus que pour parer les chocs [...] »²³.

Chez Mauvignier, les yeux ont ainsi cette capacité de transporter et de *donner* la mort : ils la contiennent et lui permettent de circuler d'un personnage à l'autre, d'être échangée par l'intermédiaire d'un regard, transmise comme une maladie fatale et incurable. C'est là qu'elle s'éveille, qu'elle se love, qu'elle se cache, en attendant de pouvoir pétrifier toute forme de vie osant croiser son chemin. D'une certaine façon, ces yeux « messagers de la mort » provoquent eux-mêmes l'événement terrible, ils se dévoilent monstrueux, impitoyables, sans merci pour ces hommes qui les fixent directement, qui les abordent en face à face et qui prennent, par le fait même, le risque d'embrasser le vide, de perdre la vue (et la vie) en se transformant en statues de pierre. Jean-Pierre Vernant, helléniste de renom, semble d'ailleurs aborder le sujet de la fascination mythique sous le même angle que J.-B. Pontalis, lorsqu'il observe que

Dans la face de Gorgô s'opère comme un effet de dédoublement. Par le jeu de la fascination, le voyeur est arraché à lui-même, dépossédé de son propre regard, investi et comme envahi par celui de la figure qui lui fait

²¹ J.-B. Pontalis, « Perdre de vue », dans *Perdre de vue, op. cit.*, p. 276.

²² Laurent Mauvignier, *Le Lien*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, p. 15.

²³ Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oubli*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011, p. 41.

face et qui, par la terreur que ses traits et son œil mobilisent, s'empare de lui et le possède²⁴.

Or, dans *Ceux d'à côté*, Claire ne remarque pas les regards insistants de l'Homme qui la suivent tels le présage de son propre trépas, car la fascination est unilatérale et se vit, jusqu'au moment de l'agression, à son insu : « elle n'a pas vu les yeux accrochés à son dos, pas vu qu'elle guidait dans ses pas les pas d'un autre, sa mort déjà [...] » (C, 50). Claire, dans les faits, survit à son viol, mais à travers le récit de Catherine, on comprend qu'elle ne peut se remettre de cet événement, car cette mort annoncée, qui s'est forcée en elle, contre elle, sur elle, a envahi son quotidien, ses pensées, sa vie telle qu'elle la connaissait, la laissant désormais sans mots devant son avenir : « [...] elle voit sa vie en entier avec l'impression de la voir sous elle comme un corps qui serait tombé, une masse effondrée et elle dit, maintenant, il ne peut m'arriver que de faire semblant d'y croire, le travail, la vie, les projets pour s'occuper » (C, 52).

Mais l'Homme, lui non plus, n'est peut-être pas à l'abri du pouvoir mortifère qu'il abrite derrière ses prunelles, puisqu'après être passé à l'acte, les miroirs deviennent des objets menaçants pour lui, comme s'ils avaient le pouvoir de révéler sa vraie nature au grand jour, de le démasquer et de le détruire ultimement, en le mettant nez à nez avec son visage horrible d'Homme-Gôrgo, ce visage « autre », étrange, qui pourrait le dévisager, le happer, l'entraîner vers une « lumière dont l'éclat aveuglant est celui de la nuit²⁵ ».

II. « JE » COMME TOUS LES AUTRES : FIGURE DE L'*ALTER EGO* COUPABLE

2.1. CELUI QUI A VU, CELUI QUI A FAIT : SYMÉTRIES, EFFETS MIROIRS ET RÉVERSIBILITÉ DES RÔLES

Le reflet de la Méduse est toutefois loin d'être le seul à être réfléchi dans les nombreux miroirs qui prolifèrent dans le roman de Mauvignier. Les ombres d'Œdipe, Tirésias et Gorgô

²⁴ Jean-Pierre Vernant, *La Mort dans les yeux. Figures de l'autre en Grèce Ancienne : Artémis, Gorgô*, Paris, Hachette Littératures, 2008, p. 80.

²⁵ *Ibid.*, p. 82.

planent au-dessus de l'œuvre, elles sont là, telles des figures évanescentes, des veilles aux histoires sempiternelles et tragiques, mais la plus forte réverbération, le miroitement le plus notoire se donne à voir dans la relation symétrique qui unit Catherine et l'Homme, les discours de ceux-ci se rejoignant à maints égards, tout comme leurs réactions ou leurs réflexes naturels se comprennent selon une structure narrative axée sur la réversibilité.

Tel que mentionné plus tôt, les deux protagonistes de *Ceux d'à côté* se démarquent comme étant des personnages complémentaires, voire des figures mutuelles d'*alter ego*. Autant le personnage de Catherine est témoin *a posteriori* du viol de sa voisine Claire à partir du récit que celle-ci lui relate, autant elle avoue être coupable de n'avoir « rien vu, rien entendu », alors que l'événement est survenu dans son immeuble. L'Homme, quant à lui, est indéniablement coupable, mais il tient aussi un rôle de *témoin-voyeur*, non seulement parce qu'il est le premier spectateur de son crime, le seul à pouvoir réellement en « témoigner », mais aussi parce qu'il dit, à plusieurs reprises, aimer « regarder les gens, inverser les rôles et les voir sans qu'ils [le] voient, personne, suivre d'en haut tout ce qui nous agite quand on est en bas » (C, 26). Mais si ces deux personnages sont en mesure de parler de leurs fautes, ils se montrent aussi momentanément aveuglés par l'envie de s'en défendre, de fuir leurs propres manquements en reportant le blâme sur autrui, tel Catherine qui reproche à Sylvain, le petit ami de Claire : « voilà ce que c'est de ne pas avoir voulu vivre avec elle » (C, 38), ou L'Homme qui dit de sa victime : « c'est elle qui m'a laissé seul avec le besoin d'elle. Et c'est pour ça que je n'ai pas pu avoir pitié » (C, 50).

Catherine et l'Homme, comme l'indique le titre du roman, sont des êtres « à côté », en marge de leurs vies et de leurs actions. Bien qu'ils soient deux individus distincts, leurs discours, leurs expressions, leurs hésitations, leurs gestes se répètent ou se répondent et ne prennent tout leur sens qu'en résonance l'un par rapport à l'autre. En synergie, ces deux personnages représentent ce « second moi », cet « autre soi-même », à la fois étranger et semblable. Ils partagent des traits, des réflexions, des sentiments similaires et se révèlent les deux versions d'un même « Je ». Leur façon analogue d'être voyeurs, de guetter la vie des gens qu'ils croisent, dans la rue, les parcs, les jardins publics, les cafés, les pousse d'ailleurs à s'épier mutuellement vers la fin du roman, à se reconnaître sans se parler, comme s'ils

savaient qu'ils étaient faits de la même étoffe. Catherine va d'ailleurs jusqu'à dire de l'Homme qu'elle « n'a pas besoin de le regarder pour le voir » (C, 142), affirmation qu'il semble intéressant de rapprocher des propos de Roland Barthes qui, dans *La Chambre claire*, se demande quelle différence il y a entre voir et regarder, et qui en vient à la conclusion que « le regard, faisant l'économie de la vision, semble retenu par quelque chose d'intérieur »²⁶. À la lumière de ce constat, on peut avancer que cette « économie », cette « retenue du regard » dont parle Barthes, n'a pas lieu d'être entre Catherine et l'Homme, car plutôt que d'être vus par la foule, ils se *voient*, eux, totalement, réellement, comme s'ils partageaient les yeux d'un même visage, cette même impression de « déjà vu ». C'est d'ailleurs Hélène Cixous qui analyse de façon brillante ce concept de « déjà vu » dans son ouvrage *Relevé de la mort*, sa définition personnelle semblant trouver écho dans l'œuvre de Mauvignier, et plus particulièrement dans la relation qui unit les deux protagonistes :

Ne pas oublier que le « déjà-vu » n'est pas le retour identique d'un même, mais une *sensation*, un affect troublant de la mémoire, un signal qui éveille une nostalgie sans fond chez le sujet traversé par des rayonnements invisibles, une sensation de spectre, d'inconnu reconnu, d'apparition, un appel venu de la mémoire perdue, inaccessible, d'une autre vie gardée passée : cette trace déceptrice et poignante d'un avoir-été, d'un avoir-vu [...] ²⁷

Cette « sensation de spectre », « d'apparition », telle qu'évoquée par Cixous, n'est pas à négliger, puisqu'elle semble rejoindre cette idée de *voyance aveugle* mentionnée plus tôt, au sens où l'apparition peut à la fois tenir de la vie comme de la mort, jaillir d'une lumière astrale comme s'expulser des ténèbres, telle une silhouette fantomatique. À travers cet effet de « déjà vu » qu'ils ressentent tous deux fortement, Catherine et l'Homme deviennent ainsi des « inconnus reconnus » et réalisent qu'ils partagent une proximité étrange et indescriptible, un rapport particulier qui les dépasse.

²⁶ Roland Barthes, *La Chambre claire*, op. cit., p. 172-175.

²⁷ Hélène Cixous, *Luc Tuymans. Relevé de la mort*, t. I, Paris, La Différence, coll. « La Vue le Texte », 2012, p. 19. C'est Cixous qui souligne.

On pourrait par ailleurs analyser ce motif du miroir plus en profondeur pour comprendre l'osmose qui unit ces deux individus, car le symbolisme qu'on attribue généralement à cet objet (dédoublé de soi, passer de « l'autre côté du miroir ») en fait le parfait exemple pour illustrer la représentation de l'*alter ego* dans *Ceux d'à côté*. Comme le souligne Merleau-Ponty, « le miroir est l'instrument d'une universelle magie qui change les choses en spectacles, les spectacles en choses, moi en autrui et autrui en moi²⁸ », assertion qui rappelle instantanément le fameux « Je est un autre » de Rimbaud. De manière significative, l'incipit du roman de Mauvignier établit lui aussi une filiation manifeste avec la célèbre formule du poète, lorsque Catherine dit : « Il fallait baisser les yeux, il fallait rabattre bien sa paume sur le cœur pour ne pas laisser voir où ça me laissait, où eux me laissaient, sans s'en rendre compte, avec leurs yeux pour eux, sans les autres, sans savoir que les autres, c'était moi » (C, 9). D'emblée, Catherine se décrit comme une étrangère à elle-même, une personne « hors champ », séparée de son pôle d'identité et de son être. Il en va de même pour l'Homme, dont la « maîtrise de soi » n'est pas chose acquise et qui se définit selon ce crime qui l'a rendu « autre » et qui fige sa condition humaine à jamais : « ce n'est pas d'avoir tué qui me rend fort, juste de ne plus pouvoir être autrement que ce que ça a fait de moi » (C, 24).

Ce n'est donc pas sans raison qu'on apprend au cours du roman que Catherine et l'Homme fuient leur réflexion comme la peste et qu'ils cherchent à se placer dos aux miroirs dans les cafés ou les salles de bains, afin de ne pas avoir à confronter l'expression de leur visage. Plutôt que de contempler leurs reflets, Catherine et l'Homme délaissent les miroirs et leur réfraction trop directe, aveuglante, pour des objets qui possèdent les mêmes qualités, les fenêtres, les baies vitrées, les vitrines des magasins, voire l'eau de la piscine, qui leur permettent de donner libre cours à leur voyeurisme, d'observer des gens à leur insu, de les prendre en filature, sans toutefois être remarqués par la foule. Objets « trompe-l'œil », porteurs de vérités comme de mensonges, les miroirs dans *Ceux d'à côté* sont menaçants aux yeux des protagonistes, car ils sont capables de lever le voile de leur conscience, d'illuminer cette partie « à côté » d'eux-mêmes, cette « autre personne » qui les habite et les effraie et qui

²⁸ Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, op. cit., p. 34.

révélerait peut-être, au final, une image fidèle de leur personne, la potentialité de leur *alter ego* criminel.

2.2 ENTRE L'OMBRE, L'ANONYMAT ET LE VOYEURISME : DANS/PARMI/CONTRE LA FOULE

Mais se pourrait-il que cette fameuse figure d'*alter ego*, précisément, ait été influencée et déterminée par une cruauté et une indifférence involontaires de la ville à son endroit ? Si l'on en croit la première phrase de l'Homme, on constate que son identité se façonne en fonction de la masse qui l'entoure : « Moi dans la foule, je ne suis plus tout à fait cet homme, pas encore une ombre. Pas encore quelqu'un mais plus tout à fait personne » (C, 19). À la lecture de cette citation, on comprend que l'Homme ne parvient pas à être « un parmi d'autres », à se faire valoir comme individu, la multitude le laissant dans un état de semi-effacement, un entre-deux qui le rend anonyme et le dépouille de son « moi » profond. « La foule n'a pas besoin des gens » (C, 111), soutient-il. Cette phrase, qui survient au milieu du roman et qui frôle presque la critique sociale, intrigue par son caractère paradoxal et résonne avec la pensée de Pontalis, qui écrit dans *Un jour, le crime* qu'une « foule n'est pas une somme d'individus, elle est un ensemble anonyme qui se prévaut de cet anonymat pour revendiquer une irresponsabilité. Elle est totalitaire²⁹. » En ce sens, si la foule est autocratique et n'a pas besoin de ceux qui la constituent, qu'elle ne tient pas compte des vies humaines qui la composent, alors de quoi a-t-elle besoin exactement ? De quoi est-elle réellement faite ?

Dans les mots de l'Homme, la foule s'illustre comme une masse corporelle écrasante vidée de son humanité, elle est un grand mouvement continuellement en marche qui bouscule, renverse, mais surtout frappe d'invisibilité tous ceux qui se montrent incapables de la rejoindre ou de rentrer dans le rang. À deux ou trois reprises, l'Homme explique (voire justifie) son passage à l'acte en mettant l'accent sur la cécité de ces hommes et de ces femmes qui forment cette multitude qui le rejette, justifiant ses actes par « la façon qu'ils ont de [le] regarder et de ne jamais rien voir, eux, les autres, de leur côté de leurs murs » (C, 49). Suivant le point de vue du personnage, la foule se dévoile froide et coupable au même titre que la ville qui

²⁹ J.-B. Pontalis, *Un jour, le crime*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2011, p. 119.

l'abrite, impression que vient confirmer Muriel Pfefferle dans son mémoire intitulé *Autour de quatre romans de Laurent Mauvignier : le déploiement d'une « écriture du subi »* lorsqu'elle expose que « la ville dans laquelle [les personnages] déambulent constitue en effet une allégorie de ces deux états d'abandon en miroir³⁰ », mais aussi qu'« [I]ncarnation de l'isolement, la ville est perçue comme un milieu hostile qui phagocyte les êtres qui y vivent, les rendant indéterminés et anonymes³¹ ». Le terme « phagocyter » apparaît d'ailleurs particulièrement bien choisi pour décrire l'effet que provoque la foule sur Catherine et l'Homme, car eux-mêmes absorbés, étouffés, paralysés par la ville et tous ces autres qui ne les voient pas, réagissent à cette souffrance en la transférant à Claire, dont la vie se trouve spoliée, confisquée, par procuration malsaine et/ou désir obsessif incontrôlable.

Mais comme le répète l'Homme, « le plus dur, c'était ça. De résister à l'attrait de ce qui ne vous voit pas. Parce qu'à un moment ça blesse trop loin, de ne pas être vu » (C, 50). Ce sentiment d'invisibilité continu, cette douleur de se savoir dans le déni du regard d'autrui se traduit de façon étonnamment analogue dans *Cet absent-là* de Camille Laurens, où l'auteure se demande « Qu'est-ce qui nous blesse, sinon la transparence où nous sommes laissés ? [...] si nous pouvions oser ce geste mystique et fou : croire nos yeux. Qu'est-ce qu'être aimé, dis-le moi, sinon apparaître – je suis là, regarde-moi – apparaître, oui, être quelque part³² ». Suivant cette idée, l'*alter ego* deviendrait peut-être cette figure de « l'Autre suprême », trop « à côté », trop étranger, trop évanescent, trop transparent même, pour que sa présence puisse être considérée dans l'espace public, « arrêtée sur image ».

Car s'il est possible de supposer que l'*alter ego* se rencontre dans cette figure étrange qui se cache de l'autre côté du miroir, qui reproduit nos mouvements à l'instant près où ils sont effectués, on peut aussi considérer celui qui nous talonne telle une ombre furtive, qui évolue dans l'obscurité de chacun de nos pas, qui se défile dès qu'on essaie de l'attraper. Le motif de l'ombre, disséminé à travers tout le roman, n'est d'ailleurs pas seulement assimilable

³⁰ Muriel Pfefferle, *Autour de quatre romans de Laurent Mauvignier : le déploiement d'une « écriture du subi »*, mémoire de maîtrise, Université de Lausanne, Faculté des Lettres, Section de français moderne, 2011, p. 39.

³¹ *Ibid.*

³² Camille Laurens, *Cet absent-là. Figures de Rémi Vinet*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2004, p. 15.

au personnage de l'Homme, comme il serait possible de le penser, mais aussi à ceux de Catherine et de Claire. Incapables de revendiquer leur enveloppe charnelle, chacun des trois personnages passe de la lumière à l'obscurité, du diaphane à l'opaque, mais évidemment, l'Homme demeure celui qui embrasse le monde nocturne de la manière la plus ostensible.

Tel un animal nyctalope – qu'on pense aux rapaces ou aux félins qui possèdent la faculté de voir dans la pénombre –, l'Homme semble avoir développé très tôt une facilité à capturer la noirceur, à l'apprivoiser dans ses yeux: « Et je me souviens qu'enfant, il m'arrivait de me dire, au moment de me coucher, non, je ne vais pas dormir, je vais regarder toute la nuit passer sur nous » (C, 91). Ce penchant prononcé semble du reste ne l'avoir jamais quitté, comme si, avec le temps, son ombre avait pris le dessus sur sa chair, qu'elle était devenue l'espace premier de son existence. Celui-ci dit, par exemple : « chacun retourne dans son ombre » (C, 91), comme quelqu'un d'autre parlerait de retourner « chez soi », « dans sa maison », ou tout autre lieu considéré comme confortable et familier. À partir de cette phrase, on peut donc déduire que l'Homme, à force de contempler le noir, a réussi à intégrer ce ciel d'encre qui flottait au-dessus de lui, à s'y fondre complètement, quitte à devenir une silhouette fugitive, un être aux traces invisibles.

Cette noirceur, de surcroît, semble être de celles qui peuvent se répandre sans limite, tacher de façon indélébile, ternir les vies d'autrui à jamais. Après avoir été agressée par l'Homme, Claire se sent dériver au large du monde, devenir un vestige d'elle-même, sa propre ruine : « qu'est-ce que je pourrais vivre après, dis, si toujours il fallait n'être qu'un corps qui a survécu à sa mort, et n'être rien d'autre qu'une ombre, rien » (C, 53). L'Homme, en violant Claire, la fait pour ainsi dire sombrer en elle – pourrait-on même dire *s'ombrer* –, lui transmettant son obscurité contagieuse. De son côté, Catherine, bien qu'elle ne se décrive pas selon les mêmes termes que l'Homme, demeure son *alter ego*, élément qui devient de plus en plus fragrant au fil du roman et surtout vers la fin, lorsque l'Homme suit Catherine au cinéma et ne ressent pas le besoin de la rattraper à la fin de la séance. Loin d'être un hasard, Catherine voit l'Homme au cinéma lorsque les néons de la salle s'éteignent (C, 146) et se dit elle-même « visible en clair-obscur » (C, 147), détail qu'il apparaît pertinent de relever dans la mesure où Catherine est coupable, certes, mais à un niveau bien moindre que celui de l'Homme, ce qui

lui donne « le droit », elle, d'osciller entre la lumière et la noirceur, de se trouver à la frontière de deux mondes, « à la charnière de l'Ombre et de la Femme³³ », comme le souligne Carine Capone.

2.3. DÉVORER DES YEUX OU BAISSER LES YEUX ? DU PASSAGE À L'ACTE AU RETRAIT DU MONDE VISIBLE

Il importe toutefois de garder à l'esprit que si les deux protagonistes de Mauvignier sont dotés d'un certain aspect immatériel, voire spectral qui semble les priver de consistance, les entraîner vers l'effacement imminent de leur personne, ils sont aussi à l'écoute de leurs besoins primaires et font preuve d'une volonté de survivre qui les autorise à vampiriser³⁴ la vie des autres, en l'occurrence celle de Claire.

Catherine, par exemple, se nourrit de la force vitale de sa voisine : elle l'absorbe, ayant l'impression d'exister seulement par procuration. Intégrant souvent les mots et diverses impressions de Claire à même ses monologues, Catherine agit comme le porte-voix de ce personnage meurtri, elle raconte à sa place, pense à sa place, tremble à sa place, à tel point qu'elle en vient à s'aveugler, à écarter sa propre parole en s'appropriant un drame qu'elle n'a pas vécu : « Non, moi je pense à Claire. Parce que maintenant, c'est presque mon histoire, d'une certaine manière, si on veut, et pas seulement parce que c'est moi qui l'ai trouvée » (C, 32). Or cette façon qu'a Catherine de veiller sur la vie de Claire, ou plutôt de la *sur-veiller*, de s'y égarer jusqu'à se donner l'impression qu'elle aussi en est l'actrice principale, est entrecoupée de moments de lucidité, puisqu'elle admet ressentir « cette douleur de savoir qu'[elle] prend à Claire ce qu'elle croit partager » (C, 80). À partir des doutes, des peurs et des secrets d'une autre, Catherine parvient ainsi à se composer un nouveau « soi », à se donner une raison de se lever chaque matin, en se faisant croire qu'elle sort de l'absence alors qu'elle ne fait que s'y enfoncer plus profondément.

³³ Carine Capone, *L'Événement et la voix. Poétique de « l'onde de choc » dans l'œuvre de Laurent Mauvignier*, mémoire de master 2, Université de Lille 3, Laboratoire Alithila, Lettres modernes, juin 2010, p. 74.

³⁴ On entend ici ce terme non pas dans son acception psychologique mais plutôt dans sa définition plus simple, soit celle d'agir selon les caractéristiques d'un vampire.

Cela dit, Catherine n'est pas la seule à agir de façon vampirique avec Claire. L'Homme, de son côté, ne se dévoile pas uniquement comme une créature de la nuit, mais bien comme un prédateur incapable de résister à l'attrait de sa proie :

Tout entier, moi je n'aurai été que des yeux fixés sur elle. Des yeux qui n'auront pas dit au cerveau ce qu'ils avaient vu mais la dévoraient déjà, elle, cédant à ce pour quoi ils sont faits, regarder, tout, elle, le mouvement de l'eau [...] et alors cette force dans le geste qu'il fallait prendre d'un coup d'œil avec la férocité des yeux... (C, 24-25)

L'expression « dévorer des yeux » employée par Mauvignier dans ce contexte devient soudainement très éloquente, car on comprend qu'elle est prise dans un sens plus littéral, plus inquiétant que celui qui prévaut généralement. L'Homme guette comme un fauve, il attend avant de se lancer, bien conscient de la sauvagerie qui l'anime, car il n'est pas question ici de « manger des yeux », mais bien de « dévorer », verbe beaucoup plus violent qui laisse sous-entendre un déchiquetage par les dents, la marque d'un désir de captation vorace, mais aussi une avidité bestiale, une faim qui tenaille et qu'il faut satisfaire au plus vite. Pontalis, dans *Un jour, le crime*, se penche d'ailleurs sur cette envie primitive de tuer, insistant lui aussi sur la perte de contrôle qui s'ensuit, la nécessité de laisser libre cours à une cruauté trop souvent refoulée :

L'impératif « Tu ne tueras point » se transforme en son contraire, tout aussi impératif « Tu dois tuer ». Et alors, c'est le déchaînement, un déchaînement qui brise les barrières, les digues, comme un cataclysme naturel, qui transgresse tout interdit, viole, fracasse, mutile le corps et, à l'extrême, le dépèce ou le dévore [...]³⁵.

Assurément, quelque chose du rapport au sang (et à la peau) se déploie dans le roman de Mauvignier. L'Homme, par exemple, avoue qu'il n'aurait jamais cru que « tout pouvait mordre en [lui] si loin » (C, 106) et qu'il a tout fait pour « baisser les yeux et mordre [sa] langue, au sang, pour ne plus avoir envie... » (C, 49). Tirailé entre sa nature profonde, qui lui répète de disparaître du monde visible, et l'animalité destructrice et grandissante qui l'habite et lui demande d'écouter ses plus bas instincts, l'Homme entrevoit dans l'action de « baisser les yeux » un possible salut, un moyen de ne pas franchir ce pas décisif, un remède contre ce

³⁵ J.-B. Pontalis, *Un jour, le crime*, op. cit., p. 54-55.

« goût du sang » qui le pousse vers l'interdit. Néanmoins – et bien qu'il demeure un animal nocturne –, celui-ci ne parvient pas à se « retirer du *voir* » à temps et laisse ainsi sourdre ce crime en devenir, cette « mort annoncée » qu'il aurait voulu garder captive dans ses prunelles. Dès lors, que camoufle cet appétit pour la chair, cette tentation irrépressible de mordre, si ce n'est l'expression d'une joie carnassière, l'excitation d'éprouver le pouls d'un autre contre le sien, la surprise de se sentir à nouveau vivant ? Qu'est-ce que le passage à l'acte, sinon l'incarnation de l'*hubris* grec, la transformation désobéissante suprême, la victoire d'une folie libérée de ses chaînes, où le *voir* n'a plus lieu d'être ?

2.4. LA VIOLENCE CRIMINELLE, UNE HALLUCINATION MOMENTANÉE

Pourquoi je suis celui que je ne suis pas, je n'est pas moi, je cours à ma perte, ce n'est pas cela que je voulais dire, ce n'est pas celui-là que je voulais tuer, je ne suis pas à ma place, c'est toi, insensé, qui m'agis et passes à l'acte qu'ensuite je signe Je³⁶.

Ces phrases, qui sont tirées de *Ayāi. Le cri de la littérature*, auraient pu être proférées par l'un ou l'autre des protagonistes du roman de Mauvignier, tant elles décrivent avec acuité les contradictions intérieures qui les déchirent. Car « Je » n'est en effet jamais complètement « moi » ni complètement seul dans *Ceux d'à côté*, et certainement pas lorsqu'il est question de crime ou de violence, comme en témoigne l'Homme dans cet extrait :

Est-ce que je sais, moi, ce que j'ai fait ? Et puis, je leur dirai, ça prouve quoi ce que j'ai fait, dites-moi, vous, qui vous êtes, vous, pour savoir que je suis moi tout entier dans mes gestes, seulement dans mes gestes, pour dire qu'à côté je ne suis rien d'autre. Comme si on était que ce qu'on a fait. Je le dirai, ça, que je ne voulais pas. (C, 48-49)

Le problème soulevé ici par l'Homme nous permet d'aborder de front l'hypothèse de cet essai : qu'est-ce qui « nous agit » lorsque nous posons des gestes intolérables ? Où débute

³⁶ Hélène Cixous, *Ayāi !*, op. cit., p. 74.

l'acte criminel et où s'interrompt la perception ? Jusqu'où s'étend cette perte de vue et surtout, est-il possible d'en revenir, d'ouvrir les yeux à nouveau³⁷ ?

À ce propos, Jean Cooren élabore dans son essai *L'Origine de la cruauté* l'idée selon laquelle « [sur] la scène sociale, se répète ainsi à l'infini, à des degrés variables, le clivage entre "l'étranger convenable" [...] et "le barbare", celui qui devrait être chassé hors des frontières³⁸ ». Le psychanalyste poursuit sa réflexion et s'interroge : « Qui donc est en effet l'étranger en soi et pour soi, et de qui "soi" est-il l'étranger³⁹ ? » Étant des êtres foncièrement en marge de la foule, les protagonistes de Mauvignier partagent ces deux pôles identitaires et se chassent eux-mêmes d'une civilisation qu'ils considèrent aliénée et indifférente, demeurant au fond d'eux-mêmes des dénaturés, des indomptés, des « sauvages ». Et c'est sans contredit ce « reste » de cruauté somme toute universelle, résiduelle, originaire, qui subsiste en continuité entre l'individu et la masse⁴⁰, qui surgit en l'Homme lorsqu'il s'attaque à Claire. « [Ça] me faisait si mal, ça m'a fait si mal le lendemain qu'au réveil je ne pouvais plus desserrer les poings, – oh oui, avec la honte au-dedans qui poussait de m'entendre dire, je n'ai rien fait » (C, 67), avoue-il.

Que devient ainsi le crime face à l'aveuglement de la parole ? Quel est le poids de l'acte perpétré devant les mots : « Je n'ai rien fait » ? En d'autres termes, qu'est-ce encore que « commettre », si tous les gestes sont sujets à leur possible disparition dans le temps de la violence ? Pontalis exprime à cet égard une idée fort pertinente dans *Un jour, le crime*, rappelant que « l'hallucination est plus forte que la perception⁴¹ » et qu'« à l'instant du meurtre la plupart des criminels sont hallucinés et que ce n'est pas seulement pour leur défense qu'une fois redevenus conscients ils affirment : "J'ai été pris d'un coup de folie"⁴² ». Il serait même possible de discerner à travers l'utilisation que fait Pontalis du terme

³⁷ La question au cœur de cet essai est par ailleurs reprise de façon thématique dans *Vues imprenables*, la partie création de ce mémoire de maîtrise, où la « perte de vue » est mise en scène à travers les différents discours des personnages ainsi que dans la façon qu'ils ont de se détourner des fautes qu'ils ont commises.

³⁸ Jean Cooren, *L'Ordinaire de la cruauté*, Paris, Hermann, coll. « Psychanalyse », 2009, p. 182.

³⁹ *Ibid.*, p. 183.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 25.

⁴¹ J.-B. Pontalis, *Un jour, le crime*, op. cit., p. 54.

⁴² *Ibid.*

« hallucination » une proposition plus radicale que celle de cet essai – soit celle de l’aveuglement –, car autant la cécité tend vers l’absence, la négation du *voir*, autant l’hallucination, elle, évoque l’idée d’un *voir* tellement amplifié, excité, magnifié, qu’il en deviendrait un mirage, une tromperie, une simple illusion. À en croire l’interprétation de Pontalis, la figure du criminel « halluciné » ne serait donc pas seulement dans le « non-voir » de ses actions : elle serait pleinement dans le mensonge de sa propre vue, l’éblouissement faussé de ses perceptions.

Or, de l’aveuglement à l’hallucination, que se passe-t-il lorsque la « violence surgit, éclate, telle une éruption volcanique, comme si le dedans exigeait d’être dehors⁴³ » ? Qui « jaillit » hors de nous au moment du crime, sinon cet « autre », cet « *alter ego* », cet « à côté » que nous cherchons tous à enterrer au plus profond de notre être ? Ce désir de « s’extraire de soi » suite au passage à l’acte, de sortir de son corps – voire d’en changer complètement –, se révèle bien présent dans le roman de Mauvignier et s’illustre de façon double, puisque l’Homme, qui s’est déjà expulsé de lui lorsqu’il a attaqué Claire, qui a déjà mis un pied hors de sa personne en commettant le pire, souhaite à nouveau saillir de son corps, mais cette fois pour ne plus avoir à en subir le poids :

Je voudrais hurler aux gens, au premier venu, tiens-toi, prête-moi ton corps, il vaudra toujours mieux que le mien et pendant que je m’habitue au tien, j’aurai au moins le temps de me faire croire que je ne suis pas moi. (C, 45)

Se faire prêter un nouveau corps, une nouvelle peau, une nouvelle vie pour ne plus avoir à regarder la mort dans les yeux, tel est le désir de l’Homme. Le motif de la peau – peau qu’on veut toujours mordre, toucher, goûter jusqu’au sang, comme on l’a souligné – revient ainsi avec insistance à travers les descriptions du personnage et expose toute l’intensité du rapport au corps dans le roman. Ce n’est d’ailleurs pas un hasard, comme le remarque Pontalis, si les criminels profèrent souvent la menace « J’aurai ta peau⁴⁴ ». Telle la promesse d’une vengeance annoncée, cette phrase porte en elle une cruauté intrinsèque et met l’accent

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 55.

sur le désir de possession qui précède le passage à l'acte, la folie de vouloir s'approprier une deuxième chair, un deuxième épiderme, une deuxième épaisseur de vie à travers autrui. On peut citer à cet égard Nicolas Lévesque, lorsqu'il observe finement dans l'introduction de *Ce que dit l'écorce* que « l'homme est un touche-à-tout et un être de jeu, l'animal qui se met dans la peau des autres, le fantôme sous tous les draps, les draperies, les drapeaux, celui qui anime une infinité de doublures⁴⁵ ».

À l'instar de l'Homme de Mauvignier, le personnage de Catherine souhaite aussi intégrer un second corps, « se faire croire qu'elle n'est pas elle », mais de manière somme toute différente. Catherine, justement, incarne l'empathie poussée à son plus haut degré : elle est celle qui se met dans la peau de Claire pour comprendre ce qui lui est arrivé, celle qui se glisse dans son histoire au point de ne plus vouloir en sortir. Poreuse, Catherine s' imagine « autre » à travers la vie de Claire, elle enfle d'autres masques, d'autres costumes, échappe au réel en cherchant à faire dériver son corps loin d'elle. Or les corps ne se laissent pas facilement oublier dans *Ceux d'à côté*. Suprêmes, ils reviennent à la charge, ré-habitent les protagonistes le temps de leur rappeler la puissance (mortifère ou non) qu'ils renferment, tel qu'en fait part l'Homme : « On était pris au même piège, elle et moi, de mon corps. Moi aussi j'étais sous mon corps quand il est sorti de moi et que j'ai vu sa force, cette force, comment c'est moi aussi qu'il a jeté par terre, mon corps, quand il l'a fait tomber, elle » (C, 88-89).

Qu'il éclate hors de ses limites, disparaisse au cœur de l'hallucination criminelle ou cherche à réfréner ses ardeurs, le corps humain n'est pas le seul à faire régner sa loi dans le roman de Mauvignier, car un deuxième corps, le *corps* du texte, parvient lui aussi à « semer des pièges », à prendre le langage en otage, à le manipuler, quitte à camoufler les actions des personnages derrière « l'obscur » des mots. On reconnaît en effet à l'auteur une discrétion certaine dans sa manière de dire l'événement ainsi qu'une prédisposition marquée pour des figures discursives telles que l'allusion, l'ellipse, la digression, qui font en sorte d'entraîner le lecteur loin de la réalité racontée. Dans les mots de Mauvignier, le viol n'est jamais explicité

⁴⁵ Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis, *Ce que dit l'écorce*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Nouveaux Essais *Spirale* », 2014, p. 12.

comme tel : il est remplacé systématiquement par un « ça » si terrible et irrémédiable que ce à quoi il se rapporte devient ineffable, ne peut plus être dit tout haut ou exister au cœur des discours : « ça s'est passé devant ma porte et moi je n'ai rien vu, rien entendu » (C, 33) ; « et me dire que je n'ai rien fait, qu'elle n'a pas vécu ça, de moi » (C, 65). Que Catherine ou l'Homme racontent leur version de l'histoire, l'agression demeure donc à l'état de « ça », tel un mot qui pourrait à la fois susciter tout et rien, évoquer le général et le particulier, servir « d'euphémisme inconscient⁴⁶ », comme le note Carine Capone, ou contenir à lui seul la gravité de tous les crimes jamais commis. Il est d'autant plus difficile de ne pas lier l'intensité de ce « ça » au fameux « ça » pulsionnel et insoumis de Freud, qui se veut à la source de tous les débordements, excès et désirs défendus et/ou inassouvis. Dès lors, ce « ça » ferait non seulement état des « voix démunies face aux mots et aux réalités qui s'y rapportent⁴⁷ », comme le suggère Capone, mais il permettrait aussi d'insister sur l'impossibilité de reconstituer le crime dans la parole, accentuant par là même le caractère « aveugle », voire « halluciné » du texte de Mauvignier, où le langage se dérobe à l'horreur des gestes posés.

III. AU ROYAUME DES AVEUGLES : EXPÉRIENCES DU MONDE SENSIBLE

3.1 PASSAGES IMPOSSIBLES DU *VOIR* AU *DIRE* : LE « ÇA DOIT ÊTRE BEAU » AVEUGLE

D'un même souffle, ce caractère d'indicibilité qui se manifeste dans le récit de Mauvignier, ce silence qui s'impose dans la voix et dans l'écriture résonne avec d'autres œuvres qui traitent du *voir* et de l'aveuglement, tel *Aveugles*, livre d'art de Sophie Calle. Cet ouvrage, qui comprend des photographies et des témoignages de personnes ayant perdu la vue, met en scène plusieurs histoires qui abordent ce passage impossible du *voir* au *dire*, tant sur le plan des images que sur celui du texte. Par exemple, lorsque Calle demande à des gens nés aveugles de lui décrire la plus belle chose qu'ils ont jamais vue, on remarque que l'incertitude, le « ça doit être beau » prédomine, comme si cette infirmité se traduisait dans leur discours sous la forme d'une brisure inévitable, d'une hésitation timide, d'une opacité langagière : « Un ciel étoilé ça doit être beau », « De la Côte d'Azur, on m'a dit que la montagne se reflète dans

⁴⁶ Carine Capone, *L'Événement et la voix*, loc. cit., p. 44.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 45.

la mer et que les paysages se mélangent. Ça doit être beau », « On dit que c'est beau le blanc. Donc je pense que c'est beau », « La mer aussi, ça doit être beau. [...] Ça doit être douloureux à regarder »⁴⁸. Les aveugles du livre de Calle ne peuvent ainsi concevoir et parler de la vue qu'à travers un doute constant, un « croire chancelant »⁴⁹. Cela dit, le dernier aveu, où un homme répond de façon désarmante : « Le beau, j'en ai fait mon deuil. Je n'ai pas besoin de la beauté, je n'ai pas besoin d'images dans le cerveau. Comme je ne peux pas apprécier la beauté, je l'ai toujours fuie »⁵⁰, tranche avec l'aspect rêvé des autres confessions et ramène brutalement le lecteur à la réalité.

Ce deuil des images auquel cet homme aveugle s'est résolu, ce refus assumé de la beauté d'une existence qui l'a privé de ses couleurs et de ses formes, rappelle à certains égards le personnage de Catherine. Bien qu'elle ne soit pas physiquement aveugle et qu'elle possède des « yeux pour voir », on la sent constamment prête à disqualifier sa parole, ses gestes, ses désirs, comme si, à l'instar de cet homme aveugle, elle avait mis un trait sur un éclat du quotidien auquel elle croyait ne plus avoir droit, un monde dont elle pensait déjà ne plus faire partie : « Tous les matins je me dis, allez ma petite Catherine, puisque le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt ou tard, eh bien lève-toi et en avant. Sauf que je ne me lève jamais tout de suite. » (C, 29)

Plutôt que d'ouvrir les yeux, de s'éveiller à ce qui l'entoure, de « saisir par le regard », Catherine recule, se tapit, se détourne d'une vue qu'elle possède, mais en laquelle elle ne croit pas, ce qui, conséquemment, engendre aussi une méfiance à l'égard des mots. Suivant l'hypothèse de Capone, Catherine serait un personnage-type des romans des Mauvignier, car selon elle, « [les] personnages de Laurent Mauvignier sont caractérisés par une parole empêchée, où les injonctions sociales et intimes freinent l'expression orale, les condamnant à ne pouvoir exprimer l'événement »⁵¹. Frédéric Martin-Achard abonde lui aussi en ce sens lorsqu'il décrit Catherine comme un personnage en fuite intérieure, incapable de s'exposer à

⁴⁸ Sophie Calle, *Aveugles*, Arles, Actes Sud, coll. « Beaux arts », 2011. Respectivement p. 19, p. 25, p. 43 et p. 27 pour ces quatre citations.

⁴⁹ Hélène Cixous, « Savoir », dans *Voiles*, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁰ Sophie Calle, *Aveugles*, *op. cit.*, p. 55.

⁵¹ Carine Capone, *L'Événement et la voix*, *loc. cit.*, p. 26.

une lumière extérieure qui lui permettrait de briller devant autrui ou même de se découvrir elle-même : « Dans tous les cas, le regard interne, s'il existe, ne débouche pas sur un éclaircissement et sur une connaissance immédiate de soi : le personnage ne se trouve pas, son moi semble lui échapper éternellement⁵². » Mais s'il y a de l'inexprimable chez Catherine, un brouillage certain face à sa façon d'appréhender sa réalité, c'est justement parce qu'elle ne « sait » pas comment voir et qu'elle n'est dès lors pas en mesure de « dire » ni de « faire ».

Telle une enfant qu'il faut guider, Catherine avance à tâtons, se fiant elle aussi au principe d'un « ça doit être beau » déterminé par le regard des autres. Claire et son petit ami Sylvain se révèlent, dans ce cas-ci, ceux qui sont « doués pour la vie », ceux dont les paroles gagnent à être entendues et dont les gestes méritent d'être imités : « Et on épie dans leurs gestes les gestes qu'il faudrait faire. Sans dire qu'on épie. Sans dire qu'on regarde comment ils respirent ni avouer qu'on répète les gestes devant la glace, pour voir si on peut un jour, à force de travail, ressembler à l'image qu'ils donnent » (C, 75). Cette prédisposition au renoncement, ce « deuil annoncé du radieux » – vocable à entendre dans ses multiples sens – qui définit Catherine et qui s'apparente presque à de la résistance obstinée, n'est d'ailleurs pas sans faire penser au personnage myope du texte « Savoir » de Cixous, personnage qui se trouve depuis sa naissance en défaut de *voir*, prisonnier d'une existence voilée qu'il n'a pas choisi : « Chaque jour, il y avait refus, mais qui pouvait dire d'où partait le refus : qui se refusait, était-ce le monde ou elle ? Elle était de cette race obscure subreptice qui va désemparée devant le grand tableau du monde, toute la journée en posture d'aveu [...]»⁵³. Dans « Savoir », Cixous trace le portrait d'une femme myope en proie à des doutes, des incertitudes, des « peut-être » incessants qui sont le résultat de sa mauvaise vision. Un jour, cette femme décide de se libérer de sa myopie et recouvre la vue grâce à une opération chirurgicale. Mais paradoxalement, une fois qu'elle est à même de voir, que tout surgit devant elle avec une précision qu'elle n'avait jamais pu expérimenter auparavant, elle se demande si

⁵² Frédéric Martin-Achard, « Figures de l'intériorité dans le roman contemporain (F. Bon, L. Mauvignier, J. Serena) », Les Cahiers du CERACC, Cahier n° 5 « Proses narratives en France au tournant du XXI^e siècle », 2012 ; texte mis en ligne à l'adresse suivante : <<http://www.cahiers-ceracc.fr/achard.html>>; dossier consulté le 10 mai 2013, p. 90-91.

⁵³ Hélène Cixous, « Savoir », dans *Voiles*, *op. cit.*, p. 11.

elle n'est pas en train de perdre « sa première vue », celle qu'elle avait toujours connue jusqu'ici : sa myopie.

Autrement dit, que serait alors la « bonne vue » ? Celle avec laquelle on a appris à lire le monde ou celle qui se présente comme un gage de vérité, car présumée sans défaut ? En se séparant de sa non-voyance, du nuage rassurant qui voilait ses pupilles, la femme du récit de Cixous demeure dans un entre-deux, un « non-savoir », puisqu'elle est obligée de faire « le deuil de l'œil qui devient un autre œil⁵⁴ » et qu'elle ne saura dès lors jamais exactement ce qui s'est perdu entre son ancienne vue et sa nouvelle vue, entre son *voir* imparfait et son *voir* sans faille. Dans cette perspective, Catherine et la femme myope peuvent être à nouveau comparées, car vers la moitié du roman, l'Homme guette Catherine et nous apprend qu'elle porte des lunettes (C, 146) – souffre-t-elle de myopie, de presbytie, d'astigmatisme ? –, lunettes qu'il lui faut par ailleurs nettoyer à la fin de l'œuvre puisqu'elles sont « trop embuées ». Ce détail, qui semble au premier abord anodin, est en fait loin de l'être : il illustre l'hésitation qui contraint le personnage de Catherine. Car celle-ci peut voir, certes, mais pas parfaitement sans l'aide de ses lunettes, instrument qui peut autant agir à titre de prothèses, de béquilles visuelles que d'écran protecteur, de mur invisible toujours prêt à se dresser entre elle et l'extérieur. Cachée derrière ses verres et un « non-savoir » qui la pousse à se convaincre de phrases telles « je me disais qu'eux ne pouvaient pas me voir [...] je me disais que je ne savais rien, que je n'étais au courant de rien, jamais, tant pis, rien à faire [...] » (C, 144), Catherine, telle la femme myope, demeure un être de l'intermédiaire, un être « [arrêté] au sein de l'invisible⁵⁵ » qui ne peut qu'être vu et éclairé en clair-obscur.

3.2. « JE N'AI RIEN VU, RIEN ENTENDU ». LE RÔLE DE L'OUÏE DANS *CEUX D'À CÔTÉ*

Cependant, si Catherine fait partie de ceux qui baissent les yeux, qui évitent d'« attraper » par le regard, qui laissent la vie à ceux capables d'en extraire les couleurs, cela ne veut pas dire pour autant qu'elle se réfugie dans l'annihilation complète de toute expérience

⁵⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 11.

sensible ou sensorielle. Dès les premières lignes du roman, on comprend que Catherine n'est pas nécessairement celle qui voit, mais plutôt celle qui entend, qui s'efforce d'écouter, de tendre l'oreille, comme si, faute de ne pas être à l'affût visuellement, son ouïe s'en trouvait doublement aiguisée. N'est-ce pas d'ailleurs Diderot qui écrivait déjà en 1749, à propos des capacités auditives des non-voyants, que « [l'aveugle] a la mémoire des sons à un degré surprenant ; et les visages ne nous offrent pas une diversité plus grande que celle qu'il observe dans les voix. Elles ont pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent [...]»⁵⁶ ?

Catherine, la plupart du temps, préfère se taire, s'abandonner au silence, et pour cela, elle accepte que tous les sons du dehors se répercutent et s'amortissent en elle ; les vibrations, les bourdonnements, la musique, mais surtout les confidences, les secrets et les murmures de Claire rebondissent sur elle et finissent par se fondre dans son mutisme : « À moi, Claire parle. D'ailleurs tout le monde m'a toujours parlé. Je ne sais pas pourquoi tous ils déversent les choses qu'ils ne peuvent pas dire mais à moi ils disent tout, et j'écoute, j'entends, je vis par ça [...] » (C, 15). L'ouïe, chez Catherine, devient en effet un moyen de survie, une façon d'oublier sa propre histoire, de quitter le vide et le sentiment de claustrophobie que lui inspire son appartement. Grâce à ses oreilles et aux sons qu'elle entend au-dessus d'elle, dans la cage d'escalier, à travers les murs, Catherine s'évade et imagine la vie de Claire, mais aussi celle de tous les résidents de son immeuble, devinant leur quotidien à partir des bribes qu'elle en capte.

La musique et le chant, cependant, occupent une place prédominante au sein du roman, puisque Catherine qui, ironiquement, a tant de difficulté à légitimer sa parole, à la hisser au même rang que celle des autres, exerce sa voix en vue d'un concours de chant, « parce qu'il faut bien faire quelque chose de sa peau » (C, 32). Mais la musique, qui semble être le seul talent qui appartienne à la jeune femme, qui la soulage et la motive un tant soit peu, devient rapidement une source de culpabilité grandissante, car Catherine portait un casque et chantait

⁵⁶ Denis Diderot, « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient », dans *Pensées philosophiques. Addition aux pensées philosophiques ; Lettre sur les aveugles. Additions à la lettre sur les aveugles ; Supplément du voyage de Bougainville*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972, p. 83.

au moment où Claire a été attaquée par l'Homme. Catherine, habituellement aux aguets de chaque souffle, bruissement, grincement de son immeuble, n'a pas *ouï* la seule fois où cela aurait été impératif qu'elle le puisse : elle se trouve donc trahie par son sens le plus développé, punie par son impossibilité à agir au moment opportun. Dès lors, la musique et le chant, motifs qui lui sont associés tout au long du roman, lui rappellent sa faute, son aveuglement, ce moment fatidique où son casque l'a retranchée du monde et l'a empêchée de secourir Claire. Et la honte s'avère si pesante pour Catherine, si dure à encaisser, qu'elle en vient à avoir envie de se déresponsabiliser, de blâmer la musique, de la pointer du doigt : « Et je n'ose même pas dire *à cause* de la musique, alors qu'il faudrait dire *à cause* et non *avec* la musique, car c'est à cause d'elle que je n'ai rien entendu, la musique, comme si maintenant je devais pour toujours me dire que chanter c'était fait exprès pour ne rien voir, ne rien entendre. » (C, 33-34)

La musique, dans *Ceux d'à côté*, agit ainsi souvent à titre de souvenir auditif, elle suscite des réminiscences pénibles pour Catherine, mais l'Homme, lui aussi, est appelé à revivre son crime lorsqu'il retourne à la piscine en dehors des heures d'ouverture, lieu où il a vu Claire pour la première fois. L'ouïe détient un pouvoir de hantise puissant, elle permet de faire renaître des images, de les rejouer, elle l'oblige l'Homme à *re-voir* son crime par le son. Tous les bruits de la piscine – les enfants qui jouent, les éclaboussures, les rires, les ondulations de l'eau – s'avèrent autant de résonances insupportables à réentendre. Les battements de son cœur, même, semblent porter l'ampleur de sa faute, le poids des images qu'il souhaiterait oublier :

Parce que moi, toujours j'entendrai mon cœur qui cogne. Et je ressens sous les draps ce que ça fait dans l'eau quand le cœur bat trop fort, dans les tempes, sous la peau ou dans l'eau, le sang. [...] Ça vibre, ça prend les coups et souvent me remonte à la tête cette image, son corps à elle qui est sous l'eau [...]. (C, p. 20-21)

Un autre passage du roman vient confirmer que l'Homme craint la dimension sonore liée à l'événement passé, l'intolérable que pourrait lui causer sa propre ouïe, comme si celle-ci comportait un danger qui lui était immanent, qu'elle était en mesure de rendre les événements plus vrais que nature, les drames plus réels, peut-être même les fautes plus graves :

Je voulais juste qu'elle ne crie pas. J'aurais tellement eu peur qu'elle crie, parce que, non, pas parce que quelqu'un aurait pu entendre, quelqu'un d'autre que moi. Mais seulement parce que, moi, ces cris m'auraient déchiré. J'aurais tellement souffert de ces cris, d'entendre qu'elle ne voulait pas. (C, 69)

Dès lors, que cela passe par le chant, la musique ou le clapotis de l'eau de la piscine, l'ouïe, dans *Ceux d'à côté*, se fait juge et sentence : elle accule les protagonistes au pied du mur, leur rappelant, sous formes de résurgences douloureuses, qu'ils n'ont pas su *voir* les gestes qui leur ont échappé (l'Homme), comme ceux qu'ils n'ont pas été capables de poser (Catherine).

3.3. LE VISIBLE ET LE TANGIBLE. TENSION ENTRE ŒIL ET MAIN

Comme on l'a avancé plus tôt, il ne serait sans doute pas impossible de penser que si les actes répréhensibles prennent forme dans la tête des uns et des autres, ils ne deviennent réellement crimes que s'ils réussissent à se libérer des yeux qui les gardent prisonniers, qui les empêchent de se déplacer vers d'autres parties du corps promptes à réagir aux pulsions : la langue, le sexe, les jambes, mais surtout et avant tout, les mains. L'expression populaire « *You can look but you can't touch* » qu'utilisent certaines personnes pour instaurer une limite – ambiguë, certes – entre leur corps et celui d'un autre témoigne d'ailleurs de cet impératif pour la tentation de naître et de mourir dans l'œil, au risque d'en déborder et de se transformer subitement en un geste inconvenant, voire abject. Du moment que la tentation la plus irrésistible reste simplement de l'ordre du regard, qu'il n'y a pas de prolongement concret de ce désir, d'extension physique incontrôlable pour l'accompagner, l'observation, aussi insistante soit-elle, semble socialement acceptable, presque inoffensive. Mais qu'advient-il de ceux qui ne savent pas se servir de leurs yeux ? Peuvent-ils se maîtriser comme les autres, empêcher leurs mains de parcourir tout objet se mettant en travers de leur chemin ? La vue

serait-elle, dans leur cas, « un toucher qui ne s'étend que sur les objets différents du visage, et éloignés de nous », comme le laisse entendre l'aveugle de la lettre de Diderot⁵⁷ ?

Si l'on en croit les propos de Maurice Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'invisible*, il y aurait effectivement un lien ténu qui unirait l'expérience du visible à celle du tangible. Celui-ci explique d'ailleurs dans son ouvrage qu'

Il faut nous habituer à penser que tout visible est taillé dans le tangible, tout être tacite promis en quelque manière à la visibilité, et qu'il y a empiètement, enjambement, non seulement entre le touché et le touchant, mais aussi entre le tangible et le visible qui est incrusté en lui, comme, inversement, lui-même n'est pas un néant de visibilité, n'est pas sans existence visuelle. Puisque le même corps voit et touche, visible et tangible appartiennent au même monde⁵⁸.

Georges Didi-Huberman, dans son essai *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, fait lui aussi référence à la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty et à cette proximité du visible et du tangible, lorsqu'il rappelle que « le *voir* ne se pense et ne s'éprouve ultimement que dans une expérience du *toucher* [...]. Comme si l'acte de voir finissait toujours par l'expérimentation tactile d'un pan plus élevé devant nous, obstacle peut-être ajouré, œuvré, de vides⁵⁹ ». Ce qui se touche et se découvre « tangible » se comprendrait ainsi comme un prolongement du « voir », puisque – et le caractère braille que lisent les aveugles nous le prouve généralement – lorsque nous sommes dans l'incapacité de voir, que la vue nous est dérobée, notre corps opère une substitution, sensibilisant et affinant nos autres sens pour comprendre cette perte de vision.

Ce prolongement du *voir*, ce « pan tactile plus élevé » tel que décrit par Didi-Huberman, se trouve dépeint dans le roman de Mauvignier sous la forme d'une tension fragile entre ouverture et fermeture, distance atteignable et horizon inaccessible, œil fermé et main

⁵⁷ *Ibid.*, p. 81.

⁵⁸ Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979 [1964], p. 175. C'est Merleau-Ponty qui souligne.

⁵⁹ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, *op. cit.*, p. 11. C'est Didi-Huberman qui souligne.

tendue. Le corps étant ici un support de langage, le rapport qu'entretiennent les deux protagonistes au toucher est aussi équivoque et paradoxal que leur relation au *voir*, détail qui semble tout à coup valider les propos de Merleau-Ponty lorsqu'il atteste de cette inséparabilité du voir et du toucher, de « ces deux rangées en miroir du voyant et du visible, du touchant et du touché, [qui] forment un système bien lié [...] »⁶⁰. L'homme, par exemple, avoue au milieu du roman que

Le monde ne me touche pas, les choses, je les vois comme des promesses et elles ne me concernent pas longtemps, non, le temps d'y toucher et de les oublier. Comme si approcher c'était déjà suffisant, ou trop, qu'effleurer c'était déjà douloureux, qu'il fallait ne pas rester, baisser les yeux sur ce qu'on pourrait toucher en vrai. (C, 84)

Cette confession de l'Homme, aussi brève soit-elle, explicite très clairement les contradictions avec lesquelles il est aux prises. Replié sur lui-même, l'Homme se tient à l'écart des gestes et des mouvements des autres, il se sent foncièrement étranger à leurs déplacements, leur proximité, leurs rapprochements faciles, prétextant même que la foule ne lui permet pas de « voir comme on peut voir quand il n'y a personne [...] » (C, 109). Mais c'est précisément parce que l'Homme est un être nocturne aveuglé par la lumière du jour, un animal solitaire embusqué dans ses propres repaires qu'une partie de lui cherche à tout prix à empoigner, serrer, anéantir, pour ultimement posséder *par* les mains, « faire sien ». Effrayé par une hyper-sensibilité qui lui donne l'impression qu'« effleurer [est] déjà douloureux », l'Homme ne peut faire preuve de délicatesse, ni même contrôler l'ampleur et la force de ses gestes. Ce « toucher en vrai » auquel il souhaite tant résister représente d'ailleurs sa plus grande crainte comme son plus grand désir. Lorsque l'Homme viole Claire, qu'il permet à ses mains de se libérer de ses yeux, ou plutôt, d'en incarner le prolongement – car, comme on le sait, « des yeux quand ça regarde, c'est pour prendre » (C, 25) –, le « baisser les yeux », tel qu'évoqué ci-haut, évolue vers sa forme de retranchement la plus avancée : le « fermer les yeux ». Le temps d'une pulsion destructrice, l'Homme ferme les yeux sur le crime perpétré par son corps et se donne le droit de toucher complètement, « en vrai », comme il n'a encore jamais touché. Comme seul un prédateur est capable de le faire.

⁶⁰ Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, op. cit., p.190.

Du côté de Catherine, le tangible se double aussi d'une relation conflictuelle au monde extérieur, dans la mesure où Catherine ne parvient à se décrire qu'en des termes qui la dépouillent de toute individualité. Avant tout, elle se perçoit comme une enveloppe corporelle anonyme, une peau humaine impersonnelle, une simple possibilité de contact charnel pour autrui :

D'ailleurs, on ne me touche pas vraiment, non, on touche une peau, c'est tout. Et que ça soit la mienne n'est important que pour moi. Parce que pour le reste c'est une peau qu'ils touchent. Seulement une peau parce qu'ils ont besoin d'un visage, d'un sexe, de bras, comme moi j'ai besoin des leurs. Et peu importe qui est sous la peau. On voudrait juste quelqu'un qui nous touche, nous, et parfois je voudrais que ça soit pour moi, même si ça ne veut rien dire, ça, *pour moi*. (C, 118)

Tout comme l'Homme, Catherine a l'impression d'être imperméable, impénétrable, introuvable derrière son propre corps. Le visible et le tangible s'amalgament, se fusionnent, s'annulent : puisque Catherine n'est pas véritablement *vue* par les hommes avec qui elle partage ses nuits, elle ne peut dès lors être touchée au cœur, atteinte ou ébranlée par ces rencontres. La profondeur des relations qu'elle développe avec ces amants passagers s'arrête à la surface de sa peau – alors qu'elle demeure, elle, celle qui « se met dans la peau » d'autrui – et renforce du même coup son sentiment d'incomplétude perpétuel. Le besoin de sensation tangible qu'éprouve le personnage peut ainsi s'entendre dans ses deux acceptions, car si Catherine souhaite ultimement une véritable contiguïté, être choisie de l'intérieur pour ce qu'elle *a* et ce qu'elle *est* « sous la peau », elle se montre aussi globalement en quête d'expériences concrètes, manifestes, qui lui permettraient d'éclaircir ce brouillard qui enveloppe son existence et dont elle peine à s'extraire.

Intouchés mais certainement pas intouchables, les protagonistes de *Ceux d'à côté* aspirent ainsi à découvrir tactilement, à tendre les mains vers l'avant pour palper, éprouver, ressentir enfin. Leur non-*voir* se révèle par ailleurs inexorablement lié à leur besoin de « tangible » et en est même l'une des causes principales, car c'est cette incapacité à cerner leur place au sein de la société qui les a poussés à s'approprier la vie de Claire chacun à sa façon, à essayer de conserver cette existence pour eux, la garder, la *re-garder*, pour s'en nourrir

ultérieurement. Mais si l'on adhère aux propos de Didi-Huberman, qui soutient que regarder, c'est plutôt « assumer l'expérience de ne rien garder de stable, [...] accepter l'impouvoir, la désorientation, le non-savoir⁶¹ », on pourrait mettre en doute cette idée et supposer plutôt que Catherine et l'Homme restent jusqu'à la fin du roman ceux à qui le destin file entre les doigts, ceux qui n'ont pas de prise solide sur leurs sens, ceux qui oscillent autant entre le *voir* et l'aveuglement que le charnel et l'immatériel.

CONCLUSION

— [...] Ah, quelle fatigue, comme je voudrais enfin toucher « voile », le mot et la chose qu'on nomme ainsi, la chose même et le vocable ! Je voudrais non seulement les voir, voir en eux, vers eux ou à travers eux, le mot et la chose, mais tenir à leur sujet un discours qui touche enfin, en un mot un discours « pertinent » qui les dise proprement, même s'il ne donne plus à voir.

— Il nous faudra renoncer à toucher autant qu'à voir, et même à dire. Diminution interminable. Car tu dois le savoir dès maintenant : toucher à « cela » qu'on appelle « voile », c'est toucher à tout [...]⁶².

Lever les voiles du *voir*, certes, essayer de saisir à travers la littérature en quoi l'avènement de la vue laisse en tout temps présager sa possible fin, comment sa fragilité porte en elle l'éventualité de son déchirement, de son égarement, de sa fuite ultime, voilà ce qu'on aura tenté d'accomplir au terme de cet essai. Cela dit, si l'on a souhaité jouer à Œdipe le temps d'une réflexion, clamer fièrement « Moi, j'éclaircirai ! » afin d'« élucider », de « clarifier », de « mettre en lumière » les mystères qui enveloppent les questions du *voir* et de l'aveuglement, on s'est aussi rapidement aperçu que certaines réponses ne sauraient être trouvées, car nul paradoxe ne se « donne à voir » complètement et ne peut être déchiffré sous toutes ses facettes. Ce n'est pas une surprise : les paradoxes, jusqu'au bout, demeurent des paradoxes. Ils conservent par-devers eux une part de secret, d'insoupçonné, d'inaccessible qui refuse d'être explicitée et qui les définit dans leur nature profonde. Est-ce à dire qu'il est vain de les étudier

⁶¹ Georges Didi-Huberman, *Essayer voir*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Fables du temps », 2014, p. 52.

⁶² Jacques Derrida, « Un ver à soie. Points de vue piqués sur l'autre voile », dans *Voiles*, *op. cit.*, p. 26-27. Cixous et Derrida se répondent à travers ce dialogue.

de près, d'essayer de cerner leurs zones d'ombre, de les *dé-voiler* dans ce qu'ils présentent de plus intrigant ou d'obscur ? Pas du tout.

À travers la vision sublime du personnage de Tirésias, la mort que porte Gorgô dans ses yeux, les idées de « venue à Voir », d'hallucination, de fascination, le motif récurrent du miroir, le sentiment prégnant d'un « ça doit être beau », le rapport conflictuel et ambigu du « Je » à la foule humaine et à l'Autre, la relation unissant l'expérience du visible à celle du tangible, on a lié de façon intime les concepts du *voir* et de l'aveuglement à celui du crime, afin de mettre l'accent sur l'irruption du geste aveugle, ce geste qui jaillit de l'élan des mains, des jambes, du sexe, mais peut-être avant tout des yeux, cette pulsion scopique qui se détache du corps et parvient à le mettre au silence par la force de sa violence soudaine. Les mots de Mavrikakis, lorsqu'elle décrit le crime de Christine Villemin dans *Duras aruspice*, apparaissent d'ailleurs très justes pour traiter du contexte qui est le nôtre : « Ce crime est un crime dont on ne se lasse pas. Il est insondable, très étendu, très. Souvent on le perd de vue là où on croyait le trouver et il disparaît quand on s'en approche. De très près il n'en reste rien que la monstruosité de l'innocence⁶³. »

Laurent Mauvignier, lui aussi, a réussi à dépeindre dans son roman *Ceux d'à côté* comment le crime peut se faire « innocent » le temps d'une hallucination, comment il peut chercher à se défendre de ce qu'il est, à s'expliquer par des phrases telles « Je n'ai rien vu, rien entendu » (C, 33), « C'est à cause de la musique » (C, 34), « Ce qui s'est passé, je ne sais plus » (C, 87) ou même « C'est elle qui m'a laissé seul avec le besoin d'elle » (C, 50). Au fil de ce récit, il s'insinue en filigrane un *voir* flottant, trouble, où le fantasme n'est jamais bien loin de l'illusion, un *voir* où la beauté de l'Apparition est toujours prête à s'évanouir comme une éclipse, un *voir* où le visible se trouve à mi-chemin entre la présence et l'absence. Car, comme le rappelle Pontalis, « L'invisible n'est pas la négation du visible : il est en lui, il le hante, il est son horizon et son commencement. Quand la perte est *dans* la vue, elle cesse d'être un deuil sans fin⁶⁴. » C'est sans contredit cette fameuse « perte *dans* la vue » dont parle

⁶³ Catherine Mavrikakis, « Duras aruspice », dans Marguerite Duras, *Sublime, forcément sublime Christine V.*, *op. cit.*, p. 56.

⁶⁴ J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, *op. cit.*, p. 298. C'est Pontalis qui souligne.

Pontalis (et qui se traduit dans l'écriture de Mauvignier) qui a inspiré *Vues imprenables*, la création qui accompagne l'essai de ce mémoire, et qui a permis de mettre en scène des personnages qui ferment les yeux sur leurs fautes passées, qui commettent des crimes aussi banals que terribles à l'insu de leur propre regard, mais surtout, qui ne savent raconter leur histoire sans masquer la gravité de leurs actes et ne peuvent s'exprimer sans sombrer du côté de l'aveuglement.

La littérature, assurément, possède une façon singulière d'exprimer le *voir* par l'écriture, d'élucider textuellement, de pousser la description jusque dans ses plus infimes replis. Elle sait disséquer chaque mot, en faire jaillir toutes ses couleurs, ses sons, ses multiples sens. Mais elle détient aussi le pouvoir de tout dissimuler. La littérature peut tout cacher, tout camoufler, *tout mentir*, si tel est le défi qu'on lui donne. Elle est capable d'éclairer pour ensuite priver son lecteur de toute lumière, elle peut se risquer à le laisser errer dans l'ombre d'un texte aussi longtemps qu'elle le souhaite. Contrairement aux arts visuels, la littérature n'a pas comme première exigence de *montrer* frontalement, sans concession : elle n'est pas contrainte d'unir inséparablement l'œil à l'image.

Parmi ces arts, le cinéma, ce spectacle de l'image en mouvement qui permet de « voir le *voir* » à travers un écran, tire précisément toute sa force de cette communion entre l'œil et l'écran, de ce rapport direct au « vu » rendu possible par le passage de la lumière dans un jeu de miroirs et de lentilles optiques. Le mouvement Kino-pravda⁶⁵ de Dziga Vertov et son manifeste du kinoglaz (« ciné-œil ») témoignent d'ailleurs déjà en 1923 de cette volonté de proposer une nouvelle conception du monde et du *voir*, indépendante des autres arts :

Je suis un œil. Un œil mécanique. Moi, c'est-à-dire la machine, je suis la machine qui vous montre comme elle seule peut voir. [...] Nous nettoyons notre cinéma de tout ce qui s'y est insinué, littérature et théâtre,

⁶⁵ Le mouvement Kino-pravda (« ciné-vérité ») de Vertov cherchait à reconstituer la réalité de la façon la plus exacte possible durant la Révolution russe, de façon à en dévoiler des pans inaccessibles pour l'œil humain grâce au « ciné-œil », soit la combinaison de l'œil « machinique » de la caméra et de celui du réalisateur.

nous lui cherchons un rythme propre, un rythme qui n'ait pas été chapardé ailleurs et que nous trouvons dans le mouvement des choses⁶⁶.

Or, si les idées de Vertov paraissent un peu extrêmes ou dépassées quand on les considère près d'un siècle plus tard, elles ne sont toutefois pas dénuées d'intérêt, car il est vrai que le cinéma peut être étudié comme l'art de la perception la plus globale, l'art de la « projection de la réalité » la plus fidèle qui soit. Mais si le cinéma se définit comme l'art du *voir*, la littérature serait peut-être dès lors celui du brouillage des limites, celui du dévoilement en clair-obscur : celui du *voir* et de l'aveuglement combinés.

Et puis, il y a aussi des artistes tels Samuel Beckett qui ont su lier habilement l'image et le mot, le cinéma et la littérature, la machine et le verbe à travers leur œuvre, de façon à créer un discours unique à propos du *voir* et de l'aveuglement. Son court-métrage *Film* (1965), qui s'ouvre sur le plan d'un œil grand ouvert et qui se termine sur celui d'un homme borgne se cachant le visage à deux mains pour ne plus avoir à confronter son propre regard, concrétise cette doublure d'invisible qui se cèle dans le visible, cette noirceur absolue qui se profile dans le coin de notre œil et qui menace constamment de nous rendre aveugles. « Yeux clos. Siège de tout. Germe de tout⁶⁷ », écrivait l'écrivain dans *Cap au pire*.

Indubitablement, nous vivons à l'orée d'un monde visible toujours passible de disparaître de notre vue. À chaque seconde, un battement de cils tombe, tel un rideau sur nos paupières. À chaque instant, un clignement de l'œil nous intime de prendre possession de notre vision, de saisir les images et tous leurs secrets, avant qu'elles ne s'effacent. Chaque regard insistant finit par s'abaisser, par retourner « dans son ombre », comme le dirait Mauvignier. La lueur de chaque œil finit par s'éteindre, ultimement. Et pour cette raison, peut-être faudrait-il enfin apprendre à lire le monde et ses paradoxes différemment, à l'image de Beckett. Peut-être faudrait-il, une nouvelle fois, essayer de « fermer les yeux pour voir ». Peut-être faudrait-il, réellement, chercher à *voir* avec « les yeux clos écarquillés⁶⁸ ».

⁶⁶ Dziga Vertov, « Manifeste Kinoks-Révolution », Revue *LEF*, n° 3, juin 1923 ; texte mis en ligne sur le site « Revue manifeste » : <<http://revuemanifeste.free.fr/numeroun/manifestedv.html>> ; consulté le 24 août 2014.

⁶⁷ Samuel Beckett, *Cap au pire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 11.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 27.

BIBLIOGRAPHIE

I. ROMAN À L'ÉTUDE

MAUVIGNIER, Laurent, *Ceux d'à côté*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002, 157 p.

II. AUTRES TEXTES DE LAURENT MAUVIGNIER

MAUVIGNIER, Laurent, *Le Lien*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, 56 p.

_____, *Ce que j'appelle oubli*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011, 64 p.

III. ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE LAURENT MAUVIGNIER

CAPONE, Carine, *L'Événement et la voix. Poétique de « l'onde de choc » dans l'œuvre de Laurent Mauvignier*, mémoire de master 2, Université de Lille 3, Laboratoire Alithila, Lettres modernes, juin 2010, 123 p.

MARTIN-ACHARD, Frédéric, « Figures de l'intériorité dans le roman contemporain (F. Bon, L. Mauvignier, J. Serena) », *Les Cahiers du CERACC*, Cahier n° 5 « Proses narratives en France au tournant du XXI^e siècle », 2012 ; texte mis en ligne à l'adresse suivante : <<http://www.cahiers-ceracc.fr/achard.html>> ; dossier consulté le 10 mai 2013, p. 80-94.

PFEFFERLÉ, Muriel, *Autour de quatre romans de Laurent Mauvignier : le déploiement d'une « écriture du subi »*, mémoire de maîtrise, Université de Lausanne, Faculté des Lettres, Section de français moderne, 2011, 102 p.

IV. LECTURES ACCOMPAGNANT *VUES IMPRENABLES*

AUB, Max, *Crimes exemplaires*, Paris, Libella, 2011, 122 p.

BLANCHOT, Maurice, *Thomas l'obscur*, Paris, coll. « L'imaginaire », Gallimard, 1971 [1950], 137 p.

BOULERICE, Simon, *Javotte*, Montréal, Leméac, 2012, 182 p.

CLERC, Thomas, *L'homme qui a tué Roland Barthes et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2010, 356 p.

_____, *Intérieur*, Paris, Gallimard, coll. « L'Arbalète/Gallimard », 400 p.

DELAUME, Chloé, *Certainement pas*, Paris, Verticales, 2004, 360 p.

GAGNON, Martin, *Les Effets pervers*, Montréal, Le Quartanier, 2013.

GUIBERT, *Des Aveugles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005 [1985], 127 p.

_____, *Vice*, Paris, Gallimard, coll. « L'arbalète », 2013 [1991], 127 p.

MAETERLINCK, Maurice, *L'Intruse. Les Aveugles. Les Sept princesses*, Bruxelles, Les éditions Luc Pire, coll. « Espace Nord », 294, 2009, 301 p.

POE, Edgar Allen, *La Chute de la maison Usher et autres nouvelles*, Paris, J'ai Lu, coll. « Libro imaginaire », 2004, 92 p.

V. SUR LE VOIR ET L'AVEUGLEMENT

BARTHES, Roland, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers du cinéma », 1980, 192 p.

BAUDELAIRE, Charles, « Les aveugles », dans *Œuvres complètes*, t. 1, Claude Pichois (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 92.

BECKETT, Samuel, *Cap au pire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, 62 p.

CALLE, Sophie, *Aveugles*, Arles, Actes Sud, coll. « Beaux arts », 2011, 103 p.

CIXOUS, Hélène et Jacques DERRIDA, *Voiles*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1998, 84 p.

_____, *Luc Tuymans. Relevé de la mort*, t. I, Paris, La Différence, coll. « La Vue le Texte », 2012, 176 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1992, 209 p.

_____, *Phalènes. Essais sur l'Apparition*, 2, Paris, Les Éditions de Minuit, 2013, 384 p.

_____, *Essayer voir*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Fables du temps », 2014, 96 p.

DIDEROT, Denis, « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient », dans *Pensées philosophiques. Addition aux pensées philosophiques ; Lettre sur les aveugles. Additions à la lettre sur les aveugles ; Supplément du voyage de Bougainville*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972, p. 79-124.

GORCEIX, Paul, *Dramaturgie de la mort chez Maurice Maeterlinck : essai*, suivi de Maurice MAETERLINCK, *Les Aveugles. La mort des Tintagiles*, Paris, Eurédit, coll. « Théâtre du monde entier », n° 9, 2006, 220 p.

GOUX, Jean-Joseph, *Œdipe philosophe*, Paris, Éditions Aubier, coll. « La psychanalyse prise au mot », 1990, 222 p.

LAURENS, Camille, *Cet Absent-là. Figures de Rémi Vinet*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2004, 103 p.

MERLEAU-PONTY, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979 [1964], 360 p.

_____, *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985 [1964], 116 p.

PONTALIS, J.-B., *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1988, 394 p.

SOPHOCLE, *Œdipe Roi*, expliqué littéralement et annoté par M. Sommer et traduit en français par M. Bellaguet, Paris, Librairie Hachette et cie, 1882, p. 152 ; texte mis en ligne sur le site « Gallica bibliothèque numérique » : < <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62605640> > ; consulté le 21 août 2014.

VERNANT, Jean-Pierre, *La Mort dans les yeux. Figures de l'autre en Grèce Ancienne : Artémis, Gorgô*, Paris, Hachette Littératures, 2008, 116 p.

VERTOV, Dziga, « Manifeste Kinoks-Révolution », *Revue LEF*, n° 3, juin 1923 ; texte mis en ligne sur le site « Revue manifeste » ; <http://revuemanifeste.free.fr/numeroun/manifestedv.html> ; consulté le 24 août 2014.

VI. AUTOUR DU CRIME ET DU PASSAGE À L'ACTE

CIXOUS, Hélène, *Ayā ! Le cri de la littérature*, accompagné d'Adel Abdessemed, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2013, 91 p.

COOREN, Jean, *L'Ordinaire de la cruauté*, Paris, Hermann, coll. « Psychanalyse », 2009, 185 p.

DURAS, Marguerite, *Sublime, forcément sublime Christine V.*, précédé de *Duras aruspice* par Catherine MAVRIKAKIS, Montréal, Hélotrope, 2006, 61 p.

LÉVESQUE, Nicolas et Catherine MAVRIKAKIS, *Ce que dit l'écorce*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Nouveaux Essais *Spirale* », 2014, 169 p.

PONTALIS, J.-B., *Un Jour, le crime*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2011, 179 p.

VII. FILMOGRAPHIE

BECKETT, Samuel (réal.), 1965, *Film*, États-Unis, Milestone Film & Video, Inc.

FINCHER, David (réal.), 1995, *Se7en*, États-Unis, New Line Cinema.

KUBRICK, Stanley (réal.), 1980, *The Shining*, États-Unis, Hawks Films.

